
Un
ANCIEN PRÊTRE
vous parle

ÉDITION ÉLARGIE

FAUSTO SALVONI

FAUSTO SALVONI

Un
ANCIEN PRÊTRE
vous parle

ÉDITION ÉLARGIE

Éditions C.E.B.

4806 Trousdale Dr. – Nashville, TN 37220 – États-Unis

www.editionsceeb.com

Imprimé aux États-Unis – Tous droits réservés

Quatrième édition – © 2018

AVANT-PROPOS

Peu de livres continuent de susciter de l'intérêt soixante-dix ans après leur publication. L'ouvrage que vous tenez dans les mains, *Un ancien prêtre vous parle*, est l'un de ces livres exceptionnels. En fait, il s'agit, dans cette nouvelle édition, d'un livre important, enrichi de quelques chapitres tirés d'un autre livre du même auteur, *Dois-je renoncer à ma soutane ?*, qui a connu, quant à lui, plusieurs éditions.

L'histoire et les arguments de ce prêtre italien, auteur respecté pour son érudition et professeur de langues orientales au Grand Séminaire de Milan et de l'histoire de l'Église à l'Université du Sacré-Cœur-de-Jésus, ont captivé l'attention des auditoires de son vivant et méritent encore de nos jours qu'on se donne la peine de les examiner. Certes, de nombreuses personnes ont quitté la foi catholique, ce n'est rien de nouveau. Mais peu d'entre elles avaient les connaissances approfondies de M. Salvoni au sujet de l'histoire et de la doctrine de leur Église, et la grande majorité n'ont pas eu à subir la sorte de conséquences, sur le plan social aussi bien que le plan matériel, que notre auteur a vécues à cause de sa décision de quitter et la prêtrise et le catholicisme. L'Italie des années 1950 était parmi les pays où l'Église catholique jouissait encore, non seulement d'une énorme influence religieuse, mais aussi d'un pouvoir social et politique difficile à imaginer. Nul ne peut douter qu'il ait fallu un très grand courage pour accepter, dans ce climat, de renoncer à sa soutane, et en plus, d'oser prendre la parole en public pour défendre sa décision.

Le premier livre rédigé en français par M. Salvoni, *Dois-je renoncer à ma soutane ?*, fut publié en 1957, trois ans après une série de conférences qu'il avait présentées à Paris. L'évangéliste Maurice Hall était présent lors de ces conférences et écrit l'introduction de la première édition du livre :

Il y a déjà trois ans que M. Fausto Salvoni a prêché ces sermons. Je suis content de les avoir entendus. Ces études ont laissé une impression profonde à Paris ; mais si l'impression fut considérable, le bienfait fut beaucoup plus important encore. Si, de temps à autre, lors de ces conférences, la paix fut troublée, M. Salvoni a toujours conservé son calme. Lorsque, après chaque conférence, la parole fut donnée à un ou deux prêtres catholiques, le conférencier

était visiblement peiné de constater la conviction profonde de ces amis catholiques, mais convictions qu'il sait reposer sur des erreurs.

Lorsqu'il lit ces sermons, le lecteur se trouve incontestablement défavorisé, car il ne profite ni de la voix ni des convictions du conférencier. Il ne sent pas l'atmosphère d'une grande salle comble par des contradicteurs, curieux et chercheurs. Néanmoins, il est satisfait des raisons données par un ancien prêtre et professeur au Grand Séminaire de Milan pour abandonner le catholicisme. M. Salvoni vous parle ici pour vous aider, vous aussi, à trouver une meilleure compréhension de la Parole de Dieu.

Une pensée est partout présente dans ces sermons : la sincérité, l'honnêteté et une bonne conscience n'assurent pas par elles-mêmes le salut. Saint Paul, avant sa conversion, était sincère, honnête, et avait une bonne conscience – tout en persécutant les chrétiens. Sa sincérité se manifesta lorsqu'il comprit qu'il faisait mauvaise route, et il changea de direction. M. Salvoni, homme intègre, ne pouvait pas continuer dans un chemin qu'il trouvait non biblique, antibiblique même.

Cher lecteur, peut-être ne serez-vous pas immédiatement d'accord avec l'auteur, mais vous ne pourrez lire ces paroles sans avoir un profond respect pour lui et pour sa fidélité à la Bible qu'il enseigne inlassablement en Italie, en Allemagne et en France.

Ville-d'Avray (Seine-et-Oise),
30 octobre 1957
Maurice C. Hall

Quelques années plus tard, en 1962, M. Salvoni fit encore une tournée en France et en Belgique. Ses conférences ont une fois de plus suscité, dans toutes les villes où il les a présentées, un si vif intérêt qu'il a été décidé de les conserver sous une forme permanente pour que d'autres, qui n'ont pas pu les entendre, puissent en profiter par la lecture. C'est ainsi que parut en 1964 son deuxième livre en français, *Un ancien prêtre vous parle*. L'avant-propos, écrit par l'évangéliste Samuel F. Timmerman, contient les sentiments suivants :

Nous ne cessons pas de nous émerveiller devant la puissance et la simplicité avec lesquelles notre frère de Milan annonce la Parole de Dieu, tout en faisant preuve d'une sincérité et d'une humilité profondes. S'il s'est vu dans

l'obligation morale de quitter l'Église catholique romaine, il a conservé sa grande foi en Dieu et en sa Parole écrite. Il témoigne d'une sympathie apparente envers ses anciens confrères, et c'est d'un esprit totalement libre d'amertume et de sarcasme qu'il s'adresse à leurs cœur et conscience.

Le lecteur sera convaincu aussi, croyons-nous, en lisant le texte de ce livre, de l'amour profond qu'a son auteur pour l'enseignement biblique. C'est avec un esprit dégagé et tout à fait libre qu'il a examiné minutieusement chaque sujet, chaque verset, voire chaque mot de ses conférences, pour être certain de ne pas s'égarer de cet enseignement et de ne pas induire en erreur ses auditeurs.

En ces moments où l'on parle, à juste raison, de l'unité des croyants, la matière traitée par M. Salvoni est fort d'actualité. Il tâche de viser cette unité, non en regardant au travers d'un raisonnement purement humain, mais en regardant les Écritures Saintes. Pour lui, comme pour tant d'autres serviteurs de Dieu, imprégnés de l'Évangile, les chrétiens se réuniront dans « un seul corps » uniquement quand ils se rallieront autour de la Parole divine. Seule la vérité, et non pas tel point de vue, telle interprétation, telle tradition, telle Église ou telle organisation humaine, sera la base de cette unité tant désirée.

Il est à souhaiter que ceux qui liront ce livre le fassent avec une vraie soif de connaître la vérité, donc sans parti pris. Si tel est le cas, nous ne doutons pas que les paroles de Christ se réaliseront : « *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira* » (Évangile selon Jean 8.32).

Depuis quelques décennies de tels lecteurs découvrent avec plaisir les écrits de M. Fausto Salvoni, et les Éditions Centre d'Enseignement Biblique continuent de constater le besoin de réimprimer cet ouvrage important. Nous offrons donc au public cette édition élargie d'*Un ancien prêtre vous parle*, confiants qu'il sera reçu avec intérêt par de nouvelles générations d'hommes et de femmes qui recherchent la vérité.

Barry Baggott, 2018

Ma conversion

J'avais treize ans lorsque ma mère me dit : « Veux-tu entrer au Séminaire ? L'année prochaine, tu seras dans l'impossibilité de poursuivre tes études puisque, faute d'élèves, il n'y aura pas de cours au Lycée de Tréviglio ; tandis qu'en entrant au Séminaire, tu pourras continuer tes études pour devenir prêtre. » Je répondis : « Oui, Maman. »

En ce temps-là, j'étais enchanté quand je pouvais servir la Messe ou aller avec certains prêtres visiter les malades, et, quand cela m'était possible, de participer à tous les services religieux. La prêtrise m'avait été présentée comme la suprême gloire que l'on puisse gagner sur cette terre.

Et ce fut ainsi que je revêtis la longue soutane noire qui distingue les prêtres des laïcs. J'étais de petite taille, mais, pourvu de cette soutane, je me croyais supérieur aux autres enfants de mon âge. Mes parents eux-mêmes étaient très fiers de moi, parce que j'allais devenir un autre Jésus-Christ sur terre.

Je fus bien accueilli au petit Séminaire de Milan. Sauf quelques heures de jeux, toutes nos journées étaient consacrées à la prière et à l'étude.

Trois « Grandes Amours » furent inculquées dans notre cœur :

- l'amour de la très Sainte Vierge,
- l'amour de l'Eucharistie,
- et l'amour du Pape.

La Sainte Vierge Marie, nous disait-on alors, n'est-elle pas la douce Mère du Sauveur, et même notre Mère à tous ? – Un fils peut-il ne pas aimer sa propre mère ? Tous les jours, on nous faisait réciter le chapelet en son honneur.

Dans la Sainte Hostie, que nous recevions tous les matins, est caché, nous enseignait-on, le même Jésus-Christ que celui qui avait jadis foulé toutes les routes palestiniennes. Le pain,

après sa consécration, n'est plus du vrai pain ; mais il est mystérieusement transformé et devient le corps même de Jésus.

Le Pape ! Autre grand amour de notre cœur. N'était-il pas, selon l'expression de sainte Catherine de Sienne, « le doux Christ sur terre » ? Comment ne pas l'aimer comme on aime le Christ glorieux ? J'étais, dans ces dispositions, parvenu aux Études Théologiques à la Faculté de Milan. Ici, un premier grand changement se produisit dans toutes mes pensées et dans ma vie. Je commençais à *aimer la vérité*, et à la *rechercher de toutes mes forces*. J'appris à ne plus me fier aveuglément aux affirmations des autres personnes, mais à rechercher personnellement la vérité. Je commençais aussi à connaître la Bible, à avoir en elle une pleine confiance et à la comparer aux enseignements donnés par mes professeurs. Ce fut alors que je ressentis les premiers doutes concernant la Foi. L'ensemble des opinions émises par des théologiens me donnait la sensation de former une magnifique construction, élevée avec beaucoup d'esprit et de raisonnement, mais, hélas ! avec fort peu de fondement établi sur la Bible. Ce fut ainsi que je perdis la foi. C'était le scepticisme qui l'avait emporté en moi. Le catholicisme, comme c'est le cas chez la plupart des croyants, était par moi assimilé au christianisme. La chute du catholicisme apportait donc, pour moi, la chute de tout christianisme. Je voulais quitter le Séminaire... Mais mon amour pour la Bible m'empêchait de prendre une décision immédiate. Où me serait-il possible de continuer les études sur la Bible, lesquelles m'enchantèrent énormément ? Minée par ces tourments intérieurs, ma santé baissait à vue d'œil, et je n'avais pas le courage de m'enfuir. Je redoutais tout : ma famille, mes parents, mes amis. Je me sentais comme lié par des chaînes à ma position présente.

À la suite de ces hésitations, je fus envoyé à l'Institut Biblique Pontifical de Rome pour me perfectionner dans la connaissance de la Bible.

Étant très jeune, je ne pouvais être envoyé dans une paroisse. On m'avait demandé si je préférais étudier l'histoire ecclésiastique à Louvain, en Belgique, ou les Saintes Écritures à Rome. Je choisis les Saintes Écritures ; ce fut un bien.

Par la lecture de la Parole de Dieu, je retrouvai la Foi et, à nouveau, je pus appeler mon Dieu du doux nom de Père. C'est à Rome où j'étudiais que je fus ordonné prêtre. Ensuite, je fus nommé professeur de langues orientales et de la Bible au Grand Séminaire de Milan. On m'envoya également enseigner *l'Histoire de l'Église* aux Instituteurs et aux Institutrices qui fréquentaient l'Université Catholique du Sacré-Cœur-de-Jésus, afin de compléter leurs études.

Mais mon enseignement n'était pas vu avec plaisir par mes supérieurs. J'étais adoré de mes élèves. Mes supérieurs, au contraire, redoutaient la liberté avec laquelle je développais mes arguments.

N'étais-je cependant pas obligé de suivre les décisions de Rome, moi, qui, au début de ma carrière professorale, avais prêté serment d'expliquer la Bible non suivant mes vues, mais uniquement selon l'interprétation acceptée et défendue par «ma sainte mère l'Église»? Les études que je publiais dans la revue *Scuola Cattolica* (École Catholique) soulevaient toujours beaucoup d'opposition. À cause de mes conclusions trop progressistes, comme disaient les catholiques, je fus obligé d'abandonner mon professorat. Ma santé était très déficiente. On déclara alors que, pour me reposer, j'avais été obligé de délaisser mes études pour travailler en qualité de chanoine théologien à la cure de Tréviglio, dans le diocèse de Milan.

Pendant que j'occupais cette fonction nouvelle éclata la deuxième Grande Guerre mondiale. On n'avait plus le temps de s'occuper des études. Il était indispensable d'œuvrer pour consoler les malheureux et pour raffermir la foi de beaucoup de personnes découragées. Il était également nécessaire de lutter contre la détresse générale et contre la malveillance humaine déchaînée par la guerre.

Finalement reparut l'arc-en-ciel. C'était de nouveau la paix tant souhaitée. Et avec la paix revint la possibilité d'étudier. Les anciennes préventions contre mon enseignement étaient maintenant oubliées. J'eus à nouveau l'occasion de composer certains travaux religieux. On m'avait confié la préparation de quelques commentaires sur une nouvelle traduction italienne de la Bible. Tous les ans, je me rendais à Rome pour faire des

conférences bibliques devant des professeurs qui enseignaient les Saintes Écritures dans les Grands Séminaires d'Italie. Je fus chargé de préparer de nombreux extraits bibliques destinés à « *L'Enciclopedia Cattolica* » du Vatican et à « *L'Enciclopedia Ecclesiastica* » de Bergame. On voulait me confier une charge parmi les docteurs de « *L'Ambrosiana* », la célèbre bibliothèque de Milan, où M. Mercati et M. Cériani avaient autrefois travaillé.

Mais, je me débattais en pleine crise spirituelle. Étais-je dans la vérité ? L'Église catholique était-elle l'Église authentique instituée par Jésus-Christ ? Les commandements du Pape et des évêques étaient-ils réellement les commandements de Jésus ? J'en doutais !

Les trois raisons qui me plongeaient dans cette incertitude étaient : l'allure trop matérialiste de l'Église, la superstition qu'elle entretenait chez beaucoup de chrétiens, et surtout son éloignement du véritable enseignement de Jésus.

I. L'ALLURE TROP MATÉRIALISTE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Jésus avait dit à Pilate :

« Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais, maintenant, mon royaume n'est point d'ici-bas. » (Jean 18.36)

Mais, considérant l'Église catholique sous son aspect actuel, je ressentais la vive impression qu'elle était devenue semblable à un royaume de ce monde. Elle a ses ambassadeurs, elle a ses gardes qui, dans le passé, étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Elle recherche de plus en plus l'amitié et l'appui des puissants de la terre ; elle possède même un trésor d'une valeur qui est presque inestimable.

Aujourd'hui, combien on est loin de la simplicité et la foi des premiers siècles chrétiens !

Je me rappelle la conversation que j'eus un jour avec un prêtre chinois, lorsqu'il séjournait à Rome pour parfaire ses connaissances théologiques. Il avait reçu une lettre dans laquelle son père, non converti au catholicisme, lui faisait part de sa volonté de visiter cette grande ville où son fils étudiait.

Et le fils, prêtre, déclina la proposition de son père. « Parce que, me disait-il, s'il vient ici, et qu'il voit les coutumes des adeptes, il ne se convertira jamais au catholicisme. Il me dirait : Notre religion chinoise est meilleure que la religion catholique ; celle-ci est beaucoup trop matérialiste. »

Je ressentis alors la nécessité d'une religion plus pure, plus intérieure, plus en harmonie avec la vie de notre Sauveur Jésus...

II. LA SUPERSTITION CHEZ BEAUCOUP DE CATHOLIQUES ITALIENS

Plusieurs fois, j'ai été le témoin en Italie de la pratique de superstitions, auxquelles les prêtres ne croient même pas, mais qui pourtant sont prêchées parce qu'elles rapportent beaucoup d'argent. Une fois, le curé de ma paroisse exposa dans son église la statue de Rita de Cascia, la sainte invoquée pour obtenir toutes les grâces précédemment refusées. Je lui demandai :

« Croyez-vous à l'intercession de cette sainte ?

– Oh ! je n'y crois point. Mais tout le monde y croit. Les chrétiens viennent ici et ils y laissent beaucoup d'argent. Ainsi, par cette sainte, j'aurai la possibilité de bâtir une maison où les enfants viendront jouer tous les dimanches et étudier le catéchisme. »

Je me souviens aussi de ce qui est arrivé à propos de mon enseignement concernant Notre-Dame de Lorette. Tout le monde connaît ce que l'on dit au sujet de ce sanctuaire. Il contient, dit-on, la vraie maison de la très Sainte Vierge Marie, que les Anges auraient transportée à travers le ciel au 11^e siècle, premièrement en Dalmatie et enfin sur la côte de la mer Adriatique, tout près de la cité d'Ancône. J'avais dit à mes élèves que cette tradition était une pure légende, sans aucune valeur historique. En Palestine, au temps de Jésus, on n'employait pas de briques cuites au four comme on peut les voir dans la prétendue maison de Marie. Son architecture est bien différente de celle suivie alors en Palestine. Les matériaux employés pour le rejointoiement des briques avaient été empruntés au proche Mont Conéro. Les documents qui furent rédigés au moment le plus proche de cet événement ne disent pas un mot de cette

miraculeuse translation de la petite maison de Marie par les Anges.

Beaucoup d'autres catholiques de France et de Belgique déniaient la véracité de cette légende. Mais la tendance de mon enseignement parvint aux oreilles du Pape Pie XI. Et par mon trésorier, M. Borgoncini Duca, il fit écrire à mes supérieurs pour leur marquer sa désapprobation à mon sujet. Il ne voulait pas porter de jugement sur la véracité de la miraculeuse translation. Mais il blâmait mon enseignement, parce qu'il n'était pas conforme à la conduite qu'il avait imposée. « En ce moment, tandis que nous nous efforçons d'attirer beaucoup de pèlerinages à Lorette pour en faire un sanctuaire national, il est dommage que M. Salvoni conteste la réalité de ce miracle. »

Je me souviens que cette lettre a été la goutte qui, ajoutée à mon enseignement trop progressiste pour les catholiques, fit déborder la vase contre moi. Ce fut la dernière raison pour laquelle je dus délaisser mon enseignement. Comment est-il possible, me demandai-je alors, de maintenir dans l'erreur et dans la superstition tant de personnes pour un gain purement matériel ?

III. L'ÉLOIGNEMENT DE LA VÉRITÉ BIBLIQUE

Vous allez peut-être me rétorquer : « Mais, chez nous, le catholicisme n'est pas le même que celui pratiqué en Italie. Ici, nous n'avons pas de ces superstitions. »

Attendez, car il y a une autre raison, beaucoup plus importante que les deux précédentes, qui m'a poussé à me défroquer. Et c'est un argument qui a de la valeur dans tous les pays où le catholicisme est implanté. C'est son éloignement de la doctrine biblique, de la doctrine de Jésus et des apôtres. Combien de dogmes ont été ajoutés à la foi des premiers siècles ! Et combien ils sont éloignés de l'enseignement de Jésus ! L'Église catholique, comparée à la doctrine de la Bible, se plonge toujours de plus en plus dans une grande apostasie.

La Bible tout entière parle de Jésus-Christ qui est notre unique Sauveur. C'est lui l'unique chef de l'Église. Mais l'Église catholique reconnaît également un autre chef, qui s'attribue, de jour en jour, des pouvoirs plus étendus, c'est le Pontife romain.

C'est Jésus, l'unique médiateur, qui, selon la Bible (1 Timothée 2.5), nous amène au Père ; c'est lui, l'unique personne que les apôtres inspirés ont glorifiée, chantée dans leurs prédications. Mais, maintenant, c'est à tout moment la Vierge Marie qui est exaltée et qui nous est présentée comme la distributrice du salut, comme la reine des âmes, comme la route la plus sûre pour arriver au ciel.

Jésus était, pour les premiers chrétiens, l'unique prêtre agréé par le Père. Mais aujourd'hui, on ne peut plus aller au Père si ce n'est par l'intermédiaire d'autres prêtres qui nous absolvent au nom de Dieu, qui dans la Sainte-Eucharistie rendent présente la substance matérielle et charnelle de Jésus-Christ, et qui tous les jours offrent à Dieu le sacrifice de la Messe.

Combien de fois, quand j'enseignais la Bible, ai-je entendu de nombreux professeurs, qui inculquaient les dogmes, me reprocher mes interprétations des Saintes Écritures, qui privaient des principaux arguments bibliques favorables aux dogmes catholiques. « Si nous instruisions de cette manière, me disaient-ils, nous ne pourrions plus démontrer nos dogmes par la Bible. »

Ces théologiens étaient en réalité habitués à isoler une phrase du contexte biblique, afin de soutenir leurs dogmes. Mais n'est-ce pas par le contexte qu'on peut comprendre la vraie signification et la réelle portée d'un passage de la Bible ?

Pour moi, c'était une nécessité vitale d'étudier la Bible, jour et nuit, afin de retrouver l'ancienne foi des apôtres et des premiers chrétiens. Mon Dieu, tu connais les larmes et les soupirs de ces jours-là !... Finalement, je fus convaincu que la Bible contenait la « Vérité ». Il était donc nécessaire pour moi d'abandonner toutes mes anciennes croyances. Mais aurais-je la force nécessaire pour suivre jusqu'au bout la voie nouvelle dans laquelle je m'engageais ?

IV. MA CONVERSION

Un matin, après une nuit d'insomnie, pleine de larmes amères et de tourments, je priai le bon Dieu avec grande confiance et avec beaucoup de foi : « Père, si tu le veux, accorde-moi une réponse. La foi qu'aujourd'hui je possède est-elle juste ? Dois-je

renoncer à ma soutane ? Réponds-moi et accorde-moi la paix dont j'ai grand besoin. » Au moment même, une idée lumineuse me vint à l'esprit : « Ouvre ta Bible, par elle tu auras la réponse. »

J'ouvris la Bible et aussitôt une phrase attira mon attention. C'était la réponse de Jésus à l'aveugle Bartimée :

« Va, ta foi t'a guéri. »

Alors, mes yeux se descellèrent. J'avais été aveugle jusqu'à ce moment-là. Je devais renoncer à mon sacerdoce. Je devais retourner à la foi simple et vive des premiers chrétiens et repousser tous les changements arbitraires que l'Église catholique avait apportés au message du Christ. Il ne m'était donc plus possible d'exercer la prêtrise. Je ne pouvais plus demeurer dans un état qui serait pour moi un intolérable et perpétuel mensonge. Et, dès ce moment, une paix, celle que depuis si longtemps j'avais vainement cherchée, me saisit et ne me délaissa plus. C'était la paix de Dieu, la paix de celui qui se sent fils du grand Père, de celui qui est dans les cieux.

Je me rendis chez M. le Curé qui dirigeait la paroisse où j'étais chanoine. Je lui dis avec simplicité :

« Monseigneur, je ne peux plus croire à tous les dogmes de l'Église catholique ! À présent, voyez-vous encore l'opportunité de mes services ? Je ne peux plus rester ici bien longtemps... »

Le pauvre prêtre me regardait avec ébahissement.

« As-tu vraiment dit que tu ne peux plus croire ?... Ai-je vraiment bien entendu ? Tu ne crois plus ?... Non ! Je ne puis te répondre... Je me rends, sur-le-champ, à Milan, pour en parler avec Monseigneur le Cardinal. »

C'était le quinze février dix-neuf cent cinquante (15 février 1950).

La réponse de l'Archevêque ne se fit pas attendre. Elle était très concise. « Parce que tu ne crois pas tout ce que l'Église catholique enseigne, tu ne pourras plus percevoir d'argent de la part de l'Église. Ce que tu veux faire, fais-le tout de suite. » La dernière sentence était la réponse de Jésus à Judas (Jean 13.27).

J'étais seul. Mes parents me délaissèrent. Les prêtres ne voulurent plus causer avec moi. J'étais sans position.

J'avais été rejeté par ma famille, mes frères, mes amis, et je perdis ma maison et mes meubles... Je ne pus sauver que mes livres... dont beaucoup allaient être vendus pour me permettre de vivre. Je ne pouvais plus, faute d'éditeurs, publier mes travaux bibliques.

Combien il était difficile pour moi, ex-prêtre, de vivre en Italie! J'avais obtenu un bon emploi dans une société italienne; mais, lorsque l'on apprit que j'étais un défroqué, on m'informa de ce que les dirigeants de la firme, quoiqu'ils comprissent ma situation et admirassent ma fermeté, ne pouvaient toutefois, en me conservant, se brouiller avec l'autorité publique ou avec le Cardinal Schuster. Je fus ainsi de nouveau sans occupation. Mais, malgré tout, j'étais heureux. Dieu n'était-il pas mon Père? Et Jésus n'avait-il pas dit :

« Ne vous mettez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ils n'amassent pas dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit! Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? »
(Matthieu 6.25,26)

Dieu ne pouvait m'abandonner. Il savait très bien où il me conduisait, je ne le savais pas en ce moment; Dieu me préparait une nouvelle Église, « l'Église du Christ », beaucoup plus proche de l'Église des apôtres que de l'Église catholique; mais mon Père allait de nouveau me fournir la possibilité de prêcher, avec franchise et paix, le pur message de l'Évangile.

Les voies de Dieu sont vraiment impénétrables, mais admirables. Voici comment je connus l'Église du Christ!

Un jour, à Milan, alors que je discutais avec une femme médecin sur le célibat des prêtres, un sculpteur de Rome vint nous trouver pour un renseignement. Je lui fus présenté en ces termes : « Voici un honnête homme, qui maintenant est bien plus prêtre qu'auparavant. »

C'est de cette manière que l'inconnu de Rome apprit ma position. Nous parlâmes pendant un certain temps, et je lui dépeignis ma détresse de ne point connaître d'Église à fréquenter le dimanche et d'y trouver des frères dans la foi.

« Il m'est très difficile et pénible, lui dis-je, de ne pouvoir vivre selon les ordonnances du Nouveau Testament. »

« Connaissez-vous, me répondit-il, "l'Église du Christ" qui se trouve à Rome ? Voici l'adresse à laquelle vous pouvez écrire et, si la réponse est conforme à vos désirs, vous pourrez y trouver des amis. Je ne suis pas membre de l'Église du Christ, je ne la connais que par la lecture d'un journal romain. »

Nous nous saluâmes. Mais je n'écrivis pas à l'Église du Christ. J'avais peur. Auparavant, j'avais lu dans certains journaux catholiques que l'Église du Christ était un groupe politique, pas religieux du tout, achetant les âmes avec de l'argent. Ce n'était pas conforme à mes désirs. Je craignais aussi de m'engager sur une route qui m'apporterait, peut-être, de nouveaux déboires. J'en avais par-dessus la tête des croyances humaines ; je connaissais maintenant la vérité par les sentences mêmes de la Bible.

Des mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement à ma triste situation. Un jour, je lisais un journal et une annonce attira mon attention. C'était l'annonce d'une société italienne offrant du travail à des hommes. Ne pourrais-je de nouveau tenter le sort, moi qui avais tant de difficultés pour vivre ? Je pourrais peut-être offrir mes services. La chance était à courir. Mais, ne serait-ce pas là, pour moi, un nouvel échec ? N'allais-je pas au-devant d'un nouveau refus ?

Après une heure d'hésitations, je remis mon avenir entre les mains de Dieu et je sortis. Je montai dans un tramway... Quelques minutes plus tard, quelqu'un m'interpella en ces termes : « Monsieur le Professeur, combien charmé de vous rencontrer ! »

Je me tournai vers la droite et je vis le sculpteur de Rome ; celui-ci, se trouvant, ce matin-là, à Milan, venait, par un pur hasard, de monter dans le même tramway que moi.

« Avez-vous écrit à "l'Église du Christ" », me demanda-t-il ?

« Non pas », lui répondis-je !...

« Disposez-vous d'un peu de temps ? J'ai appris que l'Église du Christ est également établie à Milan. J'en connais le prédicateur. Venez avec moi, si cela vous plaît. Ce tramway passe devant l'église. Je vous présenterai au prédicateur. Il ne pourra résulter de cette visite aucune obligation de vous affilier à cette institution. »

J'acceptai, et ce fut ainsi que je parlai avec un missionnaire de « l'Église du Christ », par l'intermédiaire d'un homme qui n'était pas membre de cette communauté. Je ne revis jamais ce sculpteur.

Je parlai franchement avec le missionnaire. Je lui dis :

« J'ai la foi, mais la foi biblique. Je ne veux pas la changer. J'ai délaissé le catholicisme, parce que je ne veux pas croire à ce que la Bible ne dit point. Je ne veux pas être membre d'une nouvelle Église, si celle-ci veut m'imposer quoi que ce soit en dehors de la Bible. Si vous êtes en harmonie avec ma foi, je suis tout prêt à vous aider. Mais, dans le cas contraire, je m'en vais... »

« Voyons ce que tu crois », me répondit le missionnaire.

Et, sur le champ, nous examinâmes les plus importants problèmes de notre foi. C'est avec un joyeux étonnement que nous constatâmes que nous nous trouvions en parfait accord. Voici deux personnes qui ne s'étaient jamais vues, l'une italienne, l'autre américaine, et qui pourtant se trouvaient en complète concordance de vues sur les principaux problèmes du salut. N'est-ce pas là une démonstration lumineuse que la Bible, si on l'étudie sincèrement et humblement, nous fait réellement connaître l'unique vraie foi du salut ? C'est quand on veut l'étudier avec des préjugés, quand on veut y introduire des traditions humaines, que naissent les différentes interprétations des diverses Églises chrétiennes.

Il me manquait encore d'avoir reçu le Baptême apostolique pour être ajouté à la véritable Église de Jésus, à cette Église qui est antérieure même à l'Église dite catholique. Peu après, je fus immergé pour le pardon de mes péchés et je reçus enfin,

avec le don du Saint-Esprit, la faveur et l'honneur de prêcher aux autres hommes le sincère christianisme, celui qui est en accord parfait avec la doctrine du Nouveau Testament.

C'était Dieu et uniquement Dieu qui m'avait conduit dans la vraie famille de ces croyants. Dieu écoute toujours la prière de ceux qui se donnent à lui avec confiance, avec sincérité, avec pureté. Vraiment, Dieu est un Dieu tout-puissant. Qu'il accorde également à tous les lecteurs la grâce d'étudier la Bible afin de connaître sa volonté.

« À lui soit la gloire, comme écrivait Paul, dans tous les siècles. Amen. » (Romains 11.36)

Dois-je être catholique ou chrétien ?

La réponse devrait être simple, à savoir : « Je dois être catholique et chrétien. » En effet, le terme « catholique » tire son origine du mot grec *catholicos*, qui signifie « universel ». La vraie Église doit, en effet, être universelle. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit aux apôtres : *« Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit »* (Matthieu 28.19) ?

Cependant l'Église romaine, dans sa prétention d'être l'unique Église du Christ, a accaparé ce terme et se l'est réservé, à tel point qu'actuellement ce terme « catholique » désigne une seule d'entre les Églises, à savoir l'Église qui a son centre à Rome, par opposition aux autres. Aujourd'hui on peut donc se poser la question : « Dois-je être catholique ou chrétien ? » Par chrétien, j'entends un chrétien comme l'étaient ceux qui, instruits par les apôtres mêmes, constituaient l'Église primitive, apostolique.

À cette question, comprise comme nous venons de décrire, il y a une seule réponse : « Je dois être simplement chrétien, non catholique romain. » Certes, catholiques et chrétiens adorent le même Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ. Ils partagent également la même foi en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie, en dehors duquel il n'y a point de salut, dont le seul nom a été donné aux hommes pour recevoir le salut (Actes 4.12). Sur ce point, catholiques et chrétiens sont unanimes... en principe.

En fait, il en va autrement.

Nous employons de part et d'autre la même Bible, bien que les éditions catholiques contiennent quelques écrits supplémentaires dans l'Ancien Testament. Mais alors que l'Église du Christ reconnaît en matière de foi l'Écriture comme la seule

source, le seul critère de la révélation divine, l'Église romaine accepte en dehors de la Bible toute une tradition orale qui se serait transmise dans l'Église et par l'Église. Les catholiques juxtaposent et en réalité superposent à la Bible la tradition, c'est-à-dire l'autorité de l'Église, laquelle, étant seule dépositaire du Saint-Esprit, est appelée à compléter sans cesse l'enseignement de l'Écriture sainte. D'une part, seule l'Église est compétente pour interpréter la Bible; d'autre part, se fondant sur la parole du Christ aux apôtres qu'elle applique arbitrairement à elle-même : « *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire...* », l'Église romaine s'estime appelée à compléter l'enseignement de Jésus. Ainsi elle tire de ce trésor, avec les choses anciennes, des choses nouvelles, mais qui ne seraient nouvelles qu'en apparence, parce qu'elles étaient déjà contenues en germe dans l'Évangile.

Cette notion est séduisante, mais dangereuse, parce qu'elle ouvre la porte à l'arbitraire. Comment le Saint-Esprit aurait-il pu diriger l'Église au cours des siècles, et lui faire accepter des doctrines contradictoires à l'enseignement du Christ et des apôtres, ainsi qu'on peut le constater dans l'évolution et les déviations du catholicisme romain? On en arrive ainsi à un autre évangile.

Les déviations du catholicisme se rapportent aux quatre sujets de la foi, de l'organisation, du culte et du baptême.

I. LA FOI

Dans le deuxième siècle, les chrétiens eurent la nécessité de combattre la gnose, un système religieux qui voulait transformer le christianisme en un grand courant philosophique. La foi remporta la victoire. Mais le gnosticisme laissa son influence dans le catholicisme même. On oublia que la foi des premiers chrétiens était une consécration personnelle à Jésus, non un catéchisme qu'il fallait répéter par cœur. L'œuvre des théologiens alla s'écartant toujours plus de la Bible par la philosophie de Platon et d'Aristote, et transforma toujours plus la foi vivante de l'Évangile en une série de notions intellectuelles.

Bien plus – ce qui est encore pire – les théologiens, à la foi primitive qui s'était centrée en Jésus-Christ, ajoutèrent beau-

coup d'autres dogmes qui n'ont plus rien à voir avec la foi des apôtres. Je rappelle trois faits qui se réfèrent au sacerdoce, aux saints et aux morts.

A) Le sacerdoce.

Avec la création du magistère ecclésiastique, on parvint à établir une distinction entre les laïcs et les prêtres, ou chrétiens possédant le sacerdoce. Les documents les plus anciens que nous possédons sur la constitution de l'Église primitive n'offrent point de différence entre les fonctionnaires ecclésiastiques et les membres des Églises. Les « anciens » ou « évêques » étaient des surveillants de l'Église locale, élus par la communauté ou établis par les évangélistes (Actes 14.23; Tite 1.5s).

Les premiers chrétiens se considéraient tous comme membres d'un sacerdoce universel dont Jésus-Christ était le Souverain Grand Prêtre (Hébreux 8.11; 1 Pierre 2.9; Apocalypse 1.6; etc.). Au deuxième siècle, Irénée écrivit : « Tous les justes ont l'ordination sacerdotale » (« Omnes justi sacerdotalem habent ordinem », *Advers. Hæres.*, IV, 8, 3). Tertullien, qui n'était pas un ancien, écrivit : « Ne sommes-nous pas aussi, les laïcs, des prêtres ? La différence entre les personnes ordonnées et le peuple a été constituée seulement par l'autorité de l'Église » (« Nonne et laici sacerdotes sumus ?... Differentiam inter ordinem et plebem constituit ecclesiæ auctoritas », *De elhort. castizatis*, 7).

Cependant au deuxième et au troisième siècle, nous voyons s'opérer une profonde transformation dans le christianisme. On a tendance à oublier le sacerdoce universel de tous les croyants, et un abîme se creuse entre les laïcs et le clergé, qui de plus en plus assume le monopole du culte public. Au quatrième siècle, une place spéciale est réservée aux ecclésiastiques dans le lieu du culte. Ils commencent à porter un vêtement spécial, même en dehors de l'exercice de leurs fonctions. La tonsure s'introduit ; le célibat, sans être imposé, leur est recommandé. D'autre part, le clergé se mondanise, malgré les actes des conciles, qui donnent des règles de plus en plus précises à ce sujet.

L'idée d'un sacerdoce proprement dit – à savoir d'un corps intermédiaire entre le Christ et les communautés chrétiennes, d'un clergé hiérarchiquement constitué à l'instar du sacerdoce

lévitique, institué par Dieu et revêtu de toute la puissance ecclésiastique – fit un chemin rapide. Bien qu'encore dans le 5^e siècle Augustin disait que : « Comme nous tous nous nous disons chrétiens à cause du chrisme mystique, ainsi nous tous nous nous disons prêtres, étant tous membres de l'unique prêtre Jésus-Christ » (« sicut omnes christianosm dicimus propter mysticum chrisma, sic omnes sacerdotes, quoniam membra sunt unius sacerdotis », *De civitate Dei*, XX, 10).

Cependant ces voix s'affaiblirent peu à peu et se turent dès que le clergé réussit à constituer le sacerdoce juif avec tous ses privilèges, même avec son grand-prêtre. Ce ne fut plus que dans quelques sectes hérétiques que l'on continua à entendre comme un écho du siècle apostolique, depuis le 6^e siècle jusqu'à Luther, qui revendiqua avec énergie la liberté chrétienne en proclamant de nouveau le sacerdoce de tous les chrétiens.

Chez les catholiques, aujourd'hui,

« Le prêtre est un homme qui vit hors de la société laïc ; il est le chef ayant autorité sur le troupeau, comme le gradé sur ses soldats. Il est muni du pouvoir d'absoudre les péchés ou de refuser ladite absolution. Il en déduit le droit de questionner les pénitents sur tous les actes de leur vie, de les juger, de leur imposer ceci et cela. » (Semeur Vaudois du 1-7-1956)

Il a en outre le pouvoir de célébrer la messe, à savoir le pouvoir de continuer en le rendant présent sur l'autel, le sacrifice de Jésus sur la Croix, de transformer la substance du pain et du vin dans le vrai corps et le vrai sang du Christ. Il est l'intermédiaire obligatoire entre Dieu et les fidèles, le représentant de Dieu au sein de sa paroisse. De par son ordination le prêtre est prêtre pour l'éternité : « Même un prêtre pécheur garde les pouvoirs que lui donne son caractère sacerdotal » (Catéch. du Diocèse de Lausanne, Genève, p. 213).

Ici on voit l'énorme différence et la plus stridente contradiction entre l'enseignement catholique et celle du christianisme apostolique.

À cette contradiction – la première introduite dans le christianisme – on ajouta dans la suite l'obligation du célibat. Elle s'introduisit au quatrième siècle, quand on commença à donner

des fonctions sacerdotales de préférence à des célibataires. Le sixième Concile œcuménique (Constantinople III, 680/81) ne céda qu'à moitié à la pression de l'opinion publique, en confirmant le droit des diacres et des prêtres de continuer à vivre légalement avec leurs femmes légitimes, en ordonnant aux seuls évêques de s'abstenir de tout commerce avec les leurs (Mansi, *Acta Conciliorum*, t. XI, p. 947). L'Église d'Orient est restée fidèle à cette règle ; mais l'Église latine est allée encore plus loin. Elle persista à rendre des ordonnances de plus en plus rigoureuses sur le célibat des prêtres, qu'elle s'étendit même, dans le 12^e siècle, jusqu'aux ordres inférieurs (Conc. Later., I, c. 40).

Ils ont oublié la parole de Paul qui exige pour l'évêque – ancien – la condition d'être marié.

« Aussi faut-il que l'évêque soit homme d'une seule femme... qu'il sache bien gouverner sa propre maison et tenir ses enfants dans la soumission... Car celui qui ne sait pas gouverner sa propre maison, comment pourrait-il prendre soin de l'Église de Dieu ? » (1 Timothée 3.2,4,5)

Paul n'a pas voulu se marier ; cependant il a laissé pleine liberté aux autres : *« N'avons-nous pas le droit de faire suivre une femme croyante, comme les autres apôtres et les frères du Seigneur, et Céphas ? »* (1 Corinthiens 9.5).

Encore aujourd'hui, nous qui voulons rester fidèles à la parole du Seigneur, nous choisissons nos évêques parmi les mariés. Cependant nous laissons la liberté individuelle aux évangélistes ou prédicateurs de choisir ce qu'ils pensent convenir pour eux selon le don reçu de Dieu (1 Corinthiens 7.7). Si le curé est, par définition, célibataire, il existe des prédicateurs et des chrétiens qui le sont par vocation, par choix personnel, par une volonté qui peut toujours être changée. Cette différence est essentielle.

B) La prière aux saints.

La Bible exalte Jésus-Christ et nous enseigne à prier « au nom de Jésus », qui est l'unique nom par lequel on peut être sauvé (Actes 4.12). Mais dans le 3^e siècle commença à se répandre l'opinion que les « saints » – à savoir les chrétiens qui s'étaient distingués de leur vivant par une vie particulièrement

exemplaire et les martyrs – s'intéressent, de leur demeure céleste, au sort des hommes et prient pour eux. Peu à peu on en vint à leur rendre un culte et à les invoquer. Bien que quelques pères de l'Église aient tenté de réagir contre ces croyances, leur voix ne fut pas écoutée. Inutilement Tertullien a écrit dans son livre « De Pudicitia » : « Qu'il suffise au martyr d'expier ses propres péchés ! Le Christ seul peut par sa mort expier le péché d'autrui » (*De Pudicitia*, XXII).

L'Église ne put résister à l'entraînement populaire et glissa rapidement sur cette pente. On se mit à invoquer les saints comme de puissants protecteurs, comme des intercesseurs et des médiateurs dont les prières peuvent être d'une grande efficacité auprès de Dieu. Ambroise leur attribua le pouvoir non seulement de procurer le pardon des péchés, mais aussi de guérir les infirmités du corps. « C'est faire une injure aux martyrs quand on prie pour eux, c'est nous qui devons nous recommander à leurs prières », disait Augustin (« Injuria est pro martyre orare cujus nos debemus orationibus commendari », *Sermo*, CLIX c. 1 cfr. Epiphane, *Hœeres*, LXXV c. 7).

La théologie catholique moderne a éprouvé un certain embarras pour justifier l'invocation aux saints. Elle s'est appuyée sur certains passages de l'Apocalypse (5.8; 8.3,4; 20.4) qui sont cependant une base très fragile et contestable. Il est juste de dire que beaucoup de théologiens catholiques se sont prononcés contre le culte des saints ou du moins l'ont déclaré facultatif. Pratiquement, toutefois, l'Église a suivi le courant populaire et lui a donné satisfaction en multipliant presque à l'infini le nombre des saints proposés à l'invocation des fidèles.

Bien plus, dans le catholicisme romain, la Vierge Marie a presque obtenu un rang d'égalité avec Jésus. En l'appelant « Reine du ciel » et « Co-Rédemptrice » du genre humain, le magistère ecclésiastique lui a conféré des attributs que les évangiles et les apôtres réservent strictement à Jésus-Christ seul. Voilà un abîme qui sépare le chrétien du catholique, un abîme qui s'explique par le fait que Marie incarne en quelque sorte tout le catholicisme romain. « Là où Marie n'est pas vénérée, l'Église du Christ n'existe pas », écrit un théologien catholique romain (Diekamp, *Dogmatique Catholique*, II, p. 395). Il y a là

une contradiction manifeste avec la parole des apôtres, notamment de Paul qui écrit : *« Il y a un seul Dieu, et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ »* (1 Timothée 2.5).

Observations. – Contre la vénération des saints, il faut rappeler les considérations suivantes :

a) Dans le Nouveau Testament, tous les chrétiens sont appelés « saints ». Paul dans ses lettres parle des saints de Jérusalem (1 Corinthiens 16.1-3), d'Éphèse (Éphésiens 1.1), à savoir les chrétiens existant à Jérusalem ou à Éphèse. Tous les chrétiens en effet par leur vocation se sont écartés du monde pour former le nouveau peuple de Dieu (cf. Colossiens 2.20). C'est la signification biblique du nom « saint » (*hagios*).

Il n'est pas possible, dans la situation actuelle de l'Église, de juger infailliblement si un chrétien est plus saint qu'un autre. Ce sera seulement au jugement dernier qu'on pourra connaître ce qu'il y a dans le cœur de chacun.

« Ne portez donc pas de jugement prématuré. Laissez venir le Seigneur; c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres et rendra manifestes les desseins des cœurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui revient. »
(1 Corinthiens 4.5)

Quel est le passage de la Bible qui donne au Pape le droit de juger infailliblement les hommes et d'établir s'ils sont dans la gloire ou dans la ruine éternelle ?

b) Historiquement on sait que les premiers chrétiens comprenaient des martyrs parmi eux, mais ils ne les ont pas invoqués. Après le martyre de saint (= chrétien) Étienne, *« des hommes pieux l'ensevelirent et firent sur lui de grandes lamentations »* (Actes 8.2). Jamais ils ne l'ont prié. Jamais ils n'ont prié Marie. Jamais ils n'ont adressé des prières à Jacques qu'on avait fait périr par le glaive sur l'ordre d'Hérode (Actes 12.1,2). Je préfère donc rester en harmonie avec les premiers chrétiens et ne pas adresser des prières aux saints. Au deuxième siècle, Irénée dicta cette consigne aux chrétiens orthodoxes :

« Comme il a reçu gratuitement de Dieu, il donne gratuitement; il ne fait rien par des invocations aux anges, ni par des incantations, ni par toute autre vaine curiosité;

mais, en tout honneur et pureté, sans rien de secret, il adresse ses prières au Dieu qui a tout créé et il invoque le nom du Seigneur Jésus-Christ.» (*Adversus Haereses*, II, 32 n. 4-5 PG 7:830)

c) Adresser ses prières à Dieu au nom de Jésus était une pratique conforme à la volonté de Jésus-Christ, qui nous a enseigné la manière dont il faut prier.

« *Voilà donc, priez ainsi : Notre Père qui est dans les cieux.* »
(Matthieu 6.9)

« *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.* »
(Jean 14.14)

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, et votre joie sera parfaite.* »
(Jean 16.23s)

C'est en son nom seulement qu'on peut avoir le salut (Actes 4.12). Quand Pierre était en prison, « *la prière de l'Église s'élevait vers Dieu sans relâche* » (Actes 12.5).

Voilà donc comment il faut prier si nous voulons rester fidèles à l'enseignement de Jésus.

d) Jamais la Bible ne nous présente les saints, Marie y comprise, comme des médiateurs entre Dieu et les hommes, ou entre Jésus-Christ et les chrétiens. La Bible, en nous présentant les anciens témoins de la foi, ne nous dit pas qu'ils sont des intercesseurs, mais les présente seulement comme des exemples :

« *Voilà donc pourquoi nous aussi, enveloppés que nous sommes d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché... et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus, qui endura la croix.* » (Hébreux 12.1,2)

Les martyrs qui, dans l'Apocalypse, gisent sous l'autel ne prient pas pour les autres, mais ils demandent seulement que leur sang soit vengé.

« Ils criaient d'une voix forte : Jusqu'à quand, ô Maître saint et véritable, ne ferez-vous pas justice et ne redemanderez-vous pas notre sang à ceux qui habitent sur la terre ? »
(Apocalypse 6.9,10)

Cependant l'heure du triomphe, aussi pour les martyrs, aura lieu à la fin du monde.

Paul, qui enseigne l'unité de tous les chrétiens dans un corps unique dont Jésus est la tête, n'applique pas cette doctrine aux saints déjà morts. Jamais il ne les présente comme ayant une possibilité d'aider les vivants. C'est seulement de Jésus que nous provient le salut et la grâce.

« Avançons donc avec assurance vers le trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour une aide opportune. » (Hébreux 4.16)

Cependant sur ce trône de grâce est Jésus et non Marie. Quand l'Église catholique aura défini que Marie est la Co-Rédemptrice du genre humain, alors son apostasie sera complète. Car alors elle sera en totale opposition avec la parole inspirée de Paul qui dit :

« Car Dieu est unique, unique aussi le Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous. » (1 Timothée 2.5,6)

C) Le Purgatoire.

D'après la doctrine de l'Église catholique, le purgatoire serait un lieu où se rendent après leur mort, pour y être purifiées par le feu, les âmes des fidèles qui ne sont pas encore dignes d'entrer dans le séjour des bienheureux. Les péchés non encore complètement expiés sur la terre par la pénitence doivent l'être par les tourments du purgatoire pendant un temps plus ou moins long, jusqu'à ce que les pécheurs puissent entrer dans le ciel où rien d'impur ne peut pénétrer.

L'idée d'un feu purificateur vient de 1 Corinthiens 3.12ss, où on lit :

« L'œuvre de chacun deviendra manifeste, le jour (à savoir le jour du Jugement) la fera connaître, car il doit se révéler dans le feu, et c'est ce feu qui éprouvera la qualité de l'œuvre de chacun. Si son œuvre sera consumée, il en

subira la perte, quant à lui, il sera sauvé, mais comme à travers le feu.»

L'annotation apposée en marge de la Bible de Jérusalem dit : « Bien que Paul ne pense pas directement au Purgatoire, il est permis de trouver ici, avec plusieurs Docteurs, un des fondements de cette doctrine » (p. 1513). C'est-à-dire : « Ici Paul ne parle pas du purgatoire, mais nous pouvons penser qu'il y parle aussi du purgatoire ! » Les pères de l'Église jusqu'au quatrième siècle ont vu beaucoup mieux dans ce feu, non le feu du purgatoire, mais le feu qui aurait accompagné le jour du retour du Christ, le feu qui aurait détruit ce monde pour donner lieu à une terre nouvelle et à des cieux nouveaux.

Ce fut Augustin qui, dans le cinquième siècle, hasarda le premier comme opinion l'hypothèse que les âmes des morts pouvaient se purifier dans le purgatoire avant le jugement dernier, comme c'était admis chez les païens. Il commença à penser que la prière pour les morts pouvait leur obtenir la rémission des fautes ou du moins une indulgence miséricordieuse (*Sermo CLXXII*, c.2). C'était le principe des sacrifices funéraires du paganisme par lesquels on pensait améliorer le sort des ombres dans le repos.

Césaire d'Arles admit cette supposition comme une certitude et transmit le dogme du purgatoire presque formulé à Grégoire le Grand qui, au 6^e siècle, le répandit dans l'Occident. Celle-ci, développée et précisée dans la suite par Thomas d'Aquin, fut sanctionnée comme dogme par le Concile de Florence (1439) et plus tard par le Concile de Trente (1545-63) (*Denzinger Bannwart, Enchiridion Symbolorum*, n. 693 et 777). L'Église grecque et l'Église protestante ne l'ont jamais admise. Ce dogme ne peut être accepté par tous ceux qui désirent rester fidèles à la parole de Dieu.

a) La prière pour les morts. Dès le deuxième siècle, il existait la coutume de prier pour les morts aussi bien que pour les vivants, lors de la célébration du repas du Seigneur. En agissant ainsi, les fidèles voulaient simplement témoigner qu'ils ne cessaient pas d'être en communion spirituelle avec les membres de l'Église qui avaient quitté la terre. Ils priaient aussi pour les martyrs, pour Marie, les apôtres. On dit aujourd'hui que

ces derniers sont déjà dans le ciel. Avec Augustin on pensait que la prière pour les morts pouvait leur obtenir la rémission des fautes ou du moins une indulgence miséricordieuse (Sermo CLXXII c. 2). Donc, les peines du purgatoire pouvaient être abrégées par les vivants au moyen de prières, de messes célébrées en faveur des morts, et plus tard aussi par les indulgences qui leur étaient appliquées.

Ce furent Alexandre d'Hales et Albert le Grand qui imaginèrent la fameuse doctrine du trésor des œuvres surérrogatoires, trésor inépuisable formé par les mérites infinis du Christ et des saints, où l'Église peut puiser à pleines mains pour laver les péchés non seulement des vivants, mais aussi des morts (Alexandre d'Hales, *Summa* P. IV, q. 23 a. 2 memb. 2-6; Albert M., *In Sentent*, p. IV, ist. 20, art. 16; cfr. Thomas Aquin., *Summa*, Suppl. p. III, p. 25; q. 71 a. 10).

Cette doctrine, si funeste aux mœurs, favorisait trop la cupidité de la cour de Rome pour ne pas être protégée; aussi se répandit-elle avec rapidité, au moins en Occident, car l'Église orientale n'a pas cessé jusqu'à ces jours de la condamner hautement. Dès 1349, Clément VI l'érigea en article de foi. Cependant ce fut seulement en 1477 que Sixte IV parvint à apaiser une controverse assez vive sur l'utilité des indulgences pour les morts. Dès lors, l'utilité des indulgences pour les morts fut admise dans l'Église romaine parce qu'elles pouvaient délivrer les âmes du purgatoire. Si quelques voix isolées osèrent encore s'élever de loin contre une doctrine aussi nouvelle, elles furent promptement étouffées; et l'on doit regarder comme un acte de courageuse indépendance la condamnation lancée par la Sorbonne contre de serviles adulateurs du siège de Rome qui affirmaient que le pape, s'il le voulait, pourrait vider complètement le purgatoire (D'Argentré, *Coll. judic. de novis erroribus*, t. I, p. II, p. 305).

b) La Bible est contraire au purgatoire. Les catholiques, outre le passage déjà cité en 1 Corinthiens 3.15, citent 2 Macchabées 12.28ss, où on lit que Juda Macchabée envoya à Jérusalem 12 000 drachmes d'argent pour offrir des sacrifices en expiation des péchés d'un certain nombre de Juifs tués dans un combat et dont les vêtements renfermaient des objets consa-

crés aux idoles. Mais l'affirmation du livre des Macchabée n'est pas une affirmation biblique étant un livre exclu du « canon » (liste reconnue) chez les Juifs de Palestine. Bien plus, le passage n'est pas bien transmis, parce que c'est seulement dans la version latine où nous avons les mots les plus favorables à la prière et au sacrifice pour les morts. Encore mieux, le sacrifice n'est pas offert à Dieu pour délivrer les morts d'une punition présente, mais seulement pour invoquer sur eux la miséricorde de Dieu au jour du Jugement.

Les livres vraiment bibliques ne renferment pas la moindre allusion à un lieu intermédiaire entre le séjour des bienheureux et celui des réprouvés. Il n'est pas possible de se frayer un passage de l'un de ces séjours à l'autre (Luc 16.26).

Encore mieux, le pardon de Dieu, qui est complet, ne peut pas s'accorder avec la purification du purgatoire : « *Qui se fera l'accusateur de ceux que Dieu a élus ? C'est Dieu qui justifie. Qui donc condamnera ?* » (Romains 8.33,34). Les péchés de ceux qui ont été pardonnés ne seront jamais rappelés (Ésaïe 44.22; Ézéchiel 18.22; Michée 7.19). Nous ne pouvons être purifiés que par le sang de Jésus :

« Le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché... Si nous confessons nos péchés, il est assez fidèle et juste pour remettre nos péchés et nous purifier de toute injustice. » (1 Jean 1.7,9)

C'est pour cela que les morts dans le Seigneur sont proclamés bienheureux : « *Heureux dès maintenant les morts qui meurent dans le Seigneur, écrit Jean dans l'Apocalypse. Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent* » (Apocalypse 14.13). Comment peut-on proclamer heureuse une âme qui souffre dans les peines du purgatoire ? Comment peut-on dire que le sang du Christ me purifie de toute iniquité, si après ma mort je dois expier mes péchés dans le feu du purgatoire ? Comment puis-je pardonner et ne pas me rappeler ceux qui m'ont offensé, quand Dieu lui-même se rappelle des péchés déjà pardonnés et m'oblige à payer jusqu'à la dernière pièce d'argent ce dont j'ai été coupable ? Je ne le comprends pas.

Dans le cas des indulgences, on ne peut pas même appliquer la parole dont les catholiques abusent facilement :

« *Tu es Pierre... quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu pour lié dans les cieux, et ce que tu délies sur la terre, ce sera tenu pour délié dans les cieux.* » (Matthieu 16.19)

En effet, dans le cas des indulgences, le pape ne lie ni ne délie rien sur la terre, mais il lie ou délie des âmes qui ne sont plus sur la terre, mais déjà dans le purgatoire, donc bien au delà de la prétendue juridiction papale. Aussi quelques théologiens catholiques, comme Möhler, reconnaissent-ils franchement que le dogme du purgatoire n'a rien de biblique et n'y voient qu'une image propre à exprimer la nécessité d'une purification spirituelle avant d'entrer dans la communauté des saints (Möhler, *Symbolik*, p. 215 et 453 Gerhard, *Confessio Catholica*, Frankfurt 1679 II, p. II a. 9).

La Parole de Dieu nous oblige donc à quitter la foi catholique pour retourner à la vérité des premiers chrétiens.

II. L'ORGANISATION CATHOLIQUE

Une autre déviation catholique du christianisme primitif se trouve dans l'organisation de l'Église. Pendant la période apostolique, les diverses Églises locales étaient indépendantes les unes vis-à-vis des autres. Leur unité était basée sur l'intérêt mutuel et non sur une organisation administrative (Romains 1.8; Actes 20.28). Elles se soutenaient mutuellement par des dons financiers parfaitement libres et spontanés (1 Corinthiens 16.1). Chaque communauté était dirigée par des « anciens » ou « évêques » (ce sont les mêmes personnes dont il est question en Actes 20.17,28), aidés dans les problèmes matériels par les diacres (Actes 6.1-6).

Aux deuxième et troisième siècles après la mort des apôtres, trois rangs se constituèrent : les diacres, les anciens ou prêtres, les évêques. L'évêque devint le pasteur de toute une ville et même de toute une région appelée diocèse. Les différentes paroisses devinrent des annexes de l'église principale et, de plus en plus, l'évêque nommait les diacres et les prêtres de son diocèse.

Enfin, à l'unité spirituelle on eut tendance à substituer l'unité administrative. Les évêques réunis en synodes prenaient des décisions valables pour toute une province. L'évêque de Rome chercha à imposer ses volontés.

Du 4^e au 5^e siècle, les évêques des grandes villes (ou métropoles), appelés métropolitains, s'arrogèrent le droit de confirmer dans leur fonction les évêques de leur région. Les métropolitains les plus en vue entrèrent aussi en contestation les uns avec les autres pour porter le titre de patriarche. Pour finir, ce dernier fut réservé par le concile de Chalcédoine (451) aux évêques de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Les principaux patriarches avaient des prétentions à la domination universelle. Les rivalités entre les patriarches d'Orient ont favorisé l'ascension des évêques de Rome, qui n'avaient pas de concurrent en Occident. L'orthodoxie et l'énergie qui ont caractérisé la plupart de ces évêques ont contribué à accroître leur autorité. On les consultait pour des questions de foi et de mœurs. On les prenait pour arbitres dans les conflits. On leur demandait de confirmer les décisions de certains conciles. Les évêques de Rome ne manquaient pas de faire prévaloir l'origine apostolique de leur Église et des promesses faites à Pierre. Dès cette époque ils monopolisèrent le titre de pape, qui autrefois était donné à tout dignitaire ecclésiastique important.

Vers la fin du neuvième siècle on rédigea une série de fausses décrétales sous le nom des évêques de Rome qui avaient vécu aux 2^e, 3^e et 4^e siècles. Ces décrétales affirmaient l'indépendance de l'Église en face du pouvoir civil et l'autorité absolue du pape sur tous les ecclésiastiques. Elles ont grandement favorisé les prétentions papales jusqu'au moment où l'on reconnut leur fausseté. Le pape Nicolas I (858-867) a fait prévaloir ces principes. Il a fait sentir son autorité aux plus grands dignitaires de l'Église ; il est intervenu avec succès dans la vie privée du roi de Lorraine. Dans le 11^e siècle, avec Innocent III (1198-1216), la papauté toucha à son apogée. Dès ce moment-là, l'Église romaine peut être comparée à une armée. Considérons une armée : elle est formée d'un état-major d'officiers et d'une troupe. D'une part, les chefs ; de l'autre, les soldats, la troupe. L'état-major de l'Église romaine, c'est le Vatican avec son gé-

néral en chef, le pape. Partout dans le monde, le pape a ses officiers supérieurs (évêques) et ses officiers subalternes (les curés) chargés de diriger et de commander la troupe. Entre ces deux se dresse une barrière infranchissable, symbolisée dans les églises catholiques par la grille qui sépare le chœur de la nef; le chœur est réservé aux prêtres! la nef aux fidèles.

Le progrès lent de l'autorité papale à travers les siècles a trouvé sa conclusion logique en 1870 au concile du Vatican, quand le pape Pie IX fit proclamer le dogme de l'infaillibilité papale, selon laquelle le pape, lorsqu'il définit *ex cathedra*, c'est-à-dire comme pasteur des pasteurs, une question de foi ou de mœurs, ne peut se tromper. Les discussions dans le concile furent très chaudes (qu'on se rappelle les oppositions de l'évêque Strossmayer); mais pour finir, au dernier vote, une écrasante majorité fut obtenue.

Par cette organisation on a étouffé la volonté de Christ et l'on a transformé l'Église, qui est un royaume céleste, en un royaume terrestre. On oublia que dans l'Église il n'y avait pas de chefs auprès de Jésus-Christ, l'unique chef, tandis que tous les chrétiens sont des frères. « *Vous n'avez qu'un Maître, et tous vous êtes des frères* » (Matthieu 23.8). On oublia les enseignements de Pierre qui a dirigé les paroles suivantes aux évêques :

« Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, le surveillant, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu; non pour un gain sordide, mais avec l'élan du cœur; non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau. »
(1 Pierre 5.2,3)

On oublia que Pierre dit à l'impotent de la Belle Porte : « *De l'argent et de l'or, je n'en ai pas* », et qu'à Corneille, centurion romain qui, en le voyant, s'était prosterné à ses pieds, il dit : « *Re-lève-toi. Je ne suis qu'un homme, moi aussi* » (Actes 3.6; 10.26).

Il faut donc retourner à la Parole de Dieu et rétablir l'Église dans sa valeur de royaume des cieux, laissant au souverain de la terre le désir de s'imposer aux autres et d'être glorifié par les autres. Il faut retourner encore aujourd'hui à la constitution de l'Église comme elle était aux temps apostoliques, sans

accepter les contradictions qui, dans le progrès des siècles, se sont superposées à l'enseignement de Dieu.

III. LE CULTE CHRÉTIEN

Au premier siècle, il n'y avait pas de temples réservés pour le culte chrétien. On se réunissait dans des maisons privées. Au début, les réunions des chrétiens étaient accomplies tous les jours (Actes 2.46,47), mais le premier jour de la semaine, qui rappelait la résurrection du Christ, était spécial (Actes 20.7; 1 Corinthiens 16.2; Apocalypse 1.10). C'est en ce jour que la Sainte Cène, symbole de la communion spirituelle avec le Christ, était célébrée. C'était le mémorial de la mort du Christ, qu'on attendait du ciel (1 Corinthiens 11.17-27). Une certaine spontanéité semble avoir caractérisé le culte de l'Église primitive (1 Cor. 14.26), quoique l'ordre et la bienséance soient respectés (1 Cor. 14.27-33). On chantait des psaumes et des cantiques, composés sans doute par les chrétiens. Un frère priait à haute voix, l'assemblée s'associant à la prière par l'amen (1 Corinthiens 14.16). Des hommes fidèles adressaient aux assemblées des paroles d'enseignement, d'exhortation ou d'encouragement.

Après la mort des apôtres et des autres hommes inspirés du premier siècle, des changements s'introduisirent rapidement dans le culte. On commença à observer des fêtes : les Pâques, la Pentecôte et l'Épiphanie. Les éléments spontanés du culte primitif se figèrent et aboutirent à une liturgie rigide. Puis on commença à célébrer le culte tous les jours, bien que le dimanche il eût plus de solennité. On commença aussi à célébrer l'anniversaire de la mort des martyrs et aussi à prier pour les autres morts.

Aux quatrième et cinquième siècles, en raison du nombre plus grand des fidèles, qui généralement suivirent la conversion de leur roi ou de leur chef, on bâtit de grandes basiliques somptueuses, divisées en plusieurs nefs, décorées de peintures, de fresques et de mosaïques. On oublia les décisions du concile d'Elvire en Espagne qui avait défendu d'introduire des peintures ou des statues dans les églises.

« Voilà ce qui nous a plu, dirent les évêques qui s'y étaient réunis : il n'est pas permis de peindre dans les églises

quelque sorte d'image, parce qu'on ne doit pas peindre sur les murs ce qui est objet d'adoration ou de vénération.» (Can. 36, a. 406)

La liturgie devint, surtout en Orient, de plus en plus longue et pompeuse. Ambroise, à Milan, voua ses soins au chant sacré auquel, selon lui, l'assemblée devait prendre part.

L'eucharistie fut entourée d'une superstition de plus en plus accentuée. On y vit la présence réelle du Christ et le renouvellement de son sacrifice. L'usage de la confession privée s'introduisit chez les moines d'abord, et de là dans le reste de l'Église.

Avec l'introduction des masses de plus en plus païennes dans l'Église, le culte se paganisa. Le dimanche, jour consacré au soleil, devint avec Constantin un jour de fête légale. La fête du soleil naissant, qu'on célébrait le 25 décembre à Rome, devint la fête de la nativité de Jésus, la lumière du monde. Le culte de Marie, des apôtres, des martyrs se substitua à l'ancien polythéisme. Les Églises, les individus et les corporations, au lieu des vieux dieux païens, se placèrent désormais sous la protection d'un saint. Les temples païens furent détruits ou dédiés à ces nouveaux saints. Le panthéon de Rome, auparavant consacré à toutes les divinités, vint à être dédié à tous les saints. Comme auparavant, les processions continuèrent, mais désormais ce ne sera pas le simulacre d'une divinité païenne qu'on portera avec solennité au son de la musique, mais les statues des nouveaux saints.

Bientôt dans chaque autel on désira placer une relique sacrée. Et les moines inaugurèrent un trafic scandaleux de reliques vraies et fausses. Le culte des images, les pèlerinages, les processions satisfaisaient le goût du faste et la superstition qui animaient les foules. L'Abbé Marin, dans son livre *Les moines de Constantinople* (Paris 1897, p. 319), écrit que le culte des images

«... s'était enraciné peu à peu dans la vie religieuse du peuple, qui s'était fait une habitude très chère de demander aux images secours et protection dans toutes ses entreprises. On les emportait en voyage ; elles présidaient aux jeux de l'hippodrome ; elles marchaient dans les ba-

tailles en tête des armées impériales. Héraclius emmenait avec lui dans son expédition contre les Perses l'image du Sauveur "non faite de main d'homme". À la veille d'engager une lutte décisive, une image du Christ à la main, il haranguait ses soldats. Les Avars, qui étaient venus, en son absence, mettre le siège devant Constantinople, avaient été obligés, après quarante jours d'efforts inutiles, de se retirer en désordre, repoussés loin de la ville gardée de Dieu, moins par le courage de ses habitants que par la toute-puissante protection de la mère de Dieu, patronne de la capitale. Comment la très sainte Théotocos aurait-elle pu résister aux supplications de son peuple ? Son image et les images des saints auraient-elles donc en vain été portées en procession, aux chants des psaumes et des cantiques, à travers les flots pressés d'une population suppliante ? » (p. 319)

« Le culte des images occupait une place considérable dans les circonstances solennelles et dans les cérémonies officielles de l'empire ; il se trouvait mêlé plus intimement encore aux habitudes de la vie ordinaire du peuple de Byzance. Partout, dans les églises et les chapelles, dans les maisons particulières, dans les chambres d'habitation et dans les chambres à coucher, devant les boutiques, sur les marchés, sur les livres et les habits, sur les ustensiles de ménage et les bijoux, sur les chatons de bagues, sur les coupes, sur les vases, sur les murailles, à l'entrée des ateliers, en un mot, partout où cela pouvait se faire, on plaçait l'image du Sauveur, de la mère de Dieu, ou d'un Saint. On les trouvait sous toutes les formes et dans toutes les grandeurs... on en portait sur soi comme amulettes, on les emmenait avec soi en voyage : les images étaient pour le chrétien de Byzance un gage assuré de bénédiction et de salut, une garantie de la protection et du secours d'en haut : sans l'image il ne pouvait pas vivre. » (ibidem, 320-321)

Ceux qui protestaient contre ces déviations étaient traités d'impies, et leurs réactions restaient sans succès. Qu'on se rappelle la lutte iconoclaste en Orient et les oppositions occidentales des livres Carolines, écrits probablement par le théologien Alcuin à la cour de Charlemagne. Celui-ci acceptait les images, mais simplement pour décorer les églises et rappeler

les faits du passé ; mais on ne pouvait pas leur offrir un culte quelconque. Il était défendu d'allumer des cierges ou de jeter des coups d'encensoir vers les images.

Un païen ressuscité qui, au moyen-âge, aurait vu le culte des chrétiens, aurait reconnu son vieux culte païen malgré toutes les transformations, tandis qu'un chrétien de l'âge apostolique n'aurait plus reconnu sa religion. Qu'est-elle devenue la parole de Jésus quand il a dit :

« L'heure vient – et nous y sommes – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité. Car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père. Dieu est esprit et ceux qui adorent c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer. »
(Jean 4.23-25)

C'est bien à raison qu'au 9^e siècle l'archevêque Claude de Turin (827), en brisant toutes les statues, y compris les croix, dit : « Les chrétiens ont conservé l'idolâtrie païenne, ils en ont changé seulement les noms » (Migne, *Patrologie Latine*, t. CV, 459-464).

Où se trouve-t-elle la participation de tous les fidèles à l'adoration du Père au nom de Jésus, sans d'autres intermédiaires ? On sait que les catéchismes catholiques, dans le désir de soutenir le culte des images, n'ont pas craint de transformer aussi les commandements du Seigneur. Dieu donna à Moïse dix commandements que nous lisons dans Exode 20 :

Bible

1^{er} Comm. « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. »
(v 3)

2^e Comm. « Tu ne te feras aucune image sculptée... Tu ne te prosterner pas devant ces images, ni tu les serviras. » (v 4-6)

3^e Comm. « Tu ne prononceras nom de Jahvé, ton Dieu à faux. » (v 7)

Catéchisme

1. Un seul Dieu tu adoreras.

. - - - - -

2. Le nom de Dieu ne jureras.

<i>Bible</i>	<i>Catéchisme</i>
4 ^e Comm. « Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier. » (v 8-11)	3. Le dimanche sanctifieras.
5 ^e Comm. « Honore ton père et ta mère. » (v 12)	4. Ton père et ta mère honoreras.
6 ^e Comm. « Tu ne tueras pas. » (v 13)	5. Homicide point ne feras.
7 ^e Comm. « Tu ne commettras pas d'adultère. » (v 14)	6. L'impureté ne commettras.
8 ^e Comm. « Tu ne voleras pas. » (v 15)	7. Le bien d'autrui tu ne prendras.
9 ^e Comm. « Tu ne porteras pas de témoignage mensonger contre ton prochain. » (v 16)	8. Faux témoignage ne diras.
10 ^e Comm. « Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne : rien de ce qui est à lui. » (v 17)	9. Désir mauvais repousseras.
	10. Bien d'autrui ne convoiteras.

On a donc éliminé le deuxième commandement qui défendait de garder des images pour leur offrir un culte quelconque ; et pour rétablir le nombre dix, on a coupé en deux le dixième commandement qui, dans la Bible, unissait ensemble le devoir d'éliminer chaque convoitise, soit pour les femmes, soit pour les biens d'autrui. De cette manière on a rétabli le nombre dix, bien qu'un commandement (le deuxième) ait été éliminé. Et après on a dit que ces nouveaux commandements étaient les dix commandements que Dieu donna à Moïse sur la montagne du Sinaï.

IV. LE BAPTÊME

Au premier siècle le baptême, symbole du renoncement à la vie mauvaise et de la résurrection en nouveauté de vie, était administré à ceux qui entraient dans l'Église après avoir cru et s'être repentis (Romains 6.1-6; Marc 16.16). Dans le Nouveau Testament, il est clair qu'aucune période d'attente n'était imposée de façon systématique. Au contraire, on baptisait ceux qui acceptaient l'Évangile le jour même où ils confessaient leur foi (Actes 2.38-41; 8.35-39; 10.44-48; 16.13-15,32-34). Le baptême se faisait uniquement par immersion (Actes 8.35-39; Romains 6.2-7; Col. 2.12).

Encore, dans les siècles qui suivirent, après la mort des apôtres de Christ, des changements s'introduisirent en ce qui concerne le baptême aussi. Au lieu de baptiser les gens dès qu'ils croyaient et se repentaient, on prit l'habitude de préparer le baptême par deux ou trois ans d'instruction, appelés catéchuménat. La cérémonie était précédée d'un jeûne, d'une profession de foi et de l'exorcisme. Elle était accomplie par une triple immersion et suivie par l'imposition des mains ou confirmation. Les malades pouvaient se faire baptiser par infusion, c'est-à-dire par un peu d'eau qu'on versait sur leur tête. Certains déferaient leur baptême jusqu'à leur lit de mort, pour être sûrs de ne pas pécher après l'avoir reçu.

On se mit à considérer le baptême, surtout à partir du temps d'Augustin, comme un moyen pour effacer le péché originel, tandis qu'auparavant jamais on n'avait parlé du péché originel. La conséquence a été la généralisation de l'usage de baptiser les enfants, les parrain et marraine prenant les engagements à la place de l'enfant. La confirmation (cérémonie inconnue de la Bible) fut administrée quand l'enfant atteignit l'âge de raison.

Le baptême catholique n'a donc plus la même forme (l'immersion plutôt que l'aspersion), ni le même objectif (le pardon des péchés commis par celui qui se faisait baptiser plutôt que le péché originel), ni le même candidat (l'adulte croyant plutôt que le petit enfant) que le baptême ordonné par Jésus et enseigné par ses apôtres.

CONCLUSION

Il faut donc quitter le catholicisme, avec sa liturgie, son immobilité culturelle d'aujourd'hui qui est en contraste avec la liberté des premiers temps, avec sa répétition mécanique des prières liturgiques qu'on ne comprend pas et qui ne sont pas en harmonie avec notre esprit. On doit retourner au baptême des adultes qui, avec pleine conscience, se consacrent à Dieu par Jésus-Christ dans une nouveauté de vie.

Qu'il me soit permis de terminer avec la prière que fit, il y a plus de 300 ans, l'archevêque de Canterbury, W. Land, en y introduisant des petits changements :

« Père miséricordieux, nous t'implorons humblement pour l'Église catholique. Remplis-la de toute vérité et de toute paix. Là où elle est corrompue, purifie-la ; où elle est dans l'erreur, redresse-la ; où elle est dans la superstition, corrige-la ; où elle est infidèle, réforme-la ; où elle est fidèle, fortifie et assure-la. Donne-nous, qui désirons obéir humblement à la simple parole, la possibilité de travailler pour rebâtir la vraie Église du Christ, en réparant les brèches de ce qui maintenant est divisé et déchiré. Ô toi, le Saint du vrai Israël. Amen. »

La Bible, fondement unique de notre foi

Les cloches des églises catholiques sonnèrent à toute volée ce matin-là. C'était la Toussaint de l'an mil neuf cent cinquante, un jour de grande joie. Sa Sainteté Pie XII allait proclamer à tout le monde l'Assomption de Marie au ciel. Dès ce moment, tous les chrétiens auraient à croire, pour aller au ciel, que la très Sainte Vierge Marie a été enlevée dans ce lieu, non seulement avec son âme, mais aussi avec son corps.

Et les arguments, où sont-ils ? La Bible n'en dit pas un mot.

Plusieurs fois, j'ai demandé à mes amis catholiques : « Comment peut-on, aujourd'hui, savoir que Marie soit montée au ciel avec son propre corps, tandis que les premiers chrétiens, plus proches que nous de l'événement, ne le savaient pas ? » Ils me répondaient paisiblement : « Ne vous en souciez pas. La doctrine de l'Assomption (comme c'est peut-être aussi le cas pour d'autres dogmes) n'est pas contenue dans la Bible, mais se trouve dans la Tradition. L'infaillibilité du pape lui donne des yeux aptes à percevoir cette vérité qui, peut-être, reste encore obscure aux autres membres de l'Église. C'est la Tradition qui est le puits dans lequel le pape puise l'eau de vérité et du salut. La Bible est seulement une petite partie, mais n'est pas la Tradition complète. »

On voit l'importance du sujet que nous allons traiter : Bible ou Tradition ? Où se trouve la norme de notre foi ?

Nous verrons tout de suite que les apôtres sont les uniques témoins de Jésus-Christ, que leur témoignage est maintenant contenu dans la Bible, et que nous pouvons l'interpréter par nous-mêmes.

I. LES APÔTRES SONT LES TÉMOINS DE JÉSUS

Jésus a vécu en Palestine, au temps de l'empereur Tibère ; il a été crucifié sous Ponce Pilate. Il était la « Parole de Dieu... faite

chair». Il est venu dans ce monde pour nous faire connaître le Père qui est dans les cieux. *«Personne n'a jamais vu Dieu, écrit l'apôtre Jean; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître»* (Jean 1.18). Oui, parce que Dieu, ayant dans le passé parlé à l'homme par les prophètes, dans les derniers temps nous a parlé par son Fils. En effet, l'Épître aux Hébreux nous dit qu'*«après avoir autrefois parlé à nos pères, de plusieurs manières, par les prophètes, Dieu nous a parlé dans ces derniers temps par le Fils, celui qu'il a établi héritier de toutes choses»* (Héb. 1.1,2).

Jésus n'a rien écrit. Il a seulement prêché son admirable message d'amour et de pardon. Il a exhorté les hommes à lever leurs yeux au-dessus de la terre pour regarder le ciel. Et, à la fin, il est mort sur le bois infâme de la croix pour sauver nos âmes. Il est aussi ressuscité par la puissance de Dieu qui était en lui.

C'est dommage que nous n'étions pas en Palestine lorsque toutes ces choses arrivèrent. Nous, qui vivons beaucoup de temps après ces événements, comment pourrions-nous connaître ce que Jésus a enseigné? De quelle manière pourrions-nous avoir part au salut promis à l'humanité déchue par Jésus? Les siècles s'écoulent, les choses s'oublient.

Quand nous ne sommes pas présents à quelques événements, que devons-nous faire pour connaître ce qui est advenu? C'est aux témoins oculaires que nous avons recours, à ceux qui ont vu les choses de leurs propres yeux, écouté les paroles de leurs propres oreilles. C'est l'unique moyen dont nous disposons. Nous devons faire pareillement dans le cas de Jésus. C'est par l'intermédiaire des apôtres que nous en avons le moyen, parce qu'ils furent témoins de tout ce que Jésus a fait et dit.

A. Les apôtres sont les personnes qui, ayant vécu avec Jésus, connaissaient sa vie et son enseignement.

Jean écrit dans son Évangile :

«Oui, la parole est devenue chair, et elle a séjourné au milieu de nous, et nous avons contemplé sa gloire, comme celle du Fils unique envoyé par son Père, tout rempli de grâce et de vérité» (Jean 1.14).

Et encore dans sa première épître :

« Ce qui existait dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, quant à la parole de vie..., ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. » (1 Jean 1.1-3)

« Ce ne sont pas des fables adroitement fabriquées, nous dit l'apôtre Pierre, que nous avons racontées, en faisant connaître la puissance de notre Seigneur Jésus-Christ et en vous parlant de son avènement; non, nous avons été témoins oculaires de sa majesté. En effet, il a reçu de Dieu, son Père, tout honneur et toute gloire, lorsqu'une voix, écho de la gloire suprême, lui parla ainsi : "Voici mon Fils bien-aimé, c'est en lui que je prends plaisir." Et cette voix, nous l'avons entendue comme venant du ciel, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. » (2 Pierre 1.16-18; cf. Matt. 17.1-16)

Quand les apôtres voulurent donner un successeur à Judas, ils présentèrent à Dieu, pour le choix, deux personnes parmi celles qui avaient été avec lui *« pendant tout le temps que le Seigneur Jésus avait vécu..., depuis le baptême jusqu'au jour où il a été enlevé... »*, afin qu'elles fussent *« témoin de sa résurrection »* (Actes 1.22). Paul aussi fut témoin parce que Jésus lui apparut sur la route de Damas et lui donna par révélation la connaissance de l'Évangile de salut. *« Je vous déclare, frères, que l'Évangile qui a été annoncé par moi ne vient pas de l'homme; car je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais de Jésus-Christ lui-même, qui me l'a révélé »* (Galates 1.11,12).

B. Parmi les témoins de son époque, ce fut Jésus lui-même qui choisit ses apôtres et les prépara avec grand soin.

« Ce n'est pas vous, dit Jésus, qui m'avez choisi; c'est moi qui vous ai désignés et vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. » (Jean 15.16)

C'est Jésus qui, sur la route de Damas, appela Saul pour qu'il devienne l'apôtre Paul (Actes 9.3). C'est « le Seigneur » qui, par le sort, manifesta sa volonté de choisir, entre les deux personnes présentées, Mathias, pour qu'il prenne la place de Judas, le traître. *« Ensuite, ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux douze apôtres »* (Actes 1.24-26).

Les apôtres, pour cela, sont toujours avec Jésus. Là où il est, il veut que les siens y soient aussi. C'est à eux, par excellence, qu'il apparut ressuscité; c'est avec eux *« qu'il a mangé et bu après sa résurrection »* (Actes 10.41). C'est à eux qu'il a donné des instructions particulières : *« ... parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des Cieux; mais, pour eux, cela ne leur a pas été donné »* (Matthieu 13.11). Mais ils doivent après sa mort transmettre ses enseignements aux autres.

« Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour; et, ce que vous entendez par l'oreille, prêchez-le sur les toits. » (Matthieu 10.27)

« Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé. » (Matthieu 28.19,20)

C. Dans cette mission, ce sera le Saint-Esprit qui appuiera les apôtres.

« Je prierai le Père, qui vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il soit éternellement avec vous, l'Esprit de vérité... »

Le Consolateur, le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit. » (Jean 14.16,17,26)

Les apôtres sont donc les témoins autorisés des actions et des paroles de Jésus. Nous pouvons leur donner, avec sûreté, toute notre confiance. Ils sont l'unique moyen dont nous disposons pour connaître les actions et les paroles de Jésus. Et, jusqu'ici, nous sommes en harmonie avec les amis catholiques.

II. LA BIBLE EST LA PRÉDICATION DES APÔTRES QUI DURE SANS INTERMITTENCE

Les apôtres ont prêché en vérité. Ils savaient que *« la foi vient de ce qu'on entend, et on entend lorsque la parole de Christ est prêchée »* (Rom. 10.17). Paul aussi a prêché. C'était comme une nécessité pour lui. *« C'est, en effet, écrivait-il, pour annoncer l'Évangile... que Christ m'a envoyé »* (1 Cor. 1.17). *« Si j'annonce l'Évangile, je n'ai pas sujet de m'en glorifier : c'est, en effet, une nécessité qui m'est imposée; et malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile »* (1 Cor. 9.16).

Mais les apôtres savaient qu'ils allaient bientôt mourir et qu'ils ne pourraient pas toujours être avec les chrétiens des diverses Églises. Et comment auraient-ils pu continuer leur prédication jusqu'à la fin du monde ? Alors, les apôtres, ou leurs disciples, comme c'est le cas de Marc et de Luc, guidés par le Saint-Esprit, écrivirent la substance de leur prédication. Ce furent d'abord des lettres. Dans ce temps-là, l'enseignement de Jésus était aussi oral qu'écrit. Mais le contenu était le même. On comprend alors l'exhortation de Paul à propos de la dernière venue de Jésus à la fin du monde : « *Ainsi donc, frères, demeurez fermes et retenez les enseignements que nous vous avons transmis, soit de vive voix, soit par notre lettre* » (2 Thess. 2.15). Après vinrent les Évangiles, c'est-à-dire une récolte des faits et des paroles de Jésus, comme ils étaient alors prêchés par les apôtres. Deux furent écrits par les apôtres Matthieu et Jean ; deux, au contraire, par les disciples Marc et Luc, qui écrivirent, nous dit-on, ce qu'ils avaient respectivement reçu par la prédication de Pierre et de Paul. Ainsi, quand la voix des témoins se tut avec la mort du dernier apôtre, ces ambassadeurs de Jésus continuèrent à lui rendre témoignage par leurs écrits, scrupuleusement gardés par l'Église. Leurs écrits devinrent ainsi canoniques, c'est-à-dire une « règle » (en grec : *canon*), pour tous les chrétiens. Ce sont des écrits qui, maintenant, nous font connaître Jésus et le message du salut qu'il nous a apporté. Une Église qui, aujourd'hui, accepte uniquement ce que les apôtres ont enseigné par leurs livres, c'est cette même Église qui était sur la terre quand l'Église catholique romaine n'existait pas encore ; c'est la même Église des apôtres. C'est pour cette raison que la véritable Église du Christ est antérieure naturellement à l'Église catholique.

Pourquoi acceptons-nous seulement la Bible comme norme de foi, sans les traditions humaines ? Voici les raisons :

A. Nous acceptons la Bible, parce que l'Ancien Testament a été accepté par Jésus comme parole de Dieu, et le Nouveau Testament contient la prédication des apôtres qui est nécessaire à notre salut.

Jésus, en se référant à l'Ancien Testament, a dit : « *L'Écriture ne peut être anéantie* » (Jean 10.35). Donc, il accepterait comme inspirée de Dieu la Bible des Hébreux.

Mais Jésus, avant de commencer sa passion douloureuse qui l'amena à la croix, éleva au Père une noble prière. Dans celle-ci, il prie tout d'abord pour les apôtres. Et, enfin, il prie aussi pour ceux qui croient en lui « *par leur parole* », c'est-à-dire par la parole des apôtres (Jean 17.20s).

Donc, tous les hommes, y compris nous-mêmes, doivent croire en Jésus par la parole des apôtres. Il n'y a pas d'autres possibilités. Mais je me demande : « Comment puis-je écouter leur parole et avoir ainsi la vraie foi, moi qui vis longtemps après la mort du dernier apôtre ? » C'est dans la Bible que j'écoute leurs voix. Je prends le Nouveau Testament et je le lis. À ce moment, la parole des apôtres résonne à mes oreilles. Elle me parle de Jésus et me fait baisser la tête devant lui, qui est mon unique Sauveur. Je crois à Jésus par la parole des apôtres. J'appartiens donc à ceux qui sont à Jésus et pour lesquels il a prié le soir de son martyre.

C'est donc la Bible qui m'amène au salut ; c'est elle qui, par les paroles des apôtres, mène à la vie éternelle tous ceux qui, avec humilité et simplicité, acceptent sa doctrine.

B. Nous n'acceptons comme norme de foi que les écrits de la Bible, parce qu'ils sont suffisants à notre salut.

Nos amis catholiques nous répètent toujours : « Mais la Bible n'est pas suffisante. Elle constitue seulement une partie de la Tradition complète ; c'est la partie écrite, tandis qu'il existe une autre partie qui, n'étant pas écrite dans le Nouveau Testament, a été transmise oralement, c'est-à-dire de bouche à bouche. » Je ne veux pas dire que tout ce que Jésus a fait soit contenu dans les livres du Nouveau Testament. Jean écrit dans le dernier verset de son Évangile : « *Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et, si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde entier pourrait contenir les livres qu'on écrirait* » (Jean 21.25).

Je veux seulement dire que les choses qui ne sont pas contenues dans le Nouveau Testament ne sont pas nécessaires à notre salut. Pour le salut, la Bible est plus que suffisante. Ceci vous étonne peut-être, et vous ne croyez pas ce que je vous dis. Mais nous devons tous croire à ce que le même apôtre Jean dit :

« Jésus a fait en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Mais, ce qui s'y trouve a été écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie par son nom. » (Jean 20.30,31)

Mes chers frères et amis! Voulons-nous avoir la vie? Est-il nécessaire de connaître les professions de foi, soit de l'Église catholique, soit de quelque autre Église? Est-il nécessaire d'accepter tous les dogmes qui, par les affirmations du pape, viennent continuellement s'ajouter à la croyance primitive des chrétiens? Pas du tout! C'est suffisant de croire en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et de lui obéir. La voie du salut ne peut pas se modifier au cours des siècles. *« Jésus est le même hier, aujourd'hui, et pour tous les siècles à venir »* (Hébreux 13.8). Thomas d'Aquin et Bernard de Clairvaux, qui déniaient l'Immaculée Conception de Marie, furent déclarés saints par l'Église catholique. Un chrétien qui aujourd'hui aurait la même croyance que ces deux saints serait au contraire un hérétique et ne pourrait pas se sauver. Ce changement dans la voie du salut, je ne l'ai jamais compris! Le Nouveau Testament, qui ne change pas, suffit pour nous montrer le chemin à suivre.

C. Nous acceptons seulement la Bible parce que les enseignements non contenus dans la Bible et transmis de bouche en bouche se corrompent et perdent leur pureté originale.

Nous en avons un exemple dans le dernier chapitre de Jean. On disait que Jésus avait promis l'immortalité à l'apôtre Jean. *« Le bruit se répandit parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. »* Et l'apôtre corrigea par son Évangile cette interprétation. Voilà ce qu'il écrit en rappelant les vraies paroles de Jésus : *« Cependant, Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra pas, mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? »* (Jean 21.22,23). Si les sentences de Jésus, passant de bouche en bouche, s'étaient déjà corrompues tandis que les apôtres vivaient encore, combien plus elles se seraient transformées après leur mort! C'est donc par le Nouveau Testament que les paroles de Jésus parviennent dans leur pureté jusqu'à nous. Étant écrites, il n'est plus possible pour nous de les changer.

Ainsi, par leurs livres, les apôtres continuent à rendre témoignage de Jésus, de sa vie et de son message de salut.

D. Nous pouvons comprendre la Bible par nous-mêmes.

Nos amis catholiques nous disent toujours : « Il n'est pas possible de comprendre la Bible par nous-mêmes. C'est un livre trop difficile. Seulement ceux qui forment la direction (*magisterium*) de l'Église, c'est-à-dire le pape et les évêques, peuvent la comprendre et nous l'expliquer. Sans ces directives, chacun la comprend selon sa propre volonté, et on arrive aux divisions de sectes protestantes. »

Mes amis, je ne veux pas nier que certains passages de la Bible sont difficiles. C'est l'apôtre Pierre qui, à propos des événements concernant la fin du monde, dit que *« notre bien-aimé frère Paul vous l'a aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il fait dans toutes les lettres, où il parle de ces choses, dans lesquelles il y a des points difficiles à comprendre »* (2 Pierre 3.15,16). Mais que dit-il ? Affirme-t-il que nous devons aller aux évêques pour avoir la juste interprétation ? Pas du tout ! Il dit seulement que ce sont les ignorants et les mal affermis *« qui tordent le sens... pour leur propre perdition »*.

Donc, on ne doit pas être ignorants et mal affermis. On ne doit pas « tordre » le sens, mais l'accepter fidèlement comme il se trouve dans la Bible. C'est-à-dire, on doit étudier la Bible et, quelquefois, on doit consulter des personnes plus instruites que nous pour connaître la véritable signification d'un passage. On doit étudier toute la Bible, et ainsi un passage nous donnera la lumière nécessaire pour mieux comprendre ce que nous dit un autre passage. Bien plus, dans la Bible, tout n'est pas difficile. Et toutes les choses relatives au salut sont claires et lumineuses. Mais pourquoi faisons-nous cette discussion ? Cherchons plutôt dans la Bible ce que Jésus et les apôtres ont enseigné sur ce problème. Ainsi, nous aurons la certitude d'être dans la vérité.

Jésus n'a pas envoyé ses auditeurs vers des maîtres infailibles pour connaître la Bible, mais les a amenés vers une interprétation personnelle de la Bible. S'ils lisent la Bible avec humilité, les Juifs auront la possibilité de connaître que Jésus

est dans la vérité. Il ne dit pas : «Croyez en moi, qui seul ai la possibilité d'interpréter exactement la Bible. Vous, vous ne le pouvez pas!» Non! Il dit :

« Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir par elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi... Ne pensez pas que ce soit moi qui doive vous accuser devant le Père. Celui qui vous accusera, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance. » (Jean 5.39-45)

Donc, si Moïse accuse les Hébreux, c'est que, par eux-mêmes, ils ont la possibilité d'interpréter exactement la vraie signification de ses mots.

Luc nous enseigne la même chose. Il loue grandement les mérites des Juifs de Bérée. Qu'avaient-ils fait, ces Juifs? Ils n'avaient simplement pas cru aux affirmations de Paul. Avant de croire, ils avaient étudié les prophéties de l'Ancien Testament pour voir si les choses étaient vraiment conformes à ce que l'apôtre prêchait. Et Luc ne les blâme pas; Paul ne dit pas comme les évêques ou le pape d'aujourd'hui : «Croyez en moi! Moi seul qui ai le pouvoir de comprendre exactement la Bible; vous, vous ne le pouvez pas.» Non! Au contraire, Luc les loue pour leur étude personnelle de la Bible.

« Ceux-ci eurent des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique, et ils accueillirent la parole avec beaucoup d'empressement, examinant tous les jours les Écritures, pour vérifier ce qu'on leur disait. » (Actes 17.11)

Pourquoi ce qui a été possible aux Juifs de Bérée ne le serait-il pas pour nous? S'ils pouvaient par eux-mêmes comprendre les prophéties de l'Ancien Testament, pourquoi ne le pourrions-nous pas aujourd'hui? Oui! Nous aussi, comme ces Juifs, nous devons examiner tout ce qu'on nous prêche au nom de Jésus et de Dieu. Nous ne devons pas y croire aveuglément. Toutefois, nous devons nous demander : Est-ce en harmonie avec la Bible? Si oui, acceptons-le donc! Si ce n'est pas conforme à la Bible, écartons-le donc! Ainsi, nous serons en parfait accord avec ce que Jésus et les apôtres ont enseigné.

La même norme était prêchée par les évêques des premiers siècles. Je veux seulement rappeler les sages paroles de l'archevêque de Constantinople, Jean Chrysostome, qui vécut au

4^e siècle (347-407). Célèbre par son éloquence, il a laissé d'admirables homélies et fut proclamé saint par l'Église catholique. Mais, à propos de la lecture et de la compréhension de la Bible, il était beaucoup plus proche de nous que de l'Église catholique. Voici ses sentences :

« Je ne comprends pas la Bible, me dis-tu. Mais comment pourrais-tu la comprendre si tu ne l'étudies pas ? Prends le livre dans tes mains et lis l'histoire complètement. Quand tu auras compris les passages les plus faciles, va à ceux qui sont plus difficiles et obscurs. Si tu ne comprends pas une chose, cherche quelqu'un qui soit plus instruit que toi, et demande à cette personne l'interprétation... Si aucune ne peut t'expliquer ce que tu désires connaître, Dieu lui-même, sans aucun doute, te le révélera. »

Les apôtres et les prophètes ne voulurent pas, comme les philosophes, cacher leurs messages. Ils écrivirent toutes choses dans un langage simple et facile, parce qu'ils voulurent que tout le monde fût capable de le comprendre. Quel est celui qui ne peut pas comprendre l'Évangile ? Quand on entend dire : « *Heureux les artisans de paix, heureux les miséricordieux, heureux ceux qui ont le cœur pur* », a-t-on besoin d'un interprète ou d'un maître pour comprendre ces sentences ? Et les narrations des miracles et des faits historiques ne sont-elles pas faciles et intelligibles à tout le monde, parce que simples en soi ? La difficulté de l'Écriture est plutôt un prétexte à votre paresse.

« Mes frères, ne jouons pas avec notre salut. Toutes les choses de la Bible ont été "rapportées pour nous avertir" (1 Cor. 10.11). Grande est la sécurité de celui qui connaît les Écritures. Mais profonde est la ruine pour ceux qui ignorent les Écritures. Ce fut l'ignorance de la Bible qui, à l'origine des hérésies, bouleversa toute chose. Mais la lecture de la Bible amène toujours beaucoup d'avantages et de profits. » (*De Lazaro Concio*, III, 2-3, en Migne, *Patrologie grecque*, pg. 48, 994-996)

Étudions donc, nous aussi, la Bible.

Quand nous voulons de l'eau fraîche et pure, c'est à la source que nous remontons, parce qu'en parcourant le pas, l'eau devient tiède et impure. La source de la foi chrétienne, c'est la Bible, et surtout le Nouveau Testament ; l'Ancien Testament

n'en est seulement qu'une préparation. Retournons donc à la Bible. Par ce moyen, nous pourrions redécouvrir la vraie foi des apôtres et éliminer toutes les erreurs qui, dans le cours des siècles, ont pénétré dans le pur message de Jésus-Christ. Nous y retrouverons les anciennes voies de Dieu, qui conduisent à la félicité et au salut.

Par la Bible, les apôtres, témoins de Jésus-Christ, continuent à faire retentir leur voix jusqu'à la consommation des siècles. Et leur voix, c'est la voix de Dieu. « *Toute l'Écriture, nous dit l'apôtre Paul, est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et apte à toute bonne œuvre.* » (2 Tim. 3.16,17)

Gardons-nous d'ajouter, comme faisaient les Juifs, des traditions humaines à la Parole de Dieu, si nous ne voulons pas encourir les mêmes reproches que Jésus leur adressa.

« *Ésaïe a bien prophétisé à votre sujet, hypocrites, ainsi qu'il est écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. C'est en vain qu'ils me rendent un culte, enseignant des préceptes qui ne sont que des commandements d'hommes. Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous observez la tradition des hommes... Vous annulez fort bien le commandement de Dieu, pour maintenir votre tradition.* » (Marc 7.6-9)

Oui! Notre Père, donne-nous à tous une faim, non des aliments de cette terre, mais de ta Parole, qui est vraiment la nourriture céleste, qui nous amène à la vie éternelle. Et donne-nous la joie d'être tes instruments pour faire aujourd'hui grandir, par la connaissance de ta Parole, la vraie Église du Christ, qui n'a jamais failli. Amen.

La tradition contre la Bible

Les chrétiens qui veulent rester en harmonie avec la Bible doivent accepter certains points de la doctrine catholique. Toutefois, ils ne peuvent pas les accepter tous. Voici les points de notre accord et de notre désaccord.

I. POINTS D'ACCORD

A) La révélation chrétienne finit avec la mort du dernier apôtre, c'est-à-dire avec la mort de Jean.

Les apôtres, comme il a été prophétisé par Jésus-Christ, ont été conduits par le Saint-Esprit dans toute la vérité :

« Le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (Jean 14.26)

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant; quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité toute entière. » (Jean 16.12,13)

Si les apôtres ont été conduits dans toute la vérité, il n'y a pas d'autre révélation après la mort du dernier apôtre de Jésus-Christ. Les révélations nouvelles de Lourdes ou de Paray-le-Monial concernant Marie ou le Sacré-Cœur de Jésus, bien qu'acceptées par les évêques et les papes, n'ont aucune valeur dogmatique. Tous les dogmes, nous disent les théologiens romains, doivent être bâtis sur le fondement des apôtres, c'est-à-dire sur la révélation qui nous a été donnée une fois pour toutes par les apôtres. Seuls les apôtres, étant des témoins oculaires et auriculaires de Jésus-Christ, ont été envoyés par lui pour annoncer au monde entier la Bonne Nouvelle du salut éternel.

B). La prédication des apôtres nous est aujourd'hui présentée dans les livres inspirés du Nouveau Testament.

C'est seulement par le moyen de ces livres que nous, aujourd'hui, pouvons écouter la vraie parole des apôtres, comme elle était prêchée dès les premiers jours du christianisme

1. Pour les savants, ce sont les seuls livres historiques qui nous soient parvenus des premiers temps de l'Église.

a) J'estime beaucoup les livres qu'on appelle subapostoliques, à savoir les lettres de Barnabas, de Clément Romain, la Didaché, etc. Ce sont des livres d'une haute valeur historique, liturgique ou archéologique; mais ce ne sont point des documents de l'aube chrétienne écrits par les apôtres. Ils sont tous postérieurs aux apôtres et ne présentent donc pas la documentation de la première génération chrétienne.

b) J'estime beaucoup les manuscrits qu'on a tout récemment découverts près de la mer Morte. Ils nous dévoilent le milieu théologique, historique, et religieux dans lequel le christianisme a vécu et s'est développé. Mais contrairement à tous les efforts accomplis par Mr Del Medico et Mr Teicher, ce ne sont pas des documents chrétiens. Tous les autres savants ont bien démontré que c'est en vain qu'on y cherche le nom de Jésus ou la doctrine de la première génération chrétienne. Ce sont et restent des écrits juifs, copiés ou préparés par des esséniens, vraisemblablement, et cachés dans quelques grottes reculées vers l'an 68, quand les troupes romaines se sont approchées de la plaine de Jéricho.

c) Les livres du Nouveau Testament sont des livres historiques. Certainement, ces livres n'ont pas le but d'exposer une histoire complète ou de satisfaire notre curiosité. Ce sont des livres théologiques plutôt que des livres historiques dans le sens actuel du terme. Leur but est celui de créer la foi en ceux qui les lisent, comme avouait jadis l'apôtre Jean : « *Jésus accomplit en présence de ses disciples encore bien d'autres signes, qui ne sont pas relatés dans ce livre. Ceux-là l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que croyant vous ayez la vie en son nom* » (Jean 20.30,31). On ne

peut accepter les idées de quelques critiques modernes, comme Bultmann, qui refusent absolument d'y mettre leur confiance.

2. Pour les croyants, les livres du Nouveau Testament sont garantis par l'inspiration divine.

Les livres des apôtres ont une valeur supérieure à celle des livres humains, parce qu'ils ont été écrits par des personnes inspirées par Dieu auxquelles Jésus avait promis le Saint-Esprit.

« L'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. »
(Jean 14.26)

Pierre en était profondément convaincu, lui qui n'eut pas peur de comparer les écrits de Paul à ceux de l'Ancien Testament, reconnus universellement comme inspirés (2 Pierre 3.15,16). Paul pouvait donc répéter à Timothée les paroles suivantes, qui, bien que référant à l'Ancien Testament, visaient aussi le Nouveau :

« Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice : ainsi l'homme de Dieu se trouve-t-il accompli, équipé pour toute œuvre bonne. » (2 Timothée 3.16)

C'est donc par la Bible inspirée que l'homme de Dieu peut avoir tout ce qu'il lui faut pour parvenir à la perfection, pour soutenir la doctrine chrétienne et pour redresser dans la vérité ceux qui l'ont quittée.

II. POINTS DE DÉSACCORD

Cependant les théologiens catholiques enseignent aujourd'hui que la prédication des apôtres n'a pas été consignée entièrement dans la Bible, mais a été transmise aussi par la prédication oralement par l'Église sans avoir été écrite dans la Bible. La Bible renfermerait donc seulement une partie de la prédication apostolique, tandis que l'autre partie – peut-être la majeure partie et la plus importante – n'a pas été consignée dans les écrits bibliques.

Ce serait donc cette prédication orale qui pourrait nous expliquer la Bible, compléter la doctrine biblique et nous conduire à mieux saisir les enseignements de l'Écriture Sainte. Ce serait

seulement par la tradition orale, c'est-à-dire par l'enseignement de l'Église provenant des apôtres, que nous pourrions être conduits dans toute la vérité.

Je m'empresse de dire que je désire moi-même accepter toute tradition qui ait été prêchée par les apôtres. Cependant jusqu'à ce moment je n'ai pas encore trouvé une seule tradition catholique qui soit vraiment apostolique, c'est-à-dire qui remonte au temps des apôtres. Je ne veux pas ici réfuter la doctrine catholique par une discussion théorique (qui a déjà été faite dans le chapitre précédent). Je désire ici réfuter l'enseignement catholique seulement par un exemple : à savoir, la naissance de Jésus-Christ.

III. BIBLE ET TRADITION DANS LA NAISSANCE DE JÉSUS

A) La tradition, interprète de la Bible.

Bien souvent on nous répète : « La Bible est difficile à comprendre, la Bible peut être interprétée de différentes manières. C'est seulement par la tradition que nous pouvons saisir la vraie interprétation de la Parole de Dieu. » Bien ! Je veux appliquer ce principe aux deux difficultés que nous trouvons dans la narration biblique de la naissance de Jésus, pour voir si ce principe fonctionne ou non.

Exemple d'une difficulté historique : le recensement de Quirinius.

L'Évangile de Luc nous dit que la naissance de Jésus eut lieu « pendant que Quirinius était gouverneur de la Syrie » (Luc 2.2). Or, l'histoire – comme elle nous est racontée par Flavien Josèphe – nous affirme au contraire que Quirinius était gouverneur de la Syrie, et qu'il y accomplit un recensement, quelques années après la naissance de Jésus (*Antiquitates Judaicae* XVII, 355 ; XVIII, 1). Il n'était donc pas gouverneur de la Syrie pendant la naissance de Jésus.

Les critiques du Nouveau Testament ont proposé bon nombre de solutions. La Bible n'est pas vraie, disent certains. Non ! répondent d'autres, ce n'est pas la Bible qui est fautive ; c'est Josèphe qui s'est trompé. D'autres nous disent que Quirinius

fut, peut-être, gouverneur de la Syrie deux fois : une fois pendant la naissance de Jésus et l'autre quelques années plus tard. D'autres encore ont proposé une nouvelle traduction de la phrase de Luc et l'ont interprétée comme suit : « Ce recensement (à savoir celui de la naissance de Jésus-Christ) eut lieu avant celui qui fut accompli quand Quirinius était gouverneur de la Syrie. »

Ce sont toutes des interprétations possibles ; cependant je refuse d'admettre qu'il y ait une erreur dans la Bible. Je suis sûr que si nous aurons, dans le futur, la possibilité de mieux connaître l'histoire de ce temps-là, Luc aura finalement raison. Souvent les critiques ont blâmé la Bible, la disant pleine d'erreurs ; mais plus tard, de nouvelles découvertes ont prouvé qu'elle avait raison. Néanmoins, jusqu'aujourd'hui, il y a ici un petit problème qui n'a pas encore reçu son explication.

Eh bien ! Vais-je alors interroger la tradition catholique en lui demandant de m'expliquer la phrase de Luc et de me donner l'interprétation exacte ? Mais la tradition catholique ne saurait pas m'éclairer sur ce passage ; elle ne me dit rien du tout. Donc, ce n'est pas vrai que la tradition catholique nous explique les passages de la Bible que nous ne pouvons pas comprendre. En pratique, on voit que ce principe théorique du catholicisme ne fonctionne pas.

B) La tradition, «complément» de la Bible.

Oui, la tradition complète la Bible. Mais dans le cas de la naissance de Jésus, elle la «complète» par des légendes, par des erreurs et par des coutumes païennes.

1. La tradition «complète» la Bible par des légendes.

Beaucoup de traditions catholiques sont de pures légendes.

a) Les trois rois mages.

Aujourd'hui on parle communément de trois mages qui étaient aussi des rois. La Bible ne nous dit pas qu'ils étaient trois ni rois. Le nombre devint commun pendant le Moyen Âge et fut établi par des raisonnements sans aucune valeur historique. La Bible parle de trois dons offerts par les mages : or, encens et myrrhe. On a donc conclu : les mages étaient trois.

Dans le Psaume 72.11 on lit : « *Tous les rois se prosterneront devant lui* », à savoir devant le Très Haut, le Dieu tout puissant. Au Moyen Âge, on a voulu y trouver une prophétie concernant le Christ, et on a donc conclu que les rois prosternés devant le Christ étaient ces mages. C'est une pure légende dérivée d'une fausse interprétation de la Bible.

b) Les deux animaux devant la crèche.

Cette légende commença au sixième siècle, quand l'évangile faussement attribué à Matthieu – ce n'est pas l'évangile de la Bible, mais un autre écrit au 6^e siècle – affirma qu'il y avait auprès de la crèche un âne et un bœuf (cf. A. Bonaccorsi, *Vangeli apocrifi*, Firenze, 1948 pp. 187-188).

Comment pouvait-on savoir au sixième siècle qu'il y avait ces deux animaux auprès de la crèche de Jésus ? Encore une fois par une fausse interprétation de la Bible. Ésaïe avait en effet dit que les Juifs étaient pires que des animaux. Tandis que ceux-ci sont reconnaissants envers la main du patron qui leur donne la nourriture, les Juifs ne manifestaient point de reconnaissance envers Dieu qui leur donnait ses bénédictions :

« *Le bœuf reconnaît son bouvier et l'âne la crèche de son maître : Israël ne connaît rien, mon peuple n'a point d'intelligence.* » (Ésaïe 1.3)

Le surnommé évangile apocryphe, oubliant le contexte, y a voulu voir une prophétie de Jésus, et a conclu que près de la crèche de l'enfant Jésus il y avait un âne et un bœuf, qui ont reconnu en Jésus leur créateur et maître. Il est possible qu'il y ait eu des animaux près de la crèche, mais les documents historiques ne nous disent rien à ce sujet. Il faut donc nous taire pour ne pas créer des légendes sans aucune valeur historique.

2. La Tradition « complète » la Bible par des coutumes païennes.

On fête à l'heure actuelle la Noël, qui est considérée comme étant le jour anniversaire de la naissance de Jésus. On trouve cette fête pour la première fois dans l'an 336, mentionné dans un document qu'on appelle la Chronographe de 354. Les Orientaux, par contre, célébraient la naissance de Jésus le 6 janvier.

Ces deux traditions sont cependant réfutées par la Parole de Dieu, qui nous force à éliminer la saison hivernale pour la naissance de Jésus. Le déplacement du recensement n'était pas indiqué pour l'hiver. Bien plus, Luc nous dit qu'à la naissance de Jésus il y avait des bergers qui veillaient la nuit dans les champs où ils gardaient leurs troupeaux (Luc 2.8). Dans la Palestine les bergers restent dans les champs du mois de mars jusqu'au mois de novembre. En plus de cela, au mois de mars, les soldats du grand-prêtre juif devaient se chauffer au feu, parce qu'il faisait trop froid (Jean 18.18). Comment les bergers auraient-ils pu alors passer la nuit dans les champs durant le mois de décembre ? La Noël n'est donc pas indiquée pour commémorer la naissance de Jésus.

Pourquoi la Noël fut-elle acceptée comme l'anniversaire de la naissance de Jésus ? Ce fut pour se débarrasser d'une fête païenne. Le 25 décembre, depuis le troisième siècle, était célébré par les Romains et les païens grecs comme une fête dédiée à la naissance du dieu Mithra, le dieu-soleil, l'esprit de la lumière divine. On sait, en effet, qu'après le solstice d'hiver le soleil commence sa victoire sur les ténèbres, et les jours commencent à se rallonger, tandis que les nuits deviennent plus courtes. La fête du soleil, instituée par l'empereur Aurélien en l'an 274, avait reçu beaucoup d'honneur au temps de Constantin-le-Grand dont l'amour pour le dieu-soleil est bien connu. Les évêques romains, incapables d'arracher cette joyeuse solennité, en changèrent l'objet. Au lieu de célébrer le soleil naissant, on célébra en ce jour la naissance de Jésus, qui est « *le soleil de Justice* » (Malachie 4.2) et la « *lumière du monde* » (Jean 9.5). Léon-le-Grand, évêque de Rome, blâmait les chrétiens qui, encore au 5^e siècle, célébraient « la naissance du soleil au lieu de la naissance du Christ » (*Sermo de Nativitate Domini*, Patrologie Latine, 54, 198).

La tradition de la Noël ne nous provient donc pas des apôtres, mais c'est la continuation d'une pratique païenne.

C) La tradition théologique « complète » la Bible en y introduisant des doctrines qui sont en contradiction avec la Parole de Dieu.

Je sais que les catholiques les plus érudits acceptent tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la tradition catholique. Cepen-

dant ils nous diront que la tradition exaltée par les catholiques n'est pas une simple tradition historique, comme celle que nous venons de montrer. Leur tradition est une tradition théologique. Ils diront que ce n'est que cette tradition théologique qui complète la Parole de Dieu écrite. Néanmoins, je dois dire que pour ce qui concerne la naissance de Jésus, cette tradition théologique des catholiques ne rend point explicite ce qui est contenu dans la Bible ; au contraire, elle la contredit. Cette tradition ne peut donc pas venir du même Esprit qui a inspiré la Parole de Dieu. Voici quelques-unes de ces contradictions :

1. Aujourd'hui on célèbre dans beaucoup d'églises, soit catholiques soit protestantes, la fête de Noël, un culte qui peut tomber sur n'importe quel jour de la semaine. On y célèbre le culte par le Repas du Seigneur ou la Sainte-Messe. Cependant, les premiers chrétiens n'avaient d'autre fête que le dimanche. Le culte était alors célébré chaque dimanche, mais seulement le dimanche. Paul resta à Troas sept jours avant de célébrer le repas du Seigneur avec les frères (Actes 20.6,7). Les documents subapostoliques, comme la Didaché, nous confirment cette pratique biblique.

Donc, si nous voulons être dans la vérité comme l'Église du Nouveau Testament l'était, nous ne devons rien ajouter ni rien retrancher de la parole du Seigneur. Il faut tout simplement et humblement la mettre en pratique encore aujourd'hui. Il faut donc célébrer le culte du Seigneur le dimanche et seulement le dimanche, sans y ajouter d'autres jours dans la semaine. Il ne faut faire aucune exception, même pour la Noël, parce que ces jours n'étaient pas observés par les premiers chrétiens. « *Rien au-delà de ce qui est écrit* », disait Paul aux Corinthiens. Ce proverbe, accepté et prêché par Paul, doit être la règle de notre conduite religieuse (1 Corinthiens 4.6).

2. Le culte de la Noël chez les catholiques est uni au culte des images. Plusieurs fois on voit sur les autels des sculptures de l'enfant Jésus devant lesquelles on agite l'encensoir. Le code de droit canonique dit en effet qu'on « doit vénérer les reliques et les images et qu'on doit leur offrir un culte relatif aux personnes qui y sont représentées » (Can. 1255).

Néanmoins, dans le christianisme originel il n'y avait pas d'images ou de sculptures. Le culte chrétien était alors accompli en esprit et en vérité (Jean 4.23,24). L'unique « image » autorisée par le Christ dans le culte chrétien est le pain et le vin, qui chaque dimanche nous rappellent que par sa mort il nous a rachetés de nos péchés. En l'an 406, les évêques réunis dans un concile à Elvire en Espagne défendirent aux chrétiens de reproduire dans leurs temples tout ce qui est l'objet du culte.

Le culte de la Noël, accompli avec des images, est donc en contradiction avec la Parole de Dieu et l'enseignement des apôtres. Il n'est pas un développement de la parole divine, mais il y est en contradiction. Le culte de la Noël ne provient pas de la Bible, mais du paganisme. Ce furent en effet les païens qui, au quatrième siècle, obligés par l'empereur Théodose de se convertir, y introduisirent les usages païens d'images et transformèrent ainsi le christianisme en catholicisme postérieur. C'est pour cela qu'aujourd'hui dans les catéchismes catholiques, on élimine le deuxième commandement de Moïse qui défend le culte aux images ; et pour rétablir le nombre dix – réduit à neuf – on coupe en deux parties le dixième commandement : ne convoitez pas les choses d'autrui et ne convoitez pas la femme d'autrui.

3. La festivité de la Noël sépare trop l'Incarnation de la Passion; la naissance de Jésus de sa mort et sa résurrection; la Noël du Vendredi Saint. En célébrant la nativité de Jésus on risque de perdre de vue le point fondamental de notre salut, qui est sa mort et sa résurrection et non sa naissance. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils » (Jean 3.16) Jésus est venu sur cette terre pour mourir ; telle était la mission qu'il avait reçue de son Père. La naissance sans la mort et la résurrection n'aurait pas sauvé les hommes. C'est par « ses meurtrissures que nous sommes guéris » (1 Pierre 2.24). « Si le Christ n'est pas ressuscité votre foi est vaine ; vous êtes encore dans vos péchés » (1 Corinthiens 15.17). L'exaltation du Christ à la droite de Dieu est le fruit de son humiliation sur la croix :

« Étant devenu un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout

nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue proclame de Jésus-Christ qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu, le Père.» (Philippiens 2.7-11)

Voilà le message que les apôtres ont prêché : ils n'ont pas exalté la naissance de Jésus-Christ, mais sa mort et sa résurrection. C'est cette mort et cette résurrection qui constituent la Bonne Nouvelle, l'évangile du salut, par lequel les hommes peuvent recevoir miséricorde et le pardon de leurs péchés. Fêter la Noël, c'est perdre de vue ce message, c'est exalter ce qui chez les premiers chrétiens n'était pas exalté.

4. Célébrer la Noël, c'est oublier ce qu'est Jésus-Christ aujourd'hui. Pour les premiers chrétiens, il était le Seigneur qui régnait dans les cieux, qui avait été élevé à la droite de Dieu, le Père. Il était le Médiateur auprès du Père. Les prières n'étaient donc pas adressées au Christ, mais au Père par le nom du Christ, comme Jésus-Christ lui-même l'avait enseigné (Jean 16.23,24). Le catholique Jurgensmeyer, dans son livre *Le corps mystique du Christ*, le reconnaissait quand il écrivait :

« Dans la vie de la piété chrétienne des premiers quatre siècles, le Christ était Celui qui vit, qui règne et qui est assis à la droite du Père. Il était le Médiateur universel chez le Père. La prière alors n'était pas adressée au Christ, mais était faite au nom du Christ... Alors était valable la loi du Synode d'Hippone, annoncé en l'an 393 dans la présence d'Augustin : la prière doit toujours s'adresser au Père (Can. 21). On ne priait pas le Christ, mais le Père au nom du Christ. Dans la suite, toutefois, le Christ glorifié s'effaça et la piété commença à se concentrer dans le Christ de la vie terrestre... Ce fut un changement profond. » (*Il corpo mistico di Cristo*, 4^e édition, Brescia, 1945, pp. 141-143)

Quand on fête la Noël et l'on prie l'enfant Jésus, c'est aller contre le commandement de Jésus qui nous enseigne à prier le Père en son nom (Jean 16.23,24) ; c'est regarder encore Jésus-Christ dans sa vie terrestre tandis que Paul ne voulait pas le voir ainsi, mais seulement dans sa gloire. « *Même si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi à présent* » (2 Corinthiens 5.16).

5. Une autre erreur de la Noël a été la place toujours plus importante qu'on donne à Marie. Parce qu'on a oublié que Jésus est notre puissant Médiateur, on a vu en lui seulement le Juge juste. On a cherché alors à trouver un autre médiateur auprès de lui, et on a trouvé Marie, qui lui a donné sa vie charnelle. C'est de la naissance de Jésus que dérive toute la doctrine mariologique prêchée aujourd'hui par le catholicisme. Ainsi donc, Jésus est réduit à la condition d'un enfant dans les bras de Marie, sa mère. Le pape Léon XIII est allé jusqu'à écrire qu'on ne peut pas aller au Christ si on ne passe pas par Marie (Encycl., octobre mense 1891).

Mais la Parole de Dieu nous dit que Jésus est le seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme, qui s'est livré en rançon pour tous (1 Timothée 2.5,6). Le chrétien est uni intimement au Christ comme le sarment au vrai cep (Jean 15.1,2,5).

La tradition a donc trahi la Parole de Dieu, comme au temps des Juifs. Ces paroles de Jésus-Christ sont valables aujourd'hui comme en son temps :

« Ésaïe a joliment bien prophétisé de vous, hypocrites, dans ce passage de l'Écriture : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, les doctrines qu'ils enseignent ne sont que préceptes humains. Vous mettez de côté le commandement de Dieu pour vous attacher à la tradition des hommes. »
(Marc 7.6-8)

Il faut donc retourner encore à la seule Parole de Dieu, qui doit nous guider. Il faut *« combattre pour la foi transmise aux saints une fois pour toutes »* (Jude 3). Il ne faut rien ajouter ni rien retrancher de la parole du Seigneur (Apocalypse 22.18,19). Il faut regarder la parole prophétique comme une lampe qui doit nous conduire dans les chemins de notre vie jusqu'au bonheur éternel :

« Ainsi nous tenons plus ferme la parole prophétique : vous faites bien de la regarder, comme une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs. » (2 Pierre 1.19)

Jésus et son Église

En 1901, Albert Schweitzer, âgé de vingt-six ans, étudiant en philosophie et théologie à Strasbourg, publia son livre *Le secret historique de la vie de Jésus* (*Das Messianitäts- und Leidensgeheimnis. Eine Skizze des Lebens Jesu*, Tübingen, 1901). Jésus, disait-il, aurait attendu de son vivant une catastrophe cosmique, comme l'attendaient bon nombre de ses contemporains. Le monde aurait dû être détruit à bref délai. Jésus-Christ ne pouvait donc pas avoir eu l'intention d'établir une Église. Les phrases concernant l'Église, qui lui sont attribuées dans les Évangiles, auraient été créées par les premiers chrétiens, qui, en voyant s'éloigner toujours plus le retour glorieux du Christ, lui ont attribué la doctrine de l'Église, étape intermédiaire entre sa résurrection et son retour. C'est la doctrine qui a été acceptée par l'École eschatologique.

Aujourd'hui, toutefois, d'autres savants, comme Mr Cullmann, pensent que l'idée d'une église n'était pas inconnue de Jésus. Il avait en effet le désir d'établir un nouveau peuple de Dieu, à savoir l'Église. C'est ce que nous allons voir par l'étude de la Parole de Dieu, qui nous révélera aussi ce qu'est Jésus-Christ par rapport à son Église.

I. JÉSUS FONDATEUR DE SON ÉGLISE

A) Le fils de l'homme.

On pense aujourd'hui, suivant le savant allemand Kattenbusch, que l'idée d'une Église est contenue dans le titre de « Fils de l'homme » que Jésus aimait se donner. (Ce titre se trouve seulement dans les Évangiles, sauf Actes 7.56 et Apocalypse 1.13; 14.14.) Ce titre provient sans doute de Daniel 7, où il signifie soit un personnage mystérieux « venant sur les nuées du ciel », soit « les saints du Très-Haut » qui constituent son « royaume » (Daniel 7.13,14,17,18,27). Jésus donc, s'appelant le Fils de l'homme, se qualifiait ainsi comme le fondateur de ce nouveau peuple de saints. C'est pour cette raison qu'il a choisi

douze apôtres, destinés à être les douze pierres fondamentales, les colonnes du nouvel Israël qu'il allait établir.

B) Le pasteur et les brebis.

Jésus aimait se comparer à un pasteur qui conduit ses brebis.

« Je suis le bon pasteur. Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent... Je donne ma vie pour mes brebis. J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de cet enclos; celles-là aussi, je dois les mener; elles écouteront ma voix; et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur. » (Jean 10.13-16)

Qu'on ne dise pas que c'est une invention de Jean, parce que la même image se trouve aussi dans des phrases que tous les critiques reconnaissent comme authentiques. Ses disciples, bien qu'étant un tout petit troupeau, ne doivent pas craindre : *« Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume »* (Luc 12.32). Quand Jésus sera conduit à la mort, le troupeau sera bouleversé : *« Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées »* (Marc 14.27). Mais après sa résurrection, selon l'usage des pasteurs, il les précédera en Galilée (Marc 16.7). Dans le futur, le troupeau va grandir toujours plus, comme le petit grain de sénevé, qui devient un arbre puissant. (Marc 4.30-32).

Jésus avait donc l'intention d'établir une Église, qui n'est pas une invention de ses disciples vivant dans l'attente du retour de Jésus.

II. CE QU'EST JÉSUS POUR SON ÉGLISE

Pour son Église Jésus est le Sauveur, le Grand-Prêtre et le Seigneur.

A) Jésus est le Sauveur de son Église.

1. Démonstration. Les Grecs acclamaient leurs rois comme sauveurs (*soter*) de leur peuple. À ces faux sauveurs le christianisme a opposé le vrai et unique Sauveur des hommes, qui est Jésus-Christ. Jean écrit, par exemple :

« Et nous, nous avons contemplé et nous attestons que le Père a envoyé son Fils le Sauveur du monde. » (1 Jean 4.14)

Les racines de cette idée ne dérivent pas du paganisme, mais s'enfoncent dans la primitive communauté palestinienne et encore mieux dans l'enseignement de Jésus lui-même. Le nom de Jésus ne signifie-t-il pas « Dieu sauve » ? Aujourd'hui les noms humains n'ont plus de valeur. Un pape peut s'appeler Léon et être faible comme une brebis. Par contre, les noms donnés par Dieu dans la Bible signifient toujours la mission qui est confiée à une personne. Le nom de Jésus, donné par l'ange, signifie que cet enfant sauvera les hommes. Jésus signifie en effet : « Jahvé sauve ». Cet enfant était le moyen choisi par Dieu pour conduire les hommes au salut. Aux bergers, lors de la naissance de Jésus, l'ange dit :

« Voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple, aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur. » (Luc 2.10,11)

Les rois et les héros, soit des Juifs, soit des Gentils, sauvaient leurs peuples en refoulant victorieusement tous leurs ennemis. Tel ne sera point le cas avec Jésus. Il sauvera les hommes en se livrant pour eux, en souffrant pour eux (Tite 2.14), en donnant « *sa vie en rançon pour une multitude* » (Marc 10.45). Pierre nous le dit en rappelant la prophétie d'Ésaïe :

« Le Christ a souffert pour vous... Lui qui n'a pas commis de faute... ; lui qui, insulté, ne rendait pas l'insulte, souffrant ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge avec justice ; lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps, afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la justice, lui dont la meurtrissure vous a guéris. Car vous étiez égarés comme des brebis, mais à présent vous êtes retournés vers le pasteur et le gardien de vos âmes. »
(1 Pierre 2.21-25)

C'est en effet par sa mort et sa résurrection que Jésus Christ « *a détruit la mort et fait resplendir la vie et l'immortalité par le moyen de l'évangile* » (2 Timothée 1.10). Chaque dimanche les chrétiens sont appelés à se souvenir que Jésus-Christ a répandu son sang pour une multitude (Marc 14.24). Par le repas du Seigneur, ils proclament que Jésus est et sera à jamais leur unique Sauveur.

2. Une conséquence naturelle : Jésus est le seul Sauveur.

Si nous voulons obéir à la Parole de Dieu qui nous présente Jésus-Christ comme notre Sauveur, nous ne pouvons pas accepter la doctrine des papes qui nous offrent en Marie une médiatrice et une co-rédemptrice qui a coopéré avec son Fils pour le salut des hommes. Nous ne pouvons pas accepter les paroles de Léon XIII qui nous enseigne que les hommes, pour aller à Jésus, doivent passer par sa mère (1891). Nous ne le pouvons pas, parce que la Parole de Dieu est très claire et nous défend de considérer aucune autre personne comme notre Sauveur.

« Car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes 4.12)

« Car Dieu est unique, unique aussi le Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous. » (1 Timothée 2.5,6)

Dans la Bible, il n'y a donc pas de place pour la prière à Marie et aux saints, pour leur intercession dans l'accomplissement de notre salut. C'est Dieu qui nous sauve par le moyen exclusif de son Fils unique : le Christ Jésus.

B) Jésus est le Grand-Prêtre des chrétiens.

1. Démonstration. Jésus a prophétisé la destruction du temple de Jérusalem. Aux disciples émus par la vision de la magnificence du temple se dressant vers le ciel dont la couverture d'or brillait à la lumière du soleil, Jésus dit : *« Vous voyez tout cela, n'est-ce pas ? En vérité, je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre : tout sera détruit »* (Matthieu 24.2). C'était prophétiser la destitution du sacerdoce judaïque, qui était essentiellement lié au temple. Sans le temple les prêtres juifs n'auraient plus rien à faire.

Jésus en effet allait inaugurer un culte nouveau accompli en esprit et vérité :

« L'heure vient – et nous y sommes – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité, car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer. » (Jean 4.23,24)

Dans ce nouveau culte, Jésus sera le grand-prêtre. Jésus s'est appliqué le Psaume 110.1, où il est écrit qu'il siégera à la droite de Dieu (Psaumes 110.1, cité dans Matthieu 26.64). Dans ce même Psaume, il est aussi écrit que la même personne sera encore « *prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédek* » (v. 4). En citant ce Psaume, Jésus se proclama implicitement le nouveau prêtre, supérieur aux Lévites, auquel même Abraham avait offert la dîme de tout ce qu'il avait conquis par sa victoire sur ses ennemis (cf. Genèse 14.18-20).

C'est dans l'Épître aux Hébreux plus que dans tout autre livre du Nouveau Testament que nous voyons Jésus présenté comme le Grand-Prêtre du christianisme. Cette lettre suppose que les lecteurs sont non seulement bien informés sur l'ancienne alliance, mais encore convertis du judaïsme. Son insistance sur le culte et la liturgie fait même songer à des prêtres juifs devenus chrétiens. (cf. Actes 6.7). À ces personnes qui se rappelaient avec nostalgie les splendeurs du culte lévitique et qui étaient tentées de revenir en arrière, l'auteur de l'épître présente l'immense supériorité du culte chrétien par rapport à l'ancienne liturgie judaïque. Les chrétiens ont Jésus-Christ pour leur prêtre « *selon l'ordre de Melchisédec* » (Hébreux 5.7-10). Voici les éléments par lesquels on voit sa supériorité sur les grands-prêtres juifs :

a) Jésus est l'unique Grand-Prêtre. Tandis que chez les Juifs il y avait une continuelle succession de prêtres parce qu'ils ne pouvaient pas rester en vie, Jésus-Christ, « *du fait qu'il demeure pour l'éternité, il a un sacerdoce immuable* », il « *demeure prêtre pour toujours* » (Hébreux 7.23,24). Dans le christianisme, il n'y a pas une série de grands-prêtres comme chez les Juifs, parce que Jésus est « *toujours vivant pour intercéder en faveur* » des hommes (Hébreux 7.25).

b) Tandis que les grands-prêtres des Juifs devaient continuellement répéter leurs sacrifices qui ne pouvaient point enlever les péchés, le sacrifice du Christ a été accompli une fois pour toutes. Il a « *offert pour les péchés un sacrifice unique... par une oblation unique il a rendu parfaits et pour toujours ceux qu'il sanctifie* » (Hébreux 10.12-14).

c) La valeur unique et infinie du sacrifice du Christ consiste dans le fait qu'il n'a pas offert des victimes d'animaux, mais il a offert son propre sang.

« Il entra une fois pour toutes dans le sanctuaire non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. » (Hébreux 9.12)

d) Son sacrifice du passé est indissolublement lié avec la gloire de son retour futur :

« Le Christ, après s'être offert une seule fois pour enlever les péchés d'un grand nombre (c'est-à-dire les péchés de ceux qui lui obéiront), apparaîtra une seconde fois – hors du péché – à ceux qui l'attendent pour leur donner le salut. » (Hébreux 9.28; cf. 5.9)

2. De la doctrine biblique dont nous avons parlé, on peut déduire les **conséquences** suivantes :

a) Si le sacrifice du Christ est unique, il ne peut donc pas être répété. La Messe (qui était appelée chez les premiers chrétiens « repas du Seigneur ») n'est pas le renouvellement du sacrifice de la croix. Elle doit en être uniquement la mémoire, le souvenir. C'est bien ce que Jésus nous a enseigné quand il a dit : *« Faites ceci en mémoire de moi »* (Luc 22.19).

b) Si Jésus est l'unique Grand-Prêtre, toujours vivant et opérant, on ne peut pas dire que son sacerdoce passe à une classe spéciale de chrétiens, ayant un pouvoir que d'autres n'ont pas.

Il n'y a pas de chrétiens qui puissent consacrer l'eucharistie et transformer le pain en le corps du Christ et le vin en le sang du Christ par la consécration. Le repas du Seigneur était célébré par tous les chrétiens ensemble quand ils mangeaient et buvaient en mémoire du Christ. Le point principal n'était pas alors la consécration, mais l'action de manger et de boire, action qui était accomplie par tous les chrétiens et non par une seule catégorie parmi eux (1 Corinthiens 11.26).

Il n'y avait pas alors de chrétiens qui pouvaient donner l'absolution des péchés d'autrui. Même l'apôtre Pierre n'a pas donné l'absolution à Simon le pêcheur de Samarie, mais il lui rappelle ce qu'il devait faire pour obtenir le pardon de ses péchés :

« *Repens-toi de ta méchanceté et prie le Seigneur. Peut-être ton péché te sera pardonné* » (Actes 8.22). Comment les prêtres pourraient-ils avoir aujourd'hui un pouvoir que même l'apôtre Pierre n'avait pas ?

Les évêques qui existaient dans chaque communauté chrétienne n'avaient pas un sacerdoce spécial qui les distinguait des autres. Ils étaient seulement choisis par les autres frères pour guider la communauté dans l'ordre et la vérité. Ils devaient, par conséquent, conduire les brebis qui leur étaient confiées en tant que pasteurs par leur bon exemple :

« *Aussi il faut que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme... sachant bien gouverner sa propre maison, et tenir ses enfants dans la soumission d'une manière parfaitement digne. Car celui qui ne sait pas gouverner sa propre maison, comment pourrait-il prendre soin de l'Église de Dieu ?* » (1 Timothée 3.2,4,5)

Ils étaient appelés « évêques » parce qu'ils devaient surveiller l'Église de Dieu ; ils étaient aussi appelés « presbytres » – d'où vient le nom moderne de « prêtre » mais qui, en réalité, signifiait « anciens » et non personnes appartenant au sacerdoce – parce qu'ils devaient être choisis parmi des chrétiens mûrs dans la foi. « *Que l'évêque ne soit pas un converti de fraîche date, de peur que, l'orgueil lui tournant la tête, il ne vienne à encourir la même condamnation que le Diable* » (1 Timothée 3.6; pour la similitude des titres évêque et ancien, voir Actes 20.17,28).

c) Si Jésus est le Grand-Prêtre des chrétiens, il doit avoir de simples prêtres au-dessous de lui. Mais voici la merveilleuse doctrine du Nouveau Testament : tous les chrétiens, hommes et femmes, et pas une catégorie spéciale parmi eux, sont prêtres du Seigneur. C'est ce que chantait le chœur des voix qui retentirent au ciel devant la présence de l'Agneau et qui fut entendu par Jean dans son Apocalypse :

« *Tu fus égorgé et tu rachetas, pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute race, de toute langue, de tout peuple et de toute nation ; tu as fait d'eux pour notre Dieu une royauté de Prêtres, régnant sur la terre.* » (Apocalypse 5.9,10; cf. 1 Pierre 2.5,9)

Il est triste de voir les catholiques oublier presque complètement le sacerdoce universel des chrétiens dont la Bible parle, pour exalter une prêtrise dont la Bible ne parle jamais. Je ne pouvais pas le comprendre, et c'est pour cela que j'ai dû quitter un sacerdoce sans aucune valeur pour devenir par le baptême chrétien un vrai prêtre de Jésus-Christ.

C) Jésus est le Seigneur de son Église.

1. Démonstration. Le titre par excellence qui exprime la foi que Jésus règne déjà sur l'Église et l'univers est celui de « Seigneur ». O. Cullmann, qui a bien étudié l'origine de ce titre, nie fortement, à l'encontre de Bousset et Bultmann, que cette appellation soit tardive. Il est vrai que la confession de foi en Christ comme le « Seigneur » dut valoir surtout contre le culte des empereurs qui étaient appelés « seigneurs ». Cependant, les chrétiens, dès le lendemain de la résurrection de Jésus, ont cru qu'il était le Seigneur, et qu'à partir de son ascension, il s'était assis à la droite du Père pour intercéder en faveur des hommes et pour gouverner son Église par son Esprit. Au jour de la Pentecôte, Pierre dit aux Juifs :

« Dieu l'a ressuscité, ce Jésus; nous en sommes tous témoins. Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint... et l'a répandu... Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié. » (Actes 2.32,33,36)

Parce qu'il avait été immolé, l'Agneau est maintenant « *digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, la gloire et la louange* » (Apocalypse 5.12; cf. Hébreux 10.12).

C'est avant tout dans le « Repas du Seigneur » que les frères retrouvaient leur Maître, et le priaient de venir parmi eux comme il l'avait promis. *Maranatha*, disaient-ils. Cette formule araméenne pieusement transcrite avant d'être traduite, prouve d'une part que le terme *mar*, à savoir « Seigneur », par lequel les disciples appelaient Jésus de son vivant, était devenu pour eux le titre de sa souveraineté. Il était pour eux leur « Seigneur ». Ce mot était surtout la profession de leur foi dans le retour du Seigneur : « Le Seigneur vient », mais il était aussi une prière par laquelle ils lui demandaient de venir : « Viens, notre Seigneur,

viens!» On peut donc dire que la foi en Jésus, le Seigneur, remonte aux premiers jours de la communauté palestinienne.

Dans l'Ancien Testament grec, le mot *kurios* «Seigneur» substituait le nom ineffable de Dieu, que les Juifs ne pouvaient pas prononcer. Par son application à Jésus dans le Nouveau Testament, on peut voir à quel point les chrétiens le tenaient exalté au niveau de Dieu lui-même. Jésus est celui qui règne sur tous les hommes, Juifs et païens, qui en lui forment un seul corps :

« Il n'y a donc pas de distinction entre Juifs et Grecs : tous ont le même Seigneur, riche envers tous ceux qui l'invoquent. En effet, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Romains 10.12,13)

2. Quelques conséquences. Si Jésus est le Seigneur qui encore aujourd'hui règne et dirige son Église, on voit qu'on ne peut parler d'un vicaire établi par lui sur la terre et qui le représente. L'idée d'une papauté sur la terre est en contradiction avec tous les passages de la Bible qui nous présentent Jésus comme le Seigneur, comme celui qui, par son Esprit, édifie l'Église. C'est Jésus et non les hommes qui édifie et dirige l'Église. *« J'édifierai mon Église »* (Matthieu 16.18). Lui, et non Pierre!

Si Jésus est le Seigneur, on ne peut pas changer ses commandements. Ce n'est pas seulement par la bouche qu'on proclame Jésus comme le Seigneur, mais c'est plutôt par l'obéissance à sa volonté. Qu'il me soit permis de rappeler quelques exemples :

a) Le baptême. Je ne peux pas comprendre, ce que des protestants affirment, que le baptême n'est pas nécessaire au salut, quand Pierre, inspiré par l'Esprit Saint, dit : *« Que chacun de vous se fasse baptiser pour la rémission de vos péchés »* (Actes 2.38). Je ne comprends pas non plus les catholiques qui, en exagérant sa nécessité, donnent aujourd'hui le baptême aux enfants, tandis que Jésus a dit : *« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé »* (Marc 16.16). Selon Jésus, il faut croire avant d'être baptisé. La religion chrétienne est un choix personnel.

Je ne comprends pas non plus comment les catholiques et quelques protestants peuvent dire que Jésus est leur Seigneur,

quand ils baptisent les personnes en versant quelques gouttes d'eau sur leur tête, tandis que Jésus a dit de les « baptiser », c'est-à-dire de les plonger dans l'eau. L'étymologie du nom signifie, en effet : « immerger, plonger dans l'eau ». L'étymologie nous est confirmée par l'histoire et l'archéologie chrétienne. Qu'on ne dise pas que c'est un élément sans valeur. C'est la volonté du Seigneur, et ça suffit ! C'est l'unique moyen de représenter visiblement notre mort, ensevelissement et résurrection par rapport à la mort, l'ensevelissement et la résurrection du Christ (Romains 6.4).

b) Le repas du Seigneur. Si Jésus est le Seigneur, on ne peut pas retrancher du repas du Seigneur le vin, alors que Jésus-Christ lui-même y a uni les deux éléments, le pain et le vin. En mangeant le pain, les chrétiens voient le symbole du corps de Jésus offert en sacrifice, et en buvant le vin, ils proclament que Jésus est mort pour nos péchés, en les purifiant par son sang. C'est le Seigneur qui a dit – et uniquement pour le vin – : « Buvez-en tous », comme s'il voulait prévenir et reprocher l'élimination future du calice qui a été accomplie au 12^e siècle. S'il est le Seigneur, il faut accomplir humblement, comme de tout petits enfants, ce qu'il a établi à jamais. Il n'est plus notre Seigneur si, en contradiction avec sa parole, nous suivons les traditions des hommes.

c) L'Église. Si Jésus est le Seigneur, on ne peut pas changer la constitution de son Église, comme il nous l'a donnée par les apôtres, guidés par son Esprit Saint. Les premières communautés étaient complètement indépendantes les unes des autres, bien qu'elles fussent unies par la même foi, le même baptême et le même amour.

« Appliquez-vous à conserver l'unité de l'Esprit par ce lien de paix. Il n'y a qu'un corps et qu'un Esprit, comme il n'y a qu'une espérance... Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, parmi tous et en tous. » (Éphésiens 4.3-6)

d) Notre vie. Si Jésus est le Seigneur, il faut lui consacrer toute notre vie. C'est Paul qui nous en assure :

« En effet nul d'entre nous ne vit pour soi-même, comme nul ne meurt pour soi-même. Si nous vivons, nous vivons

pour le Seigneur et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Donc, dans la vie comme dans la mort, nous appartenons au Seigneur. Car le Christ est mort et revenu à la vie, pour être le Seigneur des morts et des vivants.» (Romains 14.7-9)

Dans notre vie, comme Paul le faisait, nous devons suivre les exemples de Jésus et marcher selon sa volonté. Il faut que nous puissions aussi répéter les paroles de Paul :

« Je suis crucifié avec le Christ; et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi; ma vie présente dans la chair je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Galates 2.20)

Dans notre mort nous sommes pleins d'assurance, parce que nous irons auprès du Seigneur.

« Nous sommes donc pleins d'assurance et préférons quitter le corps pour aller demeurer auprès du Seigneur. Aussi, que nous demeurions en ce corps ou que nous le quittions, ayons à cœur de lui plaire. » (2 Corinthiens 5.8,9)

Il n'y a donc pas de feu du purgatoire pour tous ceux qui meurent dans le Seigneur! Voilà notre espérance ou, mieux encore, notre assurance. Ces paroles de Jean sont toujours valables pour nous :

« Puis j'entendis une voix me dire : Écris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur; dès maintenant – oui, dit l'Esprit – qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent. » (Apocalypse 14.13)

Je ne peux pas croire que ceux qui souffrent dans le feu du purgatoire soient bienheureux et se reposent. Cette doctrine n'est pas chrétienne; elle provient du paganisme dont la justice était sans la grâce. Or, dans le christianisme tout est miséricorde et grâce; c'est Dieu – et non le feu – qui nous purifie par le sang du Christ. Si Jésus est le Seigneur, il faut lui obéir et croire.

Jésus est-il vraiment notre Seigneur? Avons-nous toujours accompli sa volonté? L'Église que nous fréquentons est-elle vraiment l'Église du Christ, de Dieu, du Seigneur? Nous appelons-nous seulement chrétiens, pour affirmer notre appartenance au Christ (Actes 11.26)?

Qu'on se rappelle les mots sévères mais justes que Jésus prononça devant les Juifs. Ils sont toujours valables, pour chacun de nous aussi :

« Ce n'est pas en me disant : Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Matthieu 7.21)

Le rôle de l'apôtre Pierre

Le fondement essentiel, objectif, de l'Église est le Christ et seulement le Christ. C'est ce que Paul très explicitement nous enseigne dans son Épître aux Corinthiens :

« De fondement en effet, nul n'en peut poser d'autre que celui qui s'y trouve, à savoir Jésus-Christ. » (1 Corinthiens 3.11)

Pendant nous ne pouvons connaître Jésus-Christ, si ce n'est par le moyen des apôtres. C'est par leur prédication que nous connaissons la volonté de Dieu ; c'est par les apôtres que nous pouvons savoir ce qu'il faut faire pour entrer dans l'Église et être revêtu du Christ. Donc pour nous, subjectivement, les apôtres sont le fondement de notre foi et de notre connaissance de la voie du salut. En effet les apôtres sont les témoins de Jésus, et par leur parole nous pouvons savoir qu'il est le Sauveur (Actes 1.8). Pour cela Jésus a prié non seulement pour les apôtres, mais aussi pour tous ceux qui croiront en lui par leur parole :

« Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde... Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour ceux-là aussi, qui, grâce à leur parole, croiront en moi. » (Jean 17.18,20)

Donc, aujourd'hui encore, ce sont les apôtres qui nous enseignent la vérité par leur « parole » conservée dans les écrits du Nouveau Testament. On peut donc dire que, pour nous personnellement, les apôtres sont le fondement de l'Église, comme Paul l'a écrit :

« Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu. Car la construction que vous êtes a pour fondation les apôtres et les prophètes, et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même. En lui toute la construction s'ajuste et grandit en un temple saint, dans le Seigneur ; en lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu, dans l'Esprit. » (Éphésiens 2.19-22)

Naturellement il y a une différence fondamentale entre les apôtres et Jésus-Christ. Bien que fondement, les apôtres ne nous sauvent pas ; c'est Jésus par son sang qui nous sauve. C'est Jésus seul qui est le maître unique, tandis que les apôtres sont seulement ses témoins. C'est Jésus-Christ qui est le Médiateur entre Dieu et les hommes ; les apôtres nous annoncent seulement la vérité grandiose de l'amour miséricordieux de Dieu qui s'est incarné dans le Seigneur. C'est Jésus qui est le chef de l'Église, la tête de son corps, tandis que les apôtres sont seulement des membres choisis par Jésus lui-même afin de donner en son nom et sous la direction du Saint-Esprit les règles à suivre pour obtenir le salut.

Y a-t-il parmi les apôtres une personne qui soit leur chef et vicaire de Jésus-Christ ? « Oui, répondent les catholiques, c'est Pierre, celui que sainte Catherine de Sienne appelait le doux Christ sur terre. » Nous allons maintenant étudier les arguments qui nous sont présentés habituellement.

I. LES TROIS PASSAGES BIBLIQUES

Nous allons commencer par le dernier, qui nous présente des paroles prononcées par Jésus-Christ après sa résurrection.

A) « Pais mes brebis... pais mes agneaux ».

Jésus, en lui disant « *pais mes brebis... pais mes agneaux* », aurait constitué Pierre le Pasteur suprême du troupeau de Dieu, à savoir l'Église. Toutefois on doit bien étudier le contexte d'un passage pour en déduire la doctrine fondamentale. Voici donc quelques éléments nécessaires pour l'interprétation du passage biblique.

1. La narration de Jean finit avec le commandement deux fois répété : « Suis-moi » (Jean 21.19,22). Cet appel de Jésus dans le Nouveau Testament est un appel à l'apostolat, soit comme membre des douze, soit comme membre des soixante-dix disciples.

Aux futurs apôtres Jésus dit : « *Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent* » (Matthieu 4.19,20). À Matthieu il dit : « *Suis-moi !* », et celui-là « *se levant, le suivit* » (Matthieu 9.9). En disant à Pierre

« Suis-moi », il le faisait donc son apôtre et son messager du salut au monde entier.

2. Peut-être allez vous me dire : « Mais Pierre était déjà un apôtre ; il ne pouvait pas être appelé à l'apostolat de nouveau. » On doit cependant se rappeler que Pierre, bien qu'apôtre, avait renié trois fois Jésus-Christ. Lui, qui avait été envoyé pour témoigner pour le Christ, avait en réalité renié sa mission. Il était donc déchu de sa mission, lui qui, tout en ayant protesté un amour fidèle à Jésus, en réalité l'avait désavoué. En effet Jésus, par trois fois, lui demanda s'il l'aimait vraiment. Pierre, ayant compris la douce leçon de Jésus-Christ, qui par sa triple question « M'aimes-tu ? » lui rappelait son triple reniement, *« fut peiné de ce qu'il lui demandât pour la troisième fois : M'aimes-tu ? »* (Jean 21.17). Mais maintenant qu'il aime vraiment Jésus et ne se confie plus en ses propres forces, il va être reconstitué apôtre de Jésus-Christ et va être capable aussi de subir le martyre pour son maître (vv. 18,19).

Pierre lui-même nous dit qu'il est *« ancien comme les autres anciens »* (1 Pierre 5.1) et que les anciens aussi doivent *« paître le troupeau de Dieu qui leur a été confié »* (v. 2), jusqu'au moment où le chef des pasteurs, qui est le Christ lui-même, apparaîtra (v. 4). De ces paroles de Jésus à Pierre (Jean 21.15-19), on ne peut pas déduire la suprématie de Pierre sur les autres apôtres. Elles veulent seulement rétablir Pierre dans sa mission d'apôtre dont il était déchu par son reniement.

B) « J'ai prié pour toi... affermis tes frères. »

Avant de subir sa mort, dans le dernier repas, Jésus dit :

« Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi, donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères. Seigneur, lui dit-il, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort. Jésus dit : Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui que par trois fois tu n'aies nié me connaître. » (Luc 22.31-34)

Voilà donc que Jésus prie seulement pour Pierre, afin que sa foi ne défaille pas. Donc, par ces mots Jésus aurait constitué Pierre le chef des autres apôtres qu'il doit affermir par sa foi

infaillible. Cependant, c'est seulement le contexte qui peut nous éclairer sur la vraie intention du Saint-Esprit, qui a inspiré ce passage.

1. «*Afin que ta foi ne défaille pas.*» Cette foi n'est pas le pouvoir de dicter infailliblement ce qui est la vérité, mais seulement la foi personnelle de Pierre. La foi personnelle n'entre pas en question au sujet de l'infaillibilité ; le pape peut perdre sa foi, mais ne peut pas enseigner des doctrines erronées à toute l'Église, disent les catholiques. Pourquoi Jésus prie-t-il spécialement pour Pierre ? Parce qu'il va subir une tentation plus forte que les autres et va renier le Christ dans une manière que les autres ne le feront pas. En effet Pierre, suivant le maître de loin, par trois fois renia le Christ, disant avec serment qu'il ne connaissait pas cet homme-là (Matthieu 26.69-75).

Mais, voilà. Christ, connaissant d'avance la faute de Pierre, a prié pour lui spécialement afin qu'il ne perde pas complètement sa foi et qu'il ne finisse pas sa vie comme Judas. La prière de Jésus eut son effet, puisque Pierre, «*sortant dehors, pleura amèrement*». Judas, au contraire, «*se retira et alla se pendre*» (Matthieu 26.75 et 27.5). Pour Judas c'est la ruine ! Pour Pierre c'est la conversion !

2. «*Affermis tes frères*». On doit se rappeler qu'il ne faut pas être supérieur pour affermir d'autres.

Je suis découragé ? Un frère me parle de Dieu, me lit de la Parole de Dieu : je suis raffermi.

Je suis découragé ? Je vois un prédicateur et sa femme paralysés qui prêchent avec joie la Parole de Dieu. Je vois leurs visages souriants acceptant la volonté du Seigneur. Ils m'ont affermi.

J'écoute une dame chrétienne me parler de son parent qui est prêtre. «*Il connaîtra certainement la vérité, me dit-elle ; Dieu écoutera certainement ma prière. J'en suis sûre.*» La foi de cette sœur me raffermi dans ma foi.

Toutes ces personnes raffermissent ma vie, bien qu'ils ne soient pas mes supérieurs. Pourquoi Pierre devrait-il l'être par-

mi les apôtres ? C'est supposer déjà démontré ce qu'on doit démontrer.

3. « Tes frères ». Bien plus Jésus dit : *« Affermis tes frères. »* Par le mot « frères » Jésus enseigne à Pierre que les autres, qui seront affermis par lui, ne sont pas ses inférieurs, mais des personnes qui ont la même autorité que lui.

Ces paroles de Jésus nous en rappellent d'autres par lesquelles le Sauveur a mieux spécifié l'égalité des apôtres entre eux.

« Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi; car vous n'avez qu'un Maître et vous êtes des frères. N'appellez personne sur la terre votre Père; car vous n'en avez qu'un, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler Docteurs; car vous n'avez qu'un Docteur, le Christ. » (Matthieu 23.8-10)

Aujourd'hui encore le pape, qui se professe successeur de Pierre, se dit « frère », même mieux « serviteur des serviteurs de Dieu », mais il se fait aussi appeler « Père saint », « Vicaire du Christ », « Maître infaillible de vérité ». Jésus au contraire nous dit que tous les apôtres sont des frères sans aucun supérieur, maître ou docteur. En dehors de Jésus lui-même, *« vous êtes tous frères »* !

« Affermis tes frères ! » Affermis-les par ton exemple ; affermis-les par ton amour. Affermis-les par ta prédication, ton courage, ton martyr. Voilà ce que Jésus voulait dire par la parole : « Affermis tes frères ! » C'est ce que Pierre accomplit dès les premiers jours du christianisme.

C) « Tu es Pierre. »

C'est aujourd'hui la pièce fondamentale de la doctrine papale de Rome. Je répète : « Aujourd'hui », parce que dans le passé le passage de Matthieu n'était pas compris comme il l'est maintenant par les catholiques. Voici les paroles mêmes de la Parole de Dieu :

« Arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus posa à ses disciples cette question : Au dire des gens, qu'est le fils de l'homme ? Ils dirent : Pour les uns, il est Jean-Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou

quelqu'un des prophètes. Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ?»

Prenant alors la parole, Simon-Pierre répondit : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » En réponse, Jésus lui déclara :

« Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien ! moi, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour lié ; et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié. Alors il recommanda aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ. » (Matthieu 16.13-20)

Pour mieux comprendre ce passage, on doit faire quelques considérations préliminaires :

1. Un passage de la Bible – comme tout passage de l'antiquité – ne peut pas être interprété à travers des lunettes d'aujourd'hui. On doit chercher à deviner ce que les apôtres pouvaient comprendre dans ces mots avec la mentalité de leur temps. Jésus a, en effet, utilisé le langage de ce temps-là et non notre mentalité juridique. Bien plus, on ne doit rien ajouter à la Parole de Dieu ; il faut que la Bible s'interprète par elle-même. Si dans ce passage nous tirons une conclusion qui ne s'harmonise pas avec d'autres passages bibliques, on doit dire que cette interprétation est erronée, parce que, pour un croyant, la Bible ne peut pas se contredire elle-même. C'est précisément ce que nous chercherons à faire dans ce commentaire du passage biblique.

2. Il est inutile de préciser ce qu'est la « pierre » dont Jésus parle, et sur laquelle il va bâtir son Église. Je connais toutes les différentes interprétations qui ont été données. Pour les uns, c'est Christ en personne, pour d'autres c'est la foi professée auparavant par Pierre, pour d'autres encore c'est Pierre lui-même. Quelle que soit notre opinion personnelle, on doit conclure qu'on ne peut pas supprimer la doctrine que Pierre est ici lié dans une manière toute particulière à la fondation de l'Église.

C'est ce que nous pouvons déduire aussi du fait que Simon a eu son nom changé en celui de « Pierre ».

3. Que signifie un changement de nom dans la Bible ? Cela signifie deux choses différentes :

a) *Le nom rappelle une qualité de la personne.* Jésus est appelé par ce nom parce que par lui Jahvé sauvera les hommes (Matthieu 1.21). Simon est appelé Pierre, parce qu'il sera l'une des pierres fondamentales de l'Église. Mais on peut se demander pourquoi ce nom lui a été conféré à ce moment-là à Césarée. Parce qu'il avait alors confessé la dignité suprême du Christ, à savoir celle du Fils de Dieu. Quand Simon chercha à éloigner Jésus de sa mission, il fut appelé par le nom de Satan. Deux noms qui sont deux expressions différentes de sentiments.

« D'après le récit qui suit immédiatement, Christ ne repousse-t-il pas le fils de Jonas par cette parole dont la sévérité fait avec l'éloge précédent un contraste bien étrange : Arrière de moi, Satan, car tu m'es en scandale ? (v. 23). Qu'est-ce à dire, sinon que le Sauveur caractérise, par ces deux expressions si différentes, les sentiments opposés dont l'apôtre, à peu de temps de distance, s'était fait l'organe et en quelque sorte l'incarnation ? Pierre est un rocher (*petra*, v. 18) en tant que premier confesseur du Messie ; mais il est un suppôt du diable (*satana*, v. 23), un démon, lorsque, après avoir exalté son maître, il cherche à le détourner de la vie sainte et bénie, quoique douloureuse, qui seule apparaît à Jésus comme étant celle du devoir. » (Jules Bovon, *Théologie du Nouveau Testament*, tome I, *La vie et l'enseignement de Jésus*, Lausanne, 1893, p. 446)

Pierre c'est donc : Simon confessant le Christ.

Satan c'est donc : Simon éloignant Jésus de sa mission.

Les noms sont la personnification d'un sentiment spécifique de l'apôtre. Par son nom de Pierre, Simon nous rappelle continuellement que Jésus est le Fils du Dieu vivant.

b) *Le changement du nom dans la Bible signifie aussi qu'une mission va lui être confiée dans le futur.* Quelle mission ? C'est la Parole de Dieu qui doit nous le dire et non des raisonnements théologiques postérieurs.

II. PIERRE ET LE PAPE : HISTOIRE PRIMITIVE

Jésus parle à Pierre. Les catholiques disent, sans aucune raison biblique, qu'ici Jésus parle à Pierre et à ses successeurs, les évêques de Rome. Affirmation toute gratuite. À eux, l'obligance de la démontrer. Car, en réalité, d'après l'histoire, dans les premiers siècles de l'Église, Rome n'exerçait aucun pouvoir sur les autres Églises. Bien plus, quand l'évêque de Rome, en s'appuyant sur la puissance de sa ville, voulut établir une suprématie sur les autres évêques, ceux-ci s'opposèrent avec fermeté à son désir immodéré de gloire.

Voici comment Polycrate d'Éphèse, évêque, au nom de tous les évêques d'Asie, écrivit à Victor, évêque de Rome, quand celui-ci, en l'an 190, excommunia les évêques de l'Asie qui ne voulaient pas accepter la date romaine fixée pour la célébration de la Pâque : « Mes frères, j'ai vécu pendant soixante-cinq ans dans le Seigneur et en communion avec tous les frères de ce monde, et moi, qui ai lu toute la Sainte Écriture, je n'ai pas peur de ce qu'on veut m'effrayer. En effet, ceux qui sont plus grands que moi ont dit avant moi : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes" » (Eusèbe, Histoire de l'Église, V. 24, 7). Donc, les évêques de l'Asie ne reconnaissaient pas la primauté de l'évêque de Rome. Et celui-ci n'a rien pu faire contre eux.

Quand Étienne, autre évêque de Rome, écrivit aux évêques d'Espagne, pour ordonner de replacer dans leurs diocèses les évêques Basilides et Martial, qui avaient eu recours à lui, les Espagnols écrivirent à Cyprien, évêque de Carthage, pour lui demander conseil. Celui-ci répondit qu'on ne devait pas réintégrer dans leurs villes des évêques aussi indignes que les sus-nommés, et la volonté d'Étienne ne fut pas suivie. Il est évident que, en agissant ainsi, les évêques d'Espagne et d'Afrique ne reconnurent point Étienne pour chef; dans l'affirmative, il aurait été nécessaire de lui obéir.

Le même Cyprien s'opposa à Étienne qui voulait interdire aux évêques d'Afrique de rebaptiser les personnes baptisées par les hérétiques.

Dans un sermon prononcé en l'année 256, dans un concile d'évêques africains, il est dit solennellement :

« Chaque évêque doit exposer sa pensée sur l'argument, mais ne doit pas juger les autres et priver de la communion ceux qui pensent différemment. Aucun de nous ne se dresse comme "évêque des évêques" (comme le faisait l'évêque de Rome), avec le pouvoir tyrannique de chercher à contraindre les autres évêques à lui obéir. En réalité, chaque évêque, par l'usage de sa liberté et de son pouvoir, juge avec son intelligence et ne peut pas être jugé par les autres. Nous attendons tous le jugement de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, Lui seul, peut nous conduire dans le gouvernement de son Église et juger nos actions. » (Ep. 72)

Donc, les évêques d'Afrique ne reconnaissaient pas l'évêque de Rome comme étant leur chef et le vicaire de Jésus-Christ. Ce fut seulement après bien des siècles que le pape devint le chef infaillible (année 1870) de toute l'Église.

Nous pouvons donc conclure que ni les passages de la Bible, ni l'histoire apostolique, ni l'histoire des premiers siècles chrétiens ne confirment la croyance catholique en la primauté pontificale de l'évêque de Rome.

Ils soulignent seulement que, pour être chrétiens, on doit avoir, aujourd'hui, comme dans le passé, la même foi prêchée par les apôtres et surtout celle confessée par l'apôtre Pierre quand il a dit : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Jamais les auteurs de la Bible ne confèrent à Pierre une personnalité, mais seulement à Jésus-Christ, à qui tout chrétien est uni par la foi accomplie dans le baptême.

On peut lire ce que l'apôtre Pierre nous dit dans sa première épître (2.4s) :

« Approchez-vous donc de lui (Jésus-Christ), pierre vivante rejetée par les hommes, mais aux yeux de Dieu, choisie, précieuse; et alors, vous, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle; formez un saint sacerdoce, qui offre des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ. »

On lit, en effet, dans l'Écriture : « *Voici, je place en Sion une pierre, une pierre d'angle choisie et précieuse, et celui qui aura confiance en elle ne sera point déçu* » (1 Pierre 2.6). Et cette « pierre », c'est Jésus et non pas l'évêque de Rome.

III. LA MISSION DE PIERRE

Il n'est pas possible de penser que cette mission, la mission de Pierre, soit celle de chef de l'Église, du vicaire du Christ. On ne le peut pas parce qu'autrement il faudrait aller contre des enseignements très clairs de l'Écriture sainte.

A) Pierre n'était pas le chef de l'Église.

Je ne peux pas accepter la doctrine catholique qui fait de Pierre le Chef de l'Église, parce que :

1. La Bible ne me dit pas que Jésus, après son ascension au ciel, a constitué Pierre comme son substitut sur la terre.

La Bible nous dit toujours que Jésus est le seul chef de son Église; jamais Pierre n'y est présenté comme son vicaire ou chef de l'Église. Jésus est intimement uni à son Église comme l'époux à l'épouse, ce qui élimine la présence d'une troisième personne qui soit son vicaire. Après sa résurrection, Dieu « *a tout mis sous ses pieds, et l'a constitué, au sommet de tout, Tête pour l'Église, laquelle est son corps, la Plénitude de Celui qui est rempli, tout en tous* » (Éphésiens 1.22,23). « *En effet, le mari est chef de sa femme, comme le Christ est chef de l'Église, lui le Sauveur du Corps* » (Éphésiens 5.23). Selon les coutumes de l'Ancien Orient, la fiancée était baignée et parée, puis les « fils de la noce » allaient la présenter à son fiancé. Dans le cas de l'Église, c'est le Christ en personne, qui a lavé sa fiancée de toute souillure par le bain du baptême pour se la présenter à lui-même.

« *Christ a aimé son Église; il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne (c'est-à-dire la formule baptismale); car il voulait se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée.* » (Éphésiens 5.25-27)

2. Paul ne reconnut pas Pierre comme son chef. Pierre est un notable de l'Église. Bien sûr! Je ne le dénie pas. C'est inutile de rappeler tous les passages de la Bible dans lesquels Pierre y joue un rôle de premier plan. Paul le dit expressément : « *Jacques, Céphas, et Jean, ces notables, ces colonnes...* » (Galates 2.9). Nous ne voulons pas mutiler la Bible. Pierre était un notable de l'Église – peut-être aussi la première colonne de

l'Église (bien qu'ici il soit placé à la deuxième place) – il jouissait donc d'une priorité chez les apôtres.

Priorité toutefois ne signifie pas autorité ou supériorité sur les autres. Si mon fils est le premier de la classe, il n'est pas encore le chef de ses camarades. Les catholiques confondent trop facilement entre eux priorité et supériorité.

Mais Paul ne reconnaît aucune supériorité à Pierre. Il est très clair à ce propos. « *Et de la part de ceux qu'on tenait pour notables – peu m'importe ce qu'alors ils pouvaient être; Dieu ne fait point acception des personnes – à mon Évangile, en tout cas, les notables n'ont rien ajouté* » (Galates 2.6). Pour Paul la priorité de Pierre n'est pas une supériorité sur les autres, parce qu'il dit qu'à lui, peu importe de connaître ce qu'étaient les personnes reconnues comme des notables. Ils sont reconnus tels par les chrétiens, dit Paul, mais ils n'ont pas en réalité cette suprématie de Dieu. Dieu ne fait point acception de personnes. Pour Paul tous les apôtres sont dans la même position. Un tel raisonnement, les catholiques ne peuvent pas le répéter aujourd'hui. Ils doivent reconnaître que c'est seulement par le pape qu'on va au Christ. N'est-ce pas là un argument clair pour démontrer que la situation de l'Église d'aujourd'hui n'est plus celle des premiers chrétiens ?

3. L'unique différence entre Pierre et Paul est dans le fait que Pierre était envoyé aux Juifs, tandis que Paul – l'avorton des apôtres – avait été envoyé aux Gentils. « *Car Celui qui avait agi en Pierre pour faire de lui un apôtre des circoncis avait pareillement agi en moi en faveur des païens* » (Galates 2.8).

Voilà donc l'unique distinction, reconnue par la Bible, entre Paul et Pierre.

B) Pas de successeurs à Pierre.

Selon la Bible, l'activité de Pierre est liée à la fondation de l'Église, comme l'est toute activité des apôtres. L'Église est en effet bâtie sur le fondement des apôtres-prophètes (Éphésiens 2.20). C'est dans cette fonction que Pierre aurait une place de prééminence. Après la fondation de l'Église, c'est seulement la construction de l'Église qui s'accomplit. Les catholiques font, au contraire, une confusion entre la construction

et la fondation, qui est quelque chose d'unique et se fait seulement au commencement d'un bâtiment ; avant de commencer la construction, on pose la fondation. Après, c'est le même fondement qui subsiste.

Paul a posé le fondement, les autres édifient sur le fondement déjà posé et ne peuvent le modifier. *« Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, tel un bon architecte, j'ai posé le fondement. Un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il y bâtit. De fondement en effet, nul n'en peut poser d'autre que celui qui s'y trouve, à savoir Jésus-Christ »* (1 Corinthiens 3.10,11). Après les apôtres, on doit *« combattre pour la foi transmise aux saints une fois pour toutes »* (Jude 3). *« Nous l'avons déjà dit, et aujourd'hui je le répète : si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! »* (Galates 1.8,9).

Il y a donc une distinction entre la construction et la fondation. La construction est bâtie sur le fondement déjà posé et qu'on ne peut pas changer. Pour changer le fondement, il faudrait auparavant démolir toute la construction. Le fondement reste le même aussi longtemps que la construction demeure.

1. Le fondement de l'Église a été posé une fois pour toutes par les apôtres. C'est au moment de la fondation qu'on a donné les règles fondamentales, et, sous la direction du Saint-Esprit, on a dû alors faire le plus grand travail. Après, les choses deviennent plus faciles.

Voici quelques comparaisons qui peuvent mieux expliquer la pensée précédente. J'ai visité à Stockholm la fondation Nobel, établie par l'inventeur de la dynamite. Avant de mourir, il a déterminé les conditions pour attribuer le prix au profit des œuvres littéraires, scientifiques et philanthropiques du monde. La commission actuelle ne fait pas de règles nouvelles mais choisit simplement les personnes qui répondent aux conditions nécessaires pour jouir de ce prix.

Jésus nous a acheté par son sang à Golgotha le salut éternel. Il a dirigé les apôtres par son Esprit afin de pouvoir nous indiquer les conditions nécessaires pour participer aux fruits de son amour et de sa grâce. C'est ce qu'ils ont fait au commence-

ment de l'Église. Quand les hommes accomplissent encore aujourd'hui les conditions nécessaires, ils reçoivent le pardon de leurs péchés et le salut éternel. Avant que l'avion ne démarre, le pilote doit beaucoup travailler; il doit établir sa route. Mais quand cette route est déterminée, il peut se reposer et laisser la direction de l'avion au pilotage automatique. Il doit intervenir seulement quand il veut changer la route, autrement c'est le mécanisme qui agit à la place du pilote.

Les apôtres ont fixé d'avance la direction, la route de l'Église, quand l'Église a démarré il y a 1 900 ans. Maintenant elle marche selon les règles déjà fixées au commencement par les apôtres au nom de Jésus.

2. Ces normes, nous les trouvons encore aujourd'hui dans les pages inspirées des apôtres, et l'on doit leur obéir avec fidélité et humilité. Il n'y a lieu d'aucun changement, parce que, étant fixées sous la direction du Saint-Esprit, elles sont les meilleures règles et correspondent à la nature humaine qui ne change jamais. L'Église n'est pas une école. Elle porte un message du salut, qui est préparé pour tous ceux qui accomplissent les conditions annoncées par les apôtres. Son message n'est pas une invention des hommes qui va s'accroissant à travers les siècles; mais c'est toujours le même message de salut en Jésus-Christ, unique Sauveur.

3. Pour cela *la Bible n'a jamais parlé de successeurs de Pierre*. Tandis que les théologiens catholiques donnent beaucoup d'importance à l'évêque de Rome qui serait le successeur de Pierre, la Bible au contraire ne dit même pas que Pierre soit allé à Rome. Elle nous présente Paul à Rome, mais ne dit rien du tout sur la fin ou l'activité de Pierre à Rome. Pour elle, la venue de Pierre à Rome – si Pierre y est allé – n'a donc pas d'importance.

Jamais la Bible – qui parle des évêques – ne dit que les évêques sont les successeurs des apôtres, ou que l'Église est bâtie sur les évêques, comme elle fut bâtie sur les apôtres.

Par l'histoire ecclésiastique, nous savons que jusqu'à l'an 150, il n'existait pas à Rome un seul évêque qui aurait pu être le successeur de Pierre. Il existait dans ces premiers temps un

groupe d'évêques qui, ensemble et collectivement, dirigeaient la communauté romaine. Donc, on ne peut parler de successeurs personnels de Pierre. Les listes des premiers papes sont une supposition tardive en contradiction avec l'histoire.

C) Ce que Jésus confia à Pierre.

La mission de Pierre dont Jésus parle ici est sa place prédominante dans l'exercice des clefs au commencement de l'Église. En effet, les mots « *Tu es Pierre* » sont suivis de « *je te donnerai les clefs du Royaume des cieux* ».

Les clefs sont en rapport, dans la pensée de Jésus, avec l'entrée dans l'Église ou bien l'élimination des personnes de l'Église. « *Malheur à vous, légistes, parce que vous avez enlevé la clef de la science ! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés* » (Luc 11.52). Pierre donc, ayant les clefs du royaume, doit les utiliser pour faire y entrer des personnes ou pour en empêcher d'autres d'y entrer.

L'emploi des clefs est en parallélisme avec les verbes « lier » et « délier » qui, tout en étant un privilège de l'Église (Matthieu 18.18), est indiqué ici comme étant un privilège spécial accordé à Pierre.

Que signifient ces verbes ? Ce sont des expressions idiomatiques sémitiques, dont la valeur est de déclarer quelque chose obligatoire (« lier ») ou non obligatoire (« délier »). L'engagement ou le vœu d'une jeune fille ou d'une femme sont appelés dans la Bible « *un lien qui a été lié sur son âme* » (Nombres 30.3). Ce lien pouvait être enlevé (ou « délié ») par le père ou l'époux.

Comment Pierre a-t-il exercé ce pouvoir, cette mission de lier et de délier ? Jésus ne le dit pas dans sa prophétie ; mais dans le livre des Actes, je trouve l'accomplissement de la prophétie de Jésus. C'est donc par les Actes que nous pouvons vérifier l'actualisation de la mission que Jésus a confiée à Pierre. Celui qui obéit à ce qui a été lié ou délié par Pierre au commencement de l'Église entre dans le Royaume des cieux et peut recevoir le salut de Dieu.

IV. PIERRE LIE ET DÉLIÉ

On peut dire que Pierre a délié la circoncision et a lié, ou déterminé une fois pour toutes, ce qu'on doit accomplir pour devenir membre de l'Église, le corps du Christ.

A) Pierre a délié la circoncision.

Pierre, guidé par le Saint-Esprit, délia les chrétiens venant du paganisme de l'obligation de la circoncision.

« Pierre parlait encore quand l'Esprit-Saint tomba sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et tous les croyants circoncis qui étaient venus avec Pierre furent stupéfaits de voir que le don du Saint-Esprit avait été répandu aussi sur les païens. Ils les entendaient en effet parler en langues et magnifier Dieu. Alors Pierre déclara : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit-Saint aussi bien que nous ? Et il ordonna de les baptiser au nom de Jésus-Christ. » (Actes 10.44-48)

Quand les chrétiens juifs apprirent que les païens, non circoncis, avaient été baptisés, ils reprochèrent à Pierre d'être entré chez les incirconcis et d'avoir mangé avec eux. L'apôtre dut leur expliquer comment les choses s'étaient passées et comment il avait été guidé par le Saint-Esprit : *« Qui étais-je, moi, pour faire obstacle à Dieu ? »*, leur dit-il. Ces paroles les apaisèrent et ils glorifièrent Dieu en disant : *« Ainsi donc, aux païens aussi Dieu a donné la repentance qui conduit à la vie »* (Actes 11.18). C'est donc par Pierre que les païens, sans passer par la circoncision, entrèrent dans l'Église.

Ce rôle de Pierre avait été prophétisé, comme le reconnaît Pierre lui-même. *« Frères, vous le savez : dès les premiers jours, Dieu m'a choisi parmi vous pour que les païens entendent de ma bouche la parole de la Bonne Nouvelle et embrassent la foi »* (Actes 15.7). Celui donc qui aujourd'hui veut nous imposer les lois judaïques comme condition pour être de vrais chrétiens, celui-là veut nous obliger à accepter quelque chose qui a été déliée pour toujours par Pierre. Il ne peut pas être approuvé par Dieu, puisque Dieu nous dit par la bouche de Jésus qu'il délie à jamais ce que Pierre – et avec lui les autres apôtres – ont délié.

B) Ce que Pierre a lié pour toujours.

Pierre a aussi lié, c'est-à-dire fixé pour toujours, ce qui est nécessaire pour entrer dans l'Église, qui s'abrège en trois mots : foi, repentance, baptême.

1. La foi.

Pierre, le jour de la Pentecôte, dit aux Juifs qu'il est nécessaire d'avoir la foi avant d'entrer dans l'Église et d'être baptisé. Sans la foi il est en effet impossible d'être revêtu du Christ et plaire à Dieu (Galates 3.26,27; Hébreux 11.6). Pour convertir les Juifs, il a prêché le Christ, il a enseigné sa mort, sa résurrection, et sa glorification auprès du Père.

« Jésus le Nazaréen, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, prodiges et signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, ainsi que vous le savez vous-mêmes, cet homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres de l'Hadès... Dieu l'a ressuscité, ce Jésus; nous en sommes tous témoins. Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit-Saint, objet de la promesse, et l'a répandu... Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié. » (Actes 2.22-24,32,33,36)

Dans toutes les religions de l'Orient, il y avait l'idée d'un dieu qui meurt et ressuscite. C'était chez les Égyptiens Isis et Osiris, chez les Phrygiens Atthis, chez les Syriens Adonis et chez les Perses Pithra. Tous ces dieux mourant et ressuscitant étaient le symbole de la nature qui meurt et ressuscite. Seul Jésus est une personne vivante, que les apôtres ont vue et avec laquelle ils ont mangé ensemble (Actes 10.41). Tous les dieux des païens, au contraire, reculaient dans le temps, et personne ne les avait jamais vus. Voilà la grande différence entre la religion chrétienne et les religions païennes.

Cette foi était demandée à tous ceux qui voulaient se faire baptiser. Quand le ministre des finances de la reine de Candace demanda à Philippe : *« Voici de l'eau. Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? »*, le diacre lui dit : *« Si tu crois de tout ton cœur,*

c'est permis. » Celui-ci répondit : « *Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu* » (Actes 8.36,37). Seulement après cette confession de foi, tous deux descendirent dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. C'était la pratique du commandement de Jésus : « *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé* » (Marc 16.16).

Dans les premiers jours du christianisme, on ne baptisait pas les enfants, mais seulement des adultes croyants et repentants. Voilà donc ce qui a été lié par Pierre – et ensuite par les autres apôtres – dès le jour de la Pentecôte. Ceci a été donc approuvé par Dieu, et l'on ne peut le changer dans le cours des siècles. Le baptême des enfants, qui est donné aux personnes qui ne comprennent rien, n'est donc pas approuvé de Dieu. En effet, jamais les apôtres n'ont baptisé des enfants, bien que les apôtres fussent guidés par le Saint-Esprit qui était descendu sur eux le jour même de la Pentecôte.

2. La repentance.

Aux Juifs qui lui demandèrent : « *Frères, que devons-nous faire ?* », Pierre répondit : « *Repentez-vous !* » (Actes 2.37,38). Pour bien comprendre ce qu'est la repentance, ou le repentir, il faut réfléchir sur les considérations suivantes :

a) Chaque péché met notre personne, notre intelligence, notre volonté à la place de la personne, la sagesse et la volonté de Dieu. C'est choisir ce qui nous plaît et non ce que Dieu veut. C'est suivre notre volonté, mais non la volonté divine. C'est nous mettre à la place de Dieu. La promesse de Satan au commencement n'était-elle pas : « *Vous serez comme Dieu* » (Genèse 3.5) ?

b) La repentance est un changement de notre esprit ; c'est rechercher, comme notre propre nourriture, la volonté de Dieu. C'est répéter la parole de Jésus en face de sa mort douloureuse : « *Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne !* » (Luc 22.42). Si Jésus s'était rebellé à sa mort, il aurait péché puisqu'il aurait choisi sa propre volonté et non la volonté de Dieu. Ayant accompli la volonté de Dieu, l'amour divin eut le triomphe sur la mort. L'humanité nouvelle des fils, ou enfants, de Dieu a commencé avec Jésus.

c) Voilà donc la signification du mot grec *metanoia*, qui implique un changement, un retournement de l'esprit, que rendrait le mot français « conversion » si l'on pouvait lui donner son sens de jadis. « *Par beaucoup d'autres paroles encore, Pierre les adjurait et les exhortait : Sauvez-vous, disait-il, de cette génération dévoyée* » (Actes 2.40). C'est pour cela que le christianisme est une proclamation de « *la repentance en vue de la rémission des péchés* » (Luc 2.47). C'est encore pour cela que chaque discours des apôtres se termine par un appel à la repentance pour obtenir le pardon des péchés (Actes 3.19,26; etc.). Cette « repentance » ou « conversion » doit continuer durant toute la vie, comme bien expliqué par Paul quand il écrit :

« Dès lors, plus de mensonge... que celui qui volait ne vole plus; qu'il prenne plutôt la peine de travailler de ses mains, au point de pouvoir faire le bien en secourant les nécessiteux. De votre bouche ne doit sortir aucun mauvais propos, mais plutôt toute bonne parole capable d'édifier, quand il le faut, et de faire du bien à ceux qui l'entendent... Aigreur, emportement, colère, clameurs, outrages, tout cela doit être extirpé de chez vous, avec la malice sous toutes ses formes... Quant à la fornication, à l'impureté, sous toutes ses formes, ou encore à la cupidité, que leurs noms ne soient même pas prononcés parmi vous... Jadis vous étiez ténèbres, mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur; conduisez-vous en enfants de lumière; car le fruit de la lumière consiste en toute bonté. » (Éphésiens 4.25–5.9 passim)

La vie chrétienne est donc une repentance continuelle. Le baptême doit être une conséquence de la foi et de la repentance. Il doit suivre, et non précéder, ces deux actions. Il ne peut pas être administré aux enfants incapables de foi et de repentance et qui d'autre part n'ont pas de péchés personnels dont ils doivent se repentir.

3. Le baptême chrétien.

Pierre, après avoir lié la foi et la repentance, a lié encore le baptême et l'a indiqué comme étant l'acte par lequel nous obtenons la rémission des péchés.

« Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et vous re-

cevrez le don du Saint-Esprit... Eux donc, accueillant sa parole, se firent baptiser. Il s'adjoignit ce jour-là environ trois mille âmes» (Actes 2.38,41).

Le baptême, par son symbolisme, consistant dans l'immersion et l'émersion de l'eau, est en effet la répétition – symbolique naturellement – de l'ensevelissement et de la résurrection de Jésus-Christ. Chaque baptême est le vendredi de la mort de Jésus et le dimanche de sa résurrection, parce qu'il nous unit à la mort, à l'ensevelissement et à la résurrection du Christ. «*Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi une vie nouvelle*» (Romains 6.4). La Bible catholique de Jérusalem a bien commenté ces mots de Paul :

«La plongée, sens étymologique de baptiser par immersion dans l'eau, ensevelit le pécheur dans la mort du Christ, d'où il sort comme "nouvelle créature," "homme nouveau," "membre du Corps unique animé de l'Esprit unique"... Il est aussi présenté... comme un bain qui purifie (Éphésiens 5.26; Hébreux 10.22 cfr; 1 Corinthiens 6.11; Tite 3.5), comme une nouvelle naissance (Jean 3.5; Tite 3.5; 1 Pierre 1.3; 2.2).» (p. 1498)

«Que devons-nous faire?» me demandez-vous. Pierre vous répond : «Avez-vous la foi? Bien! Alors, repentez-vous. Vous êtes-vous repenti? Bien! Alors que chacun de vous se fasse baptiser pour la rémission des péchés.»

J'accepte. Alors ma foi est vraie; alors j'accomplis la volonté de Dieu. Je refuse; alors ma foi est vaine, ma repentance n'est pas sincère, puisque je préfère ma volonté à la volonté de Dieu. Je suis encore enfant d'Adam qui se rebella au commandement de Dieu. Je ne suis pas encore dans l'humanité nouvelle qui a pour son chef celui qui par obéissance a livré sa vie jusqu'à la mort de la croix et qui est devenu source de vie pour tous ceux qui lui obéissent.

«(Jésus) tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel.» (Hébreux 5.8,9)

4. Quelques conséquences.

Aujourd'hui il y a des soi-disant chrétiens qui baptisent les enfants qui n'ont ni la foi ni la repentance. Pierre leur ferme la porte. C'est par la foi et la repentance suivies par le baptême chrétien qu'on doit entrer dans le royaume. L'eau, en elle-même, n'a aucune valeur magique; c'est seulement la foi qui agit par le baptême et qui lui donne son efficacité.

Quelques-uns disent : « J'ai la foi, c'est suffisant. Celui qui croit en Jésus a la vie éternelle. Je suis dans l'Église, je suis chrétien. Le baptême est seulement un rite extérieur, une coutume de ce temps-là qui n'est pas obligatoire pour moi aujourd'hui. »

Pierre leur ferme la porte! C'est par le baptême que ma foi devient obéissante et accomplit son but; c'est par le baptême que ma repentance me fait revêtir la nouvelle nature, semblable à celle du Christ. Et Dieu confirme à jamais ce que Pierre a établi.

Quelques autres disent : « Bien, je me fais baptiser avec quelques gouttes d'eau seulement. Le bain, l'immersion et l'émersion, sont choses indifférentes en elles-mêmes. On ne doit pas suivre si littéralement la Parole de Dieu. »

Pierre ferme la porte! Il a dit en effet : « Que chacun de vous se fasse baptiser, c'est-à-dire immerger, plonger dans l'eau. » Pourquoi changer ce qui a été établi à jamais? Ce que Pierre a dit a été lié pour toujours par Dieu et personne sur la terre n'a le pouvoir de le changer. Ce n'est pas que l'immersion, par elle-même, soit importante. Le bain en lui-même n'est pas important; l'eau – soit-elle peu ou beaucoup – n'a aucun pouvoir de nous purifier. Ce qui importe est tout simplement l'obéissance. C'est par l'obéissance que ces choses, insignifiantes en elles-mêmes, deviennent importantes. C'est par cette obéissance – qui n'est pas une action méritoire, mais tout simplement l'accomplissement d'une condition afin que le sang du Christ nous purifie de nos péchés – c'est par cette obéissance que nous agissons comme de petits enfants suivant la volonté du Père. *« C'est bien, bon et fidèle serviteur; en peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai; entre dans la joie de ton Sei-*

gneur» (Matthieu 25.21). Quand nous refusons d'obéir, n'est-ce pas une indication que nous suivons encore notre volonté, et non la volonté de Dieu ?

Voilà donc comment nous pouvons être dans la vérité. Non parce que, par une liste de successeurs, nous pouvons remonter jusqu'aux temps de l'apôtre, mais parce que nous suivons encore aujourd'hui ce que Pierre a délié ou lié à jamais dans sa prédication, ce que nous lisons dans la Parole de Dieu, qui, dans ce cas, est simple et très claire. Qui est plus proche de la vérité : celui qui obéit aux changements effectués par des hommes, ou celui qui, sans discuter, obéit encore aujourd'hui à ce que Pierre a établi pour toujours et qui a été inspiré par Dieu lui-même ? Qu'on se rappelle la parole de Jésus-Christ :

« Ce n'est pas en me disant : Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Matthieu 7.21)

Jésus-Christ : Médiateur unique

Paul écrivait à son disciple Timothée : *« Il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous »* (1 Timothée 2.5).

En réalité, tous les écrits du Nouveau Testament nous montrent Jésus-Christ comme l'unique médiateur et l'unique intermédiaire entre Dieu et les hommes. Les Évangiles synoptiques nous annoncent surtout que Jésus-Christ est le médiateur prophétique, qui prêche le royaume, proclame la loi nouvelle de Dieu, opère les signes avant-coureurs du royaume, pardonne avec l'autorité même de Dieu et poursuit son œuvre « pour » son peuple dans l'humilité et l'obéissance jusqu'à la croix. Les épîtres pauliniennes, et surtout l'Épître aux Hébreux, nous montrent Jésus comme le médiateur-prêtre. Le quatrième Évangile nous le présente comme le médiateur-intercesseur qui prie pour ceux que Dieu « lui a donnés », les nourrit et les dirige. C'est toujours Dieu, le Père, qui prend et garde l'initiative. Le médiateur Jésus est, en effet, toujours un envoyé et rien qu'un envoyé. Mais, il a vraiment l'autorité historique et concrète de ramener les hommes à Dieu. Il est le seul médiateur « autorisé » par Dieu.

Dans cette conférence, nous étudierons la médiation de Jésus, du point de vue de son sacerdoce.

I. JÉSUS-CHRIST EST L'UNIQUE PRÊTRE DES CHRÉTIENS

Les livres du Nouveau Testament nous rappellent que Jésus-Christ est l'unique pontife de la nouvelle alliance et nous enseignent que son sacerdoce ne se transmet pas à un groupe spécial de chrétiens appelés les « prêtres » ; mais, ils nous enseignent que tous les chrétiens, unis à Christ, sont en lui des

prêtres. Les apôtres, donc, n'ont pas pensé être des prêtres et n'ont pas reconnu l'existence d'autres prêtres. Les prêtres n'ont aucune raison d'exister dans le vrai christianisme.

A) Jésus-Christ, notre grand prêtre

Dans l'Épître aux Hébreux (7.23-25), nous lisons :

« De plus, il y a eu une succession de prêtres (chez les Hébreux), parce que la mort les empêchait de conserver indéfiniment leurs fonctions. Mais lui, parce qu'il demeure éternellement, possède le sacerdoce qui ne se transmet point à d'autres. Et voilà pourquoi il peut sauver parfaitement ceux qui, par lui, s'approchent de Dieu; puisqu'il vit toujours, il peut intercéder en leur faveur. »

Chez les Hébreux, nous trouvons donc plusieurs prêtres et pontifes, parce qu'ils mouraient et ne pouvaient subsister à jamais; mais, chez les chrétiens, il y a un seul prêtre toujours vivant : Jésus-Christ. Il a pénétré une fois pour toutes dans le lieu très saint du ciel. Il est vraiment notre Roi, assis à la droite de la splendeur de Dieu, et notre grand prêtre, celui qui nous a frayé la voie et qui, devant le trône, intercède continuellement en notre faveur. *« Nous avons un tel souverain sacrificateur, qui est assis à la droite du trône de la majesté divine dans les cieux, comme ministre du sanctuaire et du véritable tabernacle, qui a été dressé par le Seigneur et non par un homme »* (Hébreux 8.1,2). Ainsi, le sacerdoce de Jésus-Christ apparaît comme la voie royale pour arriver à la vie. Christ, qui est toujours vivant, intercède pour nous : voilà notre espérance!

B) Le sacerdoce royal de l'Église, c'est-à-dire de tous les chrétiens

« Le matin de la Pentecôte, il se produisit un bruit, venant du ciel, semblable à un violent coup de vent, bruit qui remplit toute la maison où se trouvaient les disciples de Jésus. Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. » (Actes 2.1-4)

Ce fut dès ce moment que les apôtres commencèrent à prêcher, et ce fut à partir de cet instant que le Seigneur, comme il est écrit dans le livre des Actes (2.47), « *ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés* ». Cette Église (c'est-à-dire ceux qui croient en Jésus et se font baptiser) est le corps de Christ, est l'Église du Christ, est le Temple du Dieu vivant (2 Cor. 6.16). L'Église est une « maison spirituelle » (1 Pierre 2.5).

Dans aucun texte du Nouveau Testament, on ne trouve la moindre allusion à un ministère sacerdotal confié à un groupe particulier de chrétiens. Mais les livres de la Bible disent plusieurs fois que tous les chrétiens sont des prêtres.

C'est Pierre qui nous l'apprend :

« Vous (c'est-à-dire tous les chrétiens auxquels il écrivait), *comme des pierres vivantes, édifiez-vous vous-mêmes en maison spirituelle, formez un saint sacerdoce qui offre des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ... Vous êtes une race élue, **un sacerdoce royal**, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Vous qui, autrefois, ne formiez pas un peuple, vous êtes maintenant un peuple de Dieu; vous qui n'aviez pas obtenu miséricorde, vous avez obtenu maintenant miséricorde.* » (1 Pierre 2.5-10)

Ainsi, le sacerdoce royal, qui avait été prophétisé aux Juifs par les prophètes, était devenu une réalité chez les chrétiens. Dans la liturgie céleste de l'Apocalypse, les croyants manifestent leur profonde joie pour les dons dont ils ont été gratifiés par le Christ. « *Il nous a lavés de nos péchés par son sang; il nous a faits rois et prêtres pour Dieu, son Père* » (Apoc. 1.5,6; cf. 5.10, 20.6).

En s'offrant comme victime pure et sans tache, l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde, a fait, du peuple des croyants, un peuple de sacrificateurs. Pourquoi créer « ce peuple de prêtres », si, désormais, il n'y a plus de sacrifice rédempteur à offrir, si Jésus en personne s'est chargé à Golgotha de toutes les souffrances rédemptrices ? C'est pour rendre témoignage, par la louange et la prédication, du sacrifice accompli par Jésus, une fois pour toutes (1 Pierre 2.9). C'est également pour offrir

à Dieu le culte raisonnable de la nouvelle alliance, c'est-à-dire l'offrande vivante et sainte de leur corps.

« Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. »
(Rom. 12.1)

Chez les Juifs, seuls les prêtres avaient le privilège d'entrer dans le sanctuaire ; les laïcs n'avaient pas le droit d'y pénétrer. Le voile du Temple, au-delà duquel les laïcs ne pouvaient regarder, était l'indice de l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de s'adresser directement à Dieu. C'était seulement par leurs prêtres que les laïcs juifs s'approchaient de lui. Mais, maintenant, tous les chrétiens étant des prêtres et des sacrificateurs, ce rideau a été déchiré par la mort de Jésus sur la croix :

« Ainsi, mes frères, puisque nous avons la ferme assurance que nous entrerons dans le sanctuaire, grâce au sang de Jésus..., que nous avons un grand prêtre préposé à la maison de Dieu, approchons-nous de Dieu avec un cœur sincère, avec une foi pleine et entière, le cœur et la conscience purifiés de tout mal, et le corps lavé d'une eau pure (c'est-à-dire par le baptême). » (Héb. 10.19-22)

Donc, les chrétiens, unis à Jésus, sont tous prêtres et peuvent entrer dans le vrai sanctuaire du ciel en suivant le chemin tracé par le Maître. Maintenir une distinction entre prêtres et laïcs, reconstituer une cléricature ou renouveler l'unique sacrifice rédempteur de Jésus-Christ, c'est rendre vaine la croix et renier l'actuelle intercession de Notre Seigneur, c'est redresser « le voile du temple » qui s'est déchiré à la mort de Jésus (Matt. 27.51).

II. LES « ANCIENS » OU « ÉVÊQUES » DU NOUVEAU TESTAMENT N'ÉTAIENT PAS PRÊTRES

Nos amis catholiques disent que la Bible mentionne toutefois les termes « anciens » et « évêques ». Ils nous affirment que ces mots désignent les « prêtres » et les « évêques » d'aujourd'hui. Mais, au contraire, la Bible nous explique qu'il n'y avait pas de distinction, aux temps apostoliques, entre les évêques et les anciens, et que ceux-ci n'étaient pas des prêtres revêtus d'une

dignité sacerdotale les distinguant des laïcs. Ils étaient les surveillants de chaque Église locale.

A) Existence des anciens ou, selon le mot grec, des «*presbuteros*» et en français des «*presbytres*»

Barnabas et Paul envoyèrent la collecte faite à Antioche aux «*anciens*» de Judée (Actes 11.30). C'est la première fois que le mot «*ancien*» apparaît, et l'auteur ne fait que les nommer. Il ne dit rien de leur désignation et de leurs fonctions.

Selon le livre des Actes, les «*presbytres*» ou «*anciens*» existaient également dans toutes les Églises fondées par Paul (Actes 14.23, 20.17). Ces anciens jouaient le même rôle que les «*episcopos*» ou «*évêques*», qui, selon le texte des Actes, avaient pour mission d'être les bergers ou les pasteurs de l'Église. En effet, nous lisons dans le chapitre 20, verset 17, que Paul «*envoya chercher à Éphèse les anciens de l'Église*». Quand ils arrivèrent, l'apôtre leur parla en ces termes : «*Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang*» (v. 28). Donc, les anciens ou presbytres et les évêques (*episcopos*) ne sont pas des personnes différentes. L'actuelle distinction catholique entre les prêtres (dont ils font les successeurs des «*anciens*») et les évêques n'est pas biblique. Bien plus, les évêques, dans chaque Église primitive, étaient toujours un groupe de personnes, jamais une personne seule. L'évêque, comme chef unique et suprême d'un diocèse, est une déformation de la pensée biblique originelle. Ainsi, fut-il fait dans tous les lieux où Paul fonda des Églises «*Ils (c'est-à-dire Paul et Barnabas) firent nommer des anciens dans chaque Église et, après avoir prié et jeûné, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru*» (Actes 14.23).

B) Les «*anciens*», toutefois, n'étaient pas prêtres

Nous pourrions présenter beaucoup d'arguments à l'appui de cette affirmation, mais les suivants seront suffisants.

1. L'étymologie des mots. Les personnes chargées de paître le troupeau du Seigneur étaient nommées (en grec) *presbuteros* ou *episcopos*. *Presbuteros* signifie «*ancien*». Or, chez les Juifs, les anciens étaient les dirigeants laïcs qui administraient les

synagogues et étaient l'élément laïc du sanhédrin, c'est-à-dire du tribunal suprême. Chaque ville avait ses « anciens ». Les *episcopos* (ou évêques) étaient, chez les Grecs, les surintendants laïcs qui surveillaient les villes et l'administration des temples. Nous comprenons, par la signification étymologique de « anciens » et « évêques », que ceux-ci n'étaient nullement prêtres. Comment pourrions-nous comprendre celui qui parle si ce n'est par la signification courante des mots qu'il emploie ? Si l'orateur leur attribue une signification nouvelle, il doit en informer ses auditeurs, faute de quoi, il ne sera pas possible de s'entendre. Mais, ceux qui ont rédigé la Bible, sous l'inspiration divine, ne nous avertissent pas que les anciens ou évêques étaient à leur sens des prêtres. En effet, ils n'ont jamais appelé les anciens « prêtres » ; ils les ont nommés « *didascales* » (docteurs) ou « pasteurs », mais jamais « prêtres ». Dans le Nouveau Testament, le terme « prêtre » (grec : *iereus*, pluriel : *iereis*) s'applique aux prêtres juifs et à Jésus-Christ en personne, qui est « *prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédec* » (Hébreux 5.6). (Plusieurs fois, on m'a appelé prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédec, à faux, car l'on a oublié que, dans la Bible, ces paroles concernent uniquement Jésus-Christ et personne d'autre !) Le terme « prêtre » est également appliqué à tous les chrétiens, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Jamais les anciens ou les évêques ne sont appelés prêtres. Pourquoi ? Parce que le sacerdoce du Christ, auquel tous les chrétiens participent, élimine l'existence d'un groupe spécial formé de prêtres.

2. L'activité des anciens. Les anciens et les évêques, comme c'est indiqué dans la Bible, n'ont pas d'activité spécifiquement sacerdotale. L'évêque doit être hospitalier ; il doit garder le dépôt (c'est-à-dire l'enseignement transmis par les apôtres), sans rien ajouter à ce que les apôtres ont prêché ; il doit présider avec zèle, prêcher et enseigner.

« *Si quelqu'un* », écrit l'apôtre Paul à Timothée dans sa première épître, « *aspire à la charge d'évêque, il désire une œuvre excellente. Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, modéré, réglé dans sa conduite, hospitalier, propre à l'enseignement. Il faut qu'il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéressé. Il faut qu'il dirige sa propre maison* »

et qu'il tienne ses enfants dans la soumission et dans une parfaite honnêteté; car si quelqu'un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'Église de Dieu? Il ne faut pas qu'il soit un nouveau converti de peur qu'enflé d'orgueil, il ne tombe sous le jugement du diable. Il faut aussi qu'il reçoive un bon témoignage de ceux du dehors, afin de ne pas tomber dans l'opprobre et dans les pièges du diable.» (1 Timothée 3.1-7)

Et, dans la même épître (5.17), on lit : « *Que les anciens qui dirigent bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement* » (cf. Tite 1.5-9).

Nous avons ici de précieux renseignements. Les évêques devant être mariés, leur famille bien disciplinée et leurs enfants fidèles, l'assemblée aura les meilleures raisons pour leur confier certaines charges de l'Église, vraie famille de Dieu. Ils s'occupent des relations extérieures de l'Église : ils accordent l'hospitalité, ils prêchent ce que les apôtres ont témoigné ; mais ils n'ont aucun rôle à jouer dans les rapports des chrétiens avec Dieu : ici, leur ministère se réduit, comme celui de tous les chrétiens, à la prière. Jacques dit à ceux dont la santé diminue :

« Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que ceux-ci prient pour lui, après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur; la prière de la foi (pas l'huile) sauvera le malade et le Seigneur le relèvera; et, s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés. » (Jacques 5.14,15)

III. LE PARDON DES PÉCHÉS

Maintenant, abordons le problème du pardon des péchés. Les anciens ou évêques avaient-ils la puissance de pardonner, au nom de Dieu, les péchés des chrétiens? Avaient-ils la faculté d'absoudre les pécheurs? Absolument pas. Les apôtres eux-mêmes ne possédaient pas cette puissance. Jésus seul peut conférer le pardon. Il a le pouvoir de pardonner les péchés, pouvoir semblable à celui de Dieu : « *Jésus, écrit Marc (2.5), voyant leur foi, dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés.* » Et, pour prouver que le Fils de l'homme (Jé-

sus-Christ) avait sur la terre le pouvoir de pardonner, il dit de nouveau au paralytique : *« Je te l'ordonne, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. »*

La mort de Jésus est l'acte rédempteur qui rend possible la rémission des péchés : *« Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs »* (Marc 10.45). Grâce à lui, l'assurance que tout péché sera pardonné aux hommes nous est donnée. Mais, aucune autre personne ne peut absoudre les péchés d'autrui. En réalité, ce pouvoir ne fut jamais confié à des hommes, et jamais les apôtres n'ont pardonné les péchés des chrétiens.

A) L'enseignement de Jésus

Quand un disciple lui dit : *« Seigneur, enseigne-nous à prier »*, Jésus prononça le Notre Père. Par une partie de cette pétition, il ordonne aux chrétiens de dire : *« Pardonne-nous nos péchés, car, nous aussi, nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »* (Luc 11.1-4). Ici, comme partout ailleurs, c'est le pécheur qui, poussé par la grâce de Dieu, se dirige directement vers le Père ; la condition pour recevoir le pardon n'est pas l'absolution sacerdotale, mais le pardon que le pécheur a déjà accordé à ses frères. Après cette prière Jésus enchaîna : *« Si, en effet, vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi les vôtres ; mais si vous ne remettez point aux hommes leurs offenses, votre Père, non plus, ne vous remettra pas vos offenses »* (Matt. 6.14s). Il est inconcevable de croire obtenir le pardon de Dieu, si l'on ne pardonne pas à son prochain. Mais Jésus ne laisse pas entrevoir la nécessité d'une absolution sacerdotale.

B) L'histoire apostolique

Ceci est confirmé par l'histoire des apôtres. Quand le chrétien Simon, le magicien, de Samarie, voulut acquérir à prix d'argent le pouvoir de transmettre des dons miraculeux, Pierre lui dit :

« Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquerrait avec de l'argent... Repens-toi donc de ta méchanceté, et prie le Seigneur pour que la pensée de ton cœur te soit pardonnée, s'il est possible, car je vois

que tu as le cœur rempli de fiel amer et que tu es dans les liens de l'iniquité. Simon répondit : Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit.» (Actes 8.18-24)

Pierre ne lui dit pas : «Repens-toi donc et viens à moi pour obtenir l'absolution de tes péchés.» Il dit au contraire : «*Prie le Seigneur pour que la pensée de ton cœur te soit pardonnée.*» De même, Simon ne sollicita pas de Pierre de l'absoudre, il lui demanda seulement de prier le Seigneur pour qu'il obtienne le pardon de Dieu.

Le vieil apôtre Jean écrit que les chrétiens ne devaient plus pécher : «*Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point*» (1 Jean 2.1). Mais, pour être vraiment sans péché, il faudrait être délivré, comme dit l'apôtre Paul, «de ce corps de mort» et participer à la gloire du ciel. C'est le même Jean qui taxe de menteur celui qui se prétend sans péché : «*Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Si nous confessons nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité*» (1 Jean 1.8,9). Mais, pour être absous, est-il nécessaire de nous présenter devant les prêtres? Pas du tout! Jésus est l'unique médiateur reconnu par Dieu; car, après le passage déjà cité, Jean ajoute : «*Et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père : Jésus-Christ, le Juste. Il est lui-même une victime propitiatoire pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier*» (1 Jean 2.1,2).

C) La confession biblique

La Sainte Écriture ne nous interdit pas de confesser nos péchés à d'autres personnes si nous le désirons : «*Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris. La prière du juste a une grande puissance*» (Jacques 5.16). Mais cette confession n'est pas obligatoire, sauf pour l'offenseur qui doit confesser ses fautes à celui qu'il a outragé. Pour recevoir cette confession biblique, il n'est pas nécessaire d'être prêtre, mais il suffit d'être chrétien, c'est-à-dire être frère ou sœur spirituels du pécheur : «*Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns*

pour les autres.» Quand on dit : « Que les laïcs se confessent donc aux prêtres », c'est un changement que l'on apporte à la Parole de Dieu, qui déclare : « les uns aux autres ». Si les laïcs doivent se confesser aux prêtres, les prêtres, réciproquement, doivent le faire aux laïcs !

Cette confession n'est pas faite forcément pour obtenir le pardon, mais peut être pour obtenir des prières qui aideront le pécheur dans sa vie spirituelle. En effet, jusqu'à la fin du 12^e siècle de l'ère chrétienne, les prêtres catholiques, continuant la tradition apostolique, ne donnaient pas l'absolution aux pécheurs, mais, comme le font encore maintenant les prêtres grecs, ils priaient seulement Dieu de pardonner le pénitent qui se confessait. Mais, aujourd'hui, c'est le prêtre catholique, pécheur lui-même, qui pardonne les péchés au nom de Jésus. Mais où a-t-il puisé ce pouvoir ? Dans toute la Bible, il n'en existe pas la moindre trace. Étrange déformation de la vraie tradition apostolique, déformation de ce que nous enseigne le Nouveau Testament. Il est donc nécessaire pour nous de revenir au message primitif des apôtres.

D) «Ceux à qui vous pardonnerez les...»

Mais on nous objecte le passage de Jean 20.19ss. Après sa résurrection, Jésus se présente au milieu des apôtres et leur dit : « *La paix soit avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et, ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* » Eh bien, nous disent les catholiques, par cette sentence, les apôtres et par eux les évêques et les prêtres ont reçu le pouvoir de pardonner les péchés. C'est Jésus qui nous le dit. Nous devons accepter ce que le Maître a enseigné. C'est sur ce chapitre que l'Église catholique s'appuie pour prouver que la confession auriculaire est une obligation biblique. Un instant, cependant, car nous attendons que l'on nous démontre que le pardon des péchés, dont Jésus parle ici, est bien le pardon donné par l'absolution sacerdotale dans le sacrement de la confession. Jésus nous parle d'un pouvoir de pardonner les péchés. Nous aussi, nous l'avouons. Mais, c'est dans la Bible que nous devons trouver les conditions et les moyens. Or, le Nouveau Testament nous enseigne que le pardon

fut donné par l'Église au moyen de la prédication et du baptême, et non point par le sacrement de confession. En réalité, dans des passages semblables, Matthieu et Marc, à la place du texte susnommé, nous disent ouvertement qu'on obtient la rémission des péchés par la foi et le baptême reçus après avoir écouté la prédication de la repentance. Pierre affirme à Corneille que *« quiconque croit en lui (Jésus) reçoit par son nom le pardon des péchés »* (Actes 10.43). *« Sachez donc, prêche l'apôtre Paul, que c'est par lui que le pardon des péchés est annoncé »* (Actes 13.38). *« Repentez-vous, dit Pierre aux Juifs, le jour de la Pentecôte, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés »* (Actes 2.38).

La prédication a toujours été le « sacrement de la réconciliation » :

« Car Dieu... a mis en nous la parole de la réconciliation. Nous faisons donc fonction d'ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en supplions, au nom de Christ, soyez réconciliés avec Dieu ! Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a traité pour nous comme péché, afin que nous devenions en lui justice de Dieu. » (2 Cor. 5.19-21)

« Et tout cela vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par Christ et qui nous a donné le ministère de la réconciliation. » (passage déjà cité, v. 18)

C'est par la prédication et le baptême que Paul est ministre de Jésus-Christ parmi les païens, et qu'il exerce le sacerdoce de l'Évangile de Dieu, *« afin de présenter à Dieu une offrande de païens agréable, sanctifiée dans l'Esprit Saint »* (Rom. 15.16). Dans cette perspective, le baptême serait, pour celui qui baptise, une façon de sacrifier à Dieu, c'est-à-dire de lui consacrer, de lui dédier, ceux qui désormais ne veulent plus vivre pour eux-mêmes, mais pour la gloire de Dieu.

CONCLUSION

Je dis : Le pouvoir que Jésus a donné aux apôtres par cette phrase : *« Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés »*, concerne la prédication et le baptême. Je le prouve par des passages bibliques différents qui attestent que le pardon des péchés provient uniquement de la prédication,

de la repentance, et du baptême. Je le confirme par le fait que les apôtres et les premiers chrétiens n'ont jamais donné l'absolution aux chrétiens pécheurs ; mais ils les ont seulement amenés à la repentance et à la prière. J'ai démontré aussi que la confession des péchés était libre et mutuelle : « *Confessez vos péchés les uns aux autres.* »

Nos amis catholiques disent que les paroles de Jésus concernent la déclaration des péchés qu'on doit faire de nos jours aux prêtres dans la confession auriculaire. Mais ils ne peuvent démontrer l'existence réelle effective des prêtres dans le Nouveau Testament, et ils ne peuvent prouver par la Bible et l'histoire primitive que les apôtres et les évêques aient donné l'absolution aux pécheurs. Ils doivent séparer les phrases de Jésus de leur contexte qui a rapport à l'activité des apôtres chez les païens, dans le but de soutenir le dogme du Concile de Trente qui applique la sentence de Jésus à ceux qui sont déjà chrétiens. Ils doivent recourir, comme toujours, à l'infailibilité de l'Église et du pape, qui seule peut fournir un commentaire audacieux, une explication trop hardie à ce passage.

Chacun trouvera aisément quelle interprétation se trouve être le plus en harmonie avec la Bible. Ne croyez pas ces affirmations parce qu'elles viennent de moi, mais parce qu'elles sont conformes à la Bible qui est la Parole de Dieu ; c'est à elle seulement qu'il faut ajouter foi. Qu'il me soit permis de conclure par les paroles de l'apôtre Paul :

« À moi, le moindre de tous les saints (c'est-à-dire des chrétiens), cette grâce a été accordée d'annoncer... les richesses incompréhensibles du Christ, et de mettre en lumière... le dessein éternel qu'il (Dieu) a mis en exécution par Jésus-Christ, notre Seigneur, en qui nous avons, par la foi en lui, la liberté de nous approcher de Dieu avec confiance... À cause de cela, je fléchis les genoux devant le Père... afin qu'il vous donne d'être puissamment fortifiés par son Esprit..., en sorte que Christ habite dans vos cœurs par la foi... et que vous puissiez connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. À lui soit la gloire... en Jésus-Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles ! Amen. » (Éph. 3.8-21)

Le vrai baptême

I. LES ÉLÉMENTS DU BAPTÊME

Le baptême prêché par les apôtres comprend plusieurs éléments. Nous voulons les rappeler ici avec la grâce de Dieu.

A. Le baptême chrétien comprend la foi chrétienne de la part de celui qui demande le baptême.

Tous les écrits du Nouveau Testament affirment la nécessité de la foi chez le candidat au baptême. Jésus est l'unique Médiateur de notre salut. On parvient à Jésus par la foi. *« Jésus dit à la foule : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif »* (Jean 6.35). *« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie »* (6.47,48). Rien de plus naturel que, dans les premiers temps de l'Église, chaque fois, avant de baptiser une personne, on lui faisait professer publiquement sa foi en Jésus-Christ. Jésus envoya ses apôtres pour baptiser, mais ils ne pouvaient administrer le baptême qu'après avoir prêché et enseigné l'Évangile :

« Allez donc, faites des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » (Matthieu 28.19)

« Allez par tout le monde et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » (Marc 16.15,16).

Quand l'eunuque demanda le baptême à Philippe, qui l'avait instruit, celui-ci lui dit : *« Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. »* L'eunuque répondit : *« Je crois que Jésus est le Fils de Dieu »* (Actes 8.36s). Le même livre des Actes affirme que *« plusieurs Corinthiens, ayant entendu Paul, crurent aussi, et furent baptisés »* (Actes 18.8).

B. Le baptême demande préalablement la repentance de l'âme.

Le pécheur ne devient pas bon, ne change pas son état de culpabilité ou ses sentiments par le baptême seul. La conversion doit être précédée de la foi et de la repentance. Par la foi, il croit en Jésus-Christ, son Sauveur. Par la repentance, il comprend avoir parcouru une fausse route. Il comprend qu'il faut transformer sa vie. Il doit être prêt, comme Zachée, à réparer dans la mesure du possible, le mal qu'il a fait : *« Voici, Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et, si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple »* (Luc 19.5-8).

Pour recevoir efficacement le vrai baptême, le changement du cœur du candidat est nécessaire, et ce changement s'opère par la repentance appuyée sur la foi en Jésus, notre Sauveur. On comprend alors que Jésus ait donné aux apôtres le commandement de prêcher la repentance. *« Il est écrit... que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem »* (Luc 24.46,47). On comprend aussi que Pierre ait adressé ces mots aux Juifs coupables d'avoir crucifié Jésus-Christ, le Sauveur : *« Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit »* (Actes 2.38).

C. Le baptême unit le pécheur à la mort et à la résurrection du Christ.

Quand un homme est emprisonné, il peut se repentir de son crime contre la société, il peut en son cœur se résoudre à changer ses mœurs, mais ce n'est pas suffisant pour lui ouvrir les portes de la prison. Le changement de sa situation actuelle peut seulement provenir d'une volonté, d'une autorité supérieure qui lui rendra la liberté. La même chose se produit pour le pénitent qui sollicite le baptême. Il a la foi, il a la repentance, donc il se trouve disposé à recevoir le don de Dieu. Mais se transformer de pécheur en saint est le fruit de la bonté divine qui lui accorde, par le baptême, la justification et le salut. Saul, le futur apôtre Paul, était déjà un croyant repentant quand Ananias lui dit : *« Et, maintenant, que tardes-tu ? Lève-toi, sois*

baptisé, et lavé de tes péchés, en invoquant le nom du Seigneur» (Actes 22.16). C'est la doctrine centrale du Nouveau Testament concernant le baptême. Selon ce divin livre tout entier, on ne peut nier le lien étroit et très réel qui rattache le salut au baptême. C'est le baptême qui trempe (c'est le sens étymologique du mot baptême) et noie dans la mort du Christ, qui ensevelit avec le Christ, en vue d'une résurrection avec lui.

« Ignorez-vous, écrivait Paul aux Romains – ignorez-vous que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts, par la gloire du Père, de même nous aussi marchions en nouveauté de vie. » (Romains 6.3s)

Par le baptême, et dans celui-ci, le baptisé devient une même plante avec le Christ :

« En effet, si nous sommes devenus un même corps avec lui en la conformité avec sa mort, nous le serons aussi en la conformité avec sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché; car celui qui est mort est libre du péché. » (Romains 6.5-7)

« Ainsi, vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché et comme vivants par Dieu en Jésus-Christ. » (Romains 6.11)

« Les recherches récentes, écrit J. J. von Allmenn, ont démontré que cette étonnante façon de penser n'est ni une image ni un symbole, mais qu'elle décrit une réalité : dans son baptême et par son baptême, le baptisé meurt avec le Christ et ressuscite avec Lui; sa vie charnelle y trouve sa fin et sa vie spirituelle son début. Le baptême renverse donc complètement la situation religieuse et morale de l'homme : il applique, en fait, à un individu, ce qui est vrai, en droit, pour le monde entier, à savoir qu'en Jésus-Christ, qui meurt et ressuscite, la création déchue s'achève et la création nouvelle commence. » (Vocabulaire biblique, Neuchâtel 1954, article : Baptême)

Le baptême est donc un bain de régénération, qui fait d'un fils de la chair un enfant de Dieu.

« Dieu nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions, en espérance, héritiers de la vie éternelle. » (Tite 3.5-7)

C'est pourquoi le baptême, nouvelle arche de salut, nous sauve, comme l'arche de Noé sauva sa famille de la ruine du déluge, selon les mots de l'apôtre Pierre :

« C'était l'image du baptême qui vous sauve maintenant : il n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience; il vous sauve par la résurrection de Jésus Christ, qui, parti pour le ciel, est à la droite de Dieu, et à qui sont soumis anges, pouvoirs et puissances. » (1 Pierre 3.21,22, TOB)

C'est pourquoi le baptisé doit prouver par une vie nouvelle que le baptême a représenté pour lui un vrai engagement.

« Que le péché ne règne point dans votre corps mortel, et n'obéissez pas à ses convoitises. Ne livrez pas vos membres au péché, comme des instruments d'iniquité; mais donnez-vous vous-mêmes à Dieu, comme étant vivants, de morts que vous étiez, et offrez à Dieu vos membres, comme des instruments de justice. » (Romains 6.12s)

II. QUELQUES CONSÉQUENCES

Voici quelques-unes des conséquences les plus importantes qui découlent de l'étude des enseignements bibliques sur le baptême.

A. Le Nouveau Testament attache beaucoup d'importance au symbolisme de l'immersion.

Le baptême est le rite par lequel le croyant meurt et ressuscite en Jésus-Christ. Dans le baptême, l'homme est plongé et enseveli dans l'eau, comme Jésus a été enseveli dans le sépulcre. Ensuite, le baptisé sort de l'eau comme Jésus est sorti du sépulcre. C'est ce que l'Épître aux Colossiens répète aux chrétiens : *« Vous êtes ensevelis avec lui par le baptême, vous*

êtes aussi ressuscités en lui et avec lui par la foi et la puissance de Dieu, qui l'a ressuscité des morts » (Col. 2.12).

La traduction du Nouveau Testament faite par l'Association Catholique des Études Bibliques au Canada (Montréal, 1953), donne l'explication de Aunote avec clarté et vérité (Rom. 6.3) :

« *C'est en sa mort que nous avons été baptisés.* » Saint Paul fait ici allusion au mode d'administrer le baptême dans l'Église primitive, c'est-à-dire par immersion totale. Le baptisé s'ensevelissait d'abord dans l'eau (figure de sa sépulture avec le Christ enseveli); il en sortait ensuite... complètement purifié, et commençait une vie nouvelle, figure de sa résurrection avec le Christ ressuscité. » (p. 372)

C'est pour réaliser cette immersion totale que Jean-Baptiste « *baptisait à Énon, près de Salim* (comme c'est écrit en Jean 3.23), *car il y avait là beaucoup d'eau* ». Cette eau était nécessaire pour y plonger les hommes. Quand Philippe baptisa le ministre d'Éthiopie, qui était administrateur de tous les trésors de la reine Candace, « *ils descendirent tous deux dans l'eau, et il le baptisa* » (Actes 8.28), c'est-à-dire le plongea totalement dans l'eau.

Cet usage se perpétua pendant de nombreux siècles. Je vous rappelle ce que l'on dit dans le Dictionnaire de Théologie Catholique (tom. 11, col. 186ss) :

« On baptise, disait saint Justin (Apo. 1.61, en Patrologie Grec., VI, 420), là où on trouve l'eau nécessaire. C'était donc auprès d'une source, sur les bords d'une rivière, dans une citerne ou une piscine, partout où se rencontrait un endroit propice. À Rome, saint Pierre aurait baptisé dans le Tibre, selon Tertullien (De baptism. 4, Patr. Lat., 1, 1, 203). Pendant les trois premiers siècles, on baptisa dans les catacombes dans lesquelles se réfugiaient les chrétiens pour échapper aux persécutions. Mais, dès que la paix fut accordée à l'Église, on se mit en mesure d'avoir des locaux spéciaux pour y conférer le baptême avec toute la solennité possible, et on construisit... des édifices connus sous le nom de "Baptistères". »

Nous aussi, nous voulons continuer à baptiser par immersion, comme cela se pratiquait aux temps apostoliques. Pourquoi changer ce que les apôtres ont exécuté? Changer le rite du

baptême, n'est-ce pas lui ôter le symbolisme que Paul y voyait, c'est-à-dire la mort et la sépulture du vieil homme enseveli dans l'eau pour naître à une nouvelle vie? Et pourquoi dire : «Je te baptise», c'est-à-dire : «Je te plonge, je t'immerge dans l'eau», quand on verse simplement de l'eau sur la tête? (C'est une antithèse.) Nous voulons donc, comme c'est encore de nos jours en usage chez les Grecs, rester fidèles à l'immersion pratiquée par les apôtres. Ne changeons pas de notre propre volonté ce que le Christ a établi à tout jamais!

B. Les apôtres n'ont pas baptisé les enfants.

Selon le Nouveau Testament, le baptême inclut toujours, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la foi et la repentance. Or, les petits enfants n'ont pas la possibilité de croire, puisqu'ils ne sont pas capables d'actions personnelles. Vouloir remplacer la prétendue foi des nourrissons par celle des parrains et marraines, c'est méconnaître la foi biblique, la seule qui sauve, qui est toujours une foi personnelle. «*Celui qui aura cru et sera baptisé sera sauvé*» (Marc 16.16). On ne peut croire par substitution de personnes. On connaît, peut-être, les mots de Tertullien de Carthage, qui, vers l'an 200, écrivit en Afrique un livre sur le baptême. C'est lui qui enseigne aux chrétiens les préceptes suivants :

«Conduisez à Jésus vos enfants quand ils seront grands; qu'ils apprennent l'enseignement chrétien, quand ils seront instruits sur le but vers lequel ils marchent. Faites-les devenir chrétiens dès qu'ils connaîtront Christ.» (Ante-Nicéens Fathers, 111, 674-676)

De plus, le baptême comprend, comme nous l'avons vu ci-dessus, la repentance. Comment vos enfants peuvent-ils se repentir, eux qui n'ont pas la possibilité d'accomplir une action personnelle? Vivant en état d'innocence, comment se repentiraient-ils de péchés qu'ils ne peuvent avoir commis?

En effet, le même Tertullien, dans le passage déjà cité, posait aux chrétiens la question suivante : «Qu'est-ce que les enfants ont à faire, eux qui vivent une vie innocente, avec le pardon des péchés?» Ce fut avec la doctrine du péché originel, jugement qui se répandit au temps de Cyprien et d'Origène, que le bap-

tême, contre l'opinion de Tertullien, fut également administré aux enfants.

Que dire du baptême des « maisons » par les apôtres ? On nous objecte : « Les apôtres ont baptisé des maisons entières, des maisonnées comprenant peut-être des enfants. Donc, le baptême des enfants est un usage apostolique » (cf. Actes 10.24-48, 16.15-33; 1 Cor. 1.16, etc.).

Mais, quand le texte sacré nous relate les détails de ces conversions, il note, en accord avec les autres passages bibliques déjà invoqués, que toutes les personnes, avant d'être baptisées, crurent en la parole prêchée. Paul et Barnabas « *annoncèrent la parole de Dieu au geôlier de Philippes, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison... et il (le geôlier) se réjouit avec toute sa famille de ce qu'il avait cru en Dieu* » (Actes 16.32,34).

Nous aussi, comme Paul, nous ne baptisons pas les enfants qui ne savent pas discerner le bien du mal et qui n'ont pas encore la connaissance de Jésus par la foi. Ils seront baptisés quand, après avoir grandi et avoir péché comme chaque homme, ils pourront être instruits de l'Évangile, se convertir par leur foi et se repentir de leurs péchés ; ils seront baptisés quand ils auront la possibilité de se consacrer personnellement à lui. Nous croyons, en agissant de la sorte, répondre aux enseignements des apôtres qui n'ont baptisé que des adultes.

CONCLUSION

Mes amis, il n'est pas possible, après une simple lecture, de juger la véracité ou la fausseté de la matière étudiée. Il est nécessaire de beaucoup réfléchir à ce sujet et de méditer profondément les passages cités, après les avoir vérifiés dans la Bible. Néanmoins, il faut tout examiner dans la paix et avec amour, selon l'affirmation de Paul : « *Éprouvez tout et retenez ce qui est bon. Tenez-vous à l'écart de toute espèce de mal* » (1 Thess. 5.21,22).

Ensuite, il faut agir en conformité avec la vérité que nous avons trouvée :

« *Mes frères, si l'un de vous s'éloigne de la vérité et qu'un autre l'y ramène, qu'il sache que celui qui ramène un pécheur*

de l'erreur de la voie où il s'égare sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés.» (Jacques 5.19s)

OBJECTION

On m'a demandé : «Que pensez-vous du péché originel?»

Réponse :

La nature du péché d'Adam suscite depuis toujours de nombreuses discussions. Le récit de Genèse 3, qui parle du jardin d'Éden, de l'arbre de la vie et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, signifie que l'homme, en désobéissant aux ordres de Dieu, a voulu devenir l'égal de son Créateur, seul privilège qui lui manquait encore. Il a voulu tracer lui-même sa voie, sans suivre celle fixée par Dieu ; il a voulu poursuivre sa route, indépendamment de Dieu, sans aucune restriction, tentant ainsi l'expérience de tout ce qu'il désirait.

Mais, en agissant de la sorte, il modifia le cours de la vie humaine. Tous les enfants d'Adam, à la suite de cette chute, furent assujettis à la mort corporelle (Rom. 5.12ss). Mais ils ne deviennent pécheurs que lorsque les enfants, en grandissant, auront acquis la faculté de comprendre ce qu'ils font. Il n'y a pas dans la Bible de doctrine relative au péché originel héréditaire, qui nous éloigne de Dieu. L'état de culpabilité n'est pas héréditaire. Chacun pèche de sa propre volonté. Chaque homme sera puni pour les péchés qu'il aura commis et non pas pour ceux commis par ses ascendants (Ézé. 18.14-20). Jamais les apôtres n'ont baptisé un enfant. Toujours, ils baptisaient les grandes personnes, mais après avoir trouvé en ces adultes la foi en Jésus-Christ et la repentance de leurs péchés.

C'est la raison indiscutable pour laquelle on peut conclure que les apôtres n'étaient nullement persuadés de l'existence du péché originel, comme le croient les catholiques d'aujourd'hui.

Marie dans les Évangiles

Souvent on entend les catholiques dire que les protestants sont contre Marie, qu'ils blasphèment Marie. Mais en réalité, nous qui voulons être chrétiens et rien que chrétiens, ni protestants, ni catholiques, nous aimons Marie, comme la bienheureuse mère du Christ, notre Seigneur. Mais, nous sommes contre toutes les exagérations qui exaltent Marie au-dessus de la place que Dieu lui a donnée. Ce que les Évangiles nous disent de Marie est plus que suffisant pour comprendre la vraie position de Marie dans l'histoire du salut. Voici quelques épisodes que nous lisons dans le Nouveau Testament, et la signification qu'ils ont.

I. LE MYSTÈRE DE NAZARETH

La petite ville de Nazareth n'était alors qu'une bourgade inconnue dont le nom nous est présenté pour la première fois par la plume des évangélistes. Blottie au fond d'une vallée, enserrée de toutes parts par une ceinture de collines, elle évoque au printemps l'image d'une fleur solitaire qui s'épanouit dans son verdoyant calice. C'était dans cet asile que vivait, six ou sept ans avant l'ère chrétienne, une jeune fille appelée Marie, dont le nom signifie, peut-être, « aimée de Dieu » (de l'égyptien : *meri-yam*).

Elle est appelée soit « épouse » (Matthieu 1.20), soit « fiancée » (Luc 1.27), de Joseph. Ce n'est pas une contradiction, parce que chez les Juifs une « fiancée » pouvait être appelée « femme », la fiancée étant considérée déjà comme une vraie femme. Si elle était infidèle, elle devait subir la peine des adultères, c'est-à-dire la lapidation. Si son fiancé venait à mourir, elle était considérée comme une veuve ; elle ne pouvait être répudiée qu'avec les formalités exigées pour l'épouse légitime. Cependant, elle n'habitait pas encore avec son époux, mais demeurerait pour un peu de temps, peut-être une année, chez ses parents. Le moment le plus solennel du mariage se passait à la tombée

du jour, quand le fiancé, escorté de ses compagnons, venait chercher sa femme pour la conduire chez lui. Tout le village se joignait au cortège. À la lueur des flambeaux et des torches, au son des instruments de musique, la procession s'avavançait lentement, en suivant le plus long parcours quand la distance était trop faible. C'est ce que l'ange dit à Joseph d'accomplir, après avoir éloigné ses doutes (Matthieu 1.24).

Ce fut à cette femme qu'un jour l'ange Gabriel fut envoyé. Il se présenta à elle, la saluant par des paroles qui, habituellement, sont traduites par les catholiques par : « *Je te salue, comblée de grâce* » (Luc 1.28). De cette traduction, ils ont déduit tous les privilèges qu'ils accordent à Marie. Si elle est comblée de grâce, elle n'a donc pas de péché, elle eut des révélations spéciales, elle ne fut pas retenue dans le sépulcre mais monta au ciel avec son propre corps, elle est la Reine des cieux. Mais cette traduction, comme le reconnaît aussi le dominicain J.P. Audet, est fausse. L'ange ne voulait pas faire un compliment à Marie, mais lui confier une mission. Les mots de l'ange doivent donc être traduits : « Réjouis-toi, Privilégiée, le Seigneur est avec toi » (J.P. Audet, Revue Biblique, 63, 1956, p. 361).

« *À ces mots, Marie fut bouleversée* » (Luc 1.29). On s'est beaucoup demandé quelle avait été la cause précise de ce trouble. Un grand nombre d'interprètes, à la suite de l'évêque Ambroise, ont pensé que sa pudeur de jeune femme avait été troublée à la vue d'un ange qui lui était apparu en forme humaine. Cette interprétation, qui ne fait pas grand honneur ni à Marie ni à l'ange, est aujourd'hui généralement abandonnée (J.P. Audet). Le récit de Luc est d'ailleurs explicite : Marie fut troublée par les « paroles » de l'ange, non par sa vue.

Quand Marie se sentit appelée « Privilégiée » (*checharitome-né*), elle commença à se demander ce que signifiait au juste ce titre. L'ange le lui expliqua en ajoutant :

« *Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici, tu concevras et enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus (= Jahvé a sauvé). Il sera grand et on l'appellera Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera sur la mai-*

son de Jacob à jamais, et son règne n'aura point de fin.»
(Luc 1.30-33)

Voilà donc le privilège auquel Marie a été appelée.

Cette naissance n'a pas eu lieu selon les lois ordinaires de la nature. Elle a été le fruit d'une conception virginale, effectuée par l'Esprit Saint, qui souligne toujours une intervention spéciale de Dieu.

« L'Esprit-Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre; c'est pourquoi ce qui naîtra sera appelé saint, Fils de Dieu. » (Luc 1.35)

Les mots « c'est pourquoi » nous expliquent bien le but du miracle. Il ne fut pas accompli pour maintenir un privilège spécial de Marie, c'est-à-dire son intégrité corporelle, mais pour faire de Jésus le Fils de Dieu. Jésus, pas Marie, est au cœur du récit. Par la puissance du Saint-Esprit, une création s'accomplit dans le sein de Marie. Par Marie, Jésus est lié à l'humanité pécheresse, à la lignée d'Adam; par la puissante intervention du Saint-Esprit, Jésus est lié à Dieu; il est le dernier Adam, qui va commencer une humanité nouvelle. Rapporter la conception miraculeuse de Jésus à la volonté divine de maintenir un privilège personnel de Marie, à savoir son intégrité physique, c'est méconnaître toute la valeur de la narration biblique.

Dans l'épisode de l'Évangile, on peut, cependant, deviner une magnifique disposition d'esprit de Marie, c'est-à-dire la grandeur de sa foi humble et obéissante. Quand l'ange lui parla, elle ne fit pas d'objections, elle n'opposa point les difficultés qui pourraient naître de la part de son fiancé qui, peut-être, aurait supposé son infidélité. Elle ne présenta pas le risque de voir compromise sa réputation de femme pure. Marie tout simplement répondit à l'ange : *« Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole ! »* Quelle obéissance humble et confiante, qui laisse toutes choses entre les mains du Seigneur! Dieu pourvoira! Et en effet Dieu y pourvut. Joseph, homme droit, la trouva en état de grossesse et, ne voulant pas la dénoncer publiquement, il résolut de la répudier sans bruit. Mais un ange du Seigneur

« ... lui apparut en songe et lui dit : Joseph ne crains point de prendre chez toi Marie, ton épouse : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint... Une fois réveillé, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse. » (Matthieu 1.19,20,24)

Avons-nous cette même foi? Sommes-nous prêts à tout accepter dans la volonté de Dieu sans opposer des objections personnelles? La manière la plus belle d'exalter Marie, c'est précisément celle de toujours accomplir la volonté de Dieu, comme le fit Marie. Quand nous obéissons à la volonté de Dieu, nous exaltons Marie d'une manière plus belle qu'en répétant des compliments élogieux envers la mère du Christ.

II. « QUOI À MOI ET À TOI, FEMME... ? »

Nous voici maintenant à Cana, témoin du premier miracle de Jésus en Galilée. Au moment où Jésus parvint à Cana, tout le bourg était en fête pour la fondation d'un nouveau foyer. Les noces se déroulaient pendant une semaine entière. Chaque jour de nouveaux visiteurs pouvaient venir à l'improviste. Soit que le chef du festin eût mal pris ses mesures, soit que l'arrivée inopinée de nouveaux convives dérangerait ses calculs, les époux se trouvèrent dépourvus de vin. Rien de plus gênant pour des hôtes qui voulaient bien faire les choses. Marie, qui devait avoir part à l'ordonnance du festin, fut la première à s'en apercevoir, et dit à son fils : *« Ils n'ont plus de vin ! »* (Jean 2.3).

« Ce n'était pas une prière proprement dite, ni même l'expression formelle d'un désir, mais le simple exposé d'une situation pénible, joint au secret espoir qu'il saurait y remédier. » (Prat)

Beaucoup de théologiens catholiques remarquent que, tout en ayant dit : *« Mon heure n'est pas encore venue »* (Jean 2.4), Jésus accomplit tout de même le miracle en changeant l'eau en vin. Voilà donc, ils veulent conclure, la puissance de l'intercession de Marie, qui se manifeste en Médiatrice de grâces. Nous pouvons donc prier Marie et tout obtenir de sa bienveillante protection.

En réalité, c'est avancer trop vite et dire ce que la Bible ne dit pas. On oublie que par leur prière beaucoup de personnes ont obtenu des miracles. Qu'on se souvienne, par exemple, de la

prière de la femme païenne, syro-phénicienne de naissance, qui obtint la miraculeuse guérison de sa petite fille, quoique Jésus fût envoyé seulement pour les «enfants d'Israël» (Marc 7.27). Pourtant, ces personnes ne deviennent pas médiatrices de grâces pour nous. Ce qu'elles ont obtenu une fois ne peut pas constituer une règle pour tout le monde et tous les temps. Ce qu'ils ont personnellement accompli pendant qu'ils étaient en vie n'est pas une démonstration qu'ils puissent le faire aussi après leur mort. On doit aussi se rappeler que, tandis que les apôtres ont accompli beaucoup de miracles, la Bible ne nous rapporte pas un seul miracle accompli par Marie dans sa vie terrestre. Pourquoi devrait-elle en accomplir aujourd'hui après sa mort? et pour quelle raison? Les miracles, étant une démonstration de la vérité du message du Christ, n'ont pas besoin d'être accomplis aujourd'hui parce que Dieu l'a déjà approuvé par les miracles des apôtres.

Bien plus, on ne doit pas oublier la réponse que Jésus donna à sa mère : « *Quoi à moi et à toi, femme?* » (Jean 2.4). Les mots «quoi à toi et à moi» sont un sémitisme assez fréquent dans l'Ancien et le Nouveau Testaments (Juges 11.12; 2 Sam. 16.10; 19.22; 1 Rois 17.18; etc.; Matthieu 8.29; Marc 1.24; 5.7; Luc 4.34; 8.28). «On l'emploie pour repousser une intervention jugée inopportune ou même pour signifier à quelqu'un qu'on ne veut avoir aucun rapport avec lui» (*Bible de Jérusalem*, p. 1399, h.).

Si l'on voulait déduire une conclusion de la réponse de Jésus à Marie, on devrait aboutir à la suivante : «Jésus, en bon fils, accomplit le désir de sa mère, mais lui fait observer, dans une forme un peu sèche, qu'il ne désire pas que Marie se mêle dans sa mission. C'est à lui de connaître l'heure de sa glorification, dont les miracles étaient l'annonce symbolique.» C'était donc une nouvelle manière de répéter ce que Jésus avait déjà dit à Jérusalem par les paroles restées incomprises à Marie : «*Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père?*» (Luc 2.49). Ce n'est pas la volonté de Marie, mais la volonté du Père qui va maintenant devenir la nourriture de Jésus. Cette fois, sa mère, ayant compris la leçon, se retira de la vie publique de Jésus, pour lui laisser la voie complètement ouverte. D'autres femmes seront avec Jésus et l'assisteront de leurs biens, mais nous ne

verrons plus Marie (Luc 8.2,3). Elle comprit et se retira dans une humilité très profonde, que nous aussi devrions imiter. Elle comprit très bien la nécessité de mettre en pratique les paroles de Jean le Baptiste : *« Il faut que lui grandisse, et que moi, je décroisse »* (Jean 3.30).

III. «IL A PERDU LE SENS...»

Jésus, revenu à Capernaüm, s'arrêta dans une maison, sans doute celle de Simon Pierre. La foule, toujours avide de voir des miracles et de l'écouter, accourut aussitôt et se massa aux abords de la demeure à tel point que Jésus et ses disciples ne pouvaient pas même trouver de temps pour prendre de la nourriture. Le bruit de ce qui se passait à Capernaüm parvint jusqu'à Nazareth, distante d'une trentaine de kilomètres.

« Les siens – c'est-à-dire la famille de Jésus –, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : Il a perdu le sens. » (Marc 3.21)

On pourrait traduire les derniers mots de cette façon : « Car on disait : Il a perdu le sens. » Dans ce dernier cas, ce ne sont pas les familiers de Jésus qui ont dit que Jésus était hors de lui, mais c'était le bruit qui circulait de bouche en bouche.

Les « siens » partirent donc pour l'arracher, fût-ce par force, à l'empressement indiscret et inconsideré des foules. L'intention était bonne, mais la démarche inopportune.

A) Les «frères» et les «sœurs».

Qui étaient-ils les « siens », qui allèrent prendre Jésus. C'étaient « sa mère et ses frères ». En effet, ils sont bien spécifiés par Marc quand il narre leur arrivée. *« Sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, ils le font demander »* (Marc 3.31). Jésus avait donc des frères. C'est ce que nous lisons dans plusieurs autres passages de la Bible :

« D'où cela lui vient-il ? Et qu'est-ce que cette sagesse qui lui a été donnée et ces grands miracles qui se font par ses mains ? N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? Et ils se choquaient sur son compte. » (Marc 6.2,3)

On dit usuellement chez les catholiques que « les frères » et « les sœurs » étaient « les cousins et les cousines » de Jésus, parce que les Juifs, n'ayant pas de mot pour indiquer le « cousin », le remplaçaient par celui de « frère ».

Cependant, si tel est le cas, pourquoi Paul, qui écrivait ses lettres en grec à des chrétiens qui n'étaient pas juifs, emploie-t-il le mot « cousin » (*anepsios*) dans le cas de Marc et Barnabas (Colossiens 4.10) tandis qu'il nomme « frère de Jésus » Jacques qu'il trouva lors de sa visite à Jérusalem (Gal. 1.19)? Par cette distinction n'enseignait-il pas que Jacques était vraiment « frère » et non seulement « cousin » de Jésus, à l'encontre du cas de Marc et de Barnabas?

D'autres nous disent qu'ils étaient appelés « frères » dans le sens de parents en général, parce que chez les Juifs tous les « parents » étaient des « frères ». Mais dans ce cas on ne comprend pas comment la Parole de Dieu, écrite en grec, ne les appelle pas *sungenes*, c'est-à-dire parents, comme dans le cas d'Élisabeth, qui était parente de Marie (Luc 1.36). L'unique raison est dans le fait que les « frères » et les « sœurs » de Jésus étaient en réalité ses vrais frères et sœurs et non seulement des parents dans un degré non spécifié.

B) Le vœu de virginité.

Quelques théologiens supposent que Marie, bien que fiancée de Joseph, avait fait le vœu de virginité. Elle ne pouvait donc pas vouloir d'autres enfants; ainsi les frères de Jésus ne seraient pas les fils de Marie. Son intention de rester vierge serait indiquée par la question qu'elle posa à l'ange : « *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme* » (Luc 1.34), c'est-à-dire « Je ne connais et ne veux connaître aucun homme, mais veux conserver ma virginité. »

Cependant, on doit se rappeler que les vœux émis par une femme juive devaient être ratifiés ou annulés par son mari (Nombres 30.7-9,11-13). Dans le cas de Marie, le vœu de virginité, s'il avait été fait, aurait dû recevoir le consentement de Joseph. Celui-ci, plus que Marie, aurait dû être glorifié. Or la Bible n'indique pas que Joseph ait ratifié un tel vœu de virginité de son épouse, parce que dans Matthieu 1.24,25 nous lisons :

*« Une fois réveillé, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait prescrit; il prit chez lui son épouse et il ne la connut pas **jusqu'au** jour où elle enfanta un fils, auquel il donna le nom de Jésus. »*

Dans la Bible – j'ai voulu examiner tous les passages bibliques dans lesquels on trouve la préposition « jusqu'à » – cette manière de s'exprimer signifie toujours un changement de situation après le temps désigné. On doit donc conclure qu'après l'enfantement de Jésus, Joseph eut des rapports conjugaux avec Marie, sa femme, dont le fruit fut en effet les « frères » et les « sœurs » de Jésus.

C) Le comportement des frères de Jésus.

Selon Jean, *« même ses frères ne croyaient pas en lui »* (Jean 7.5). Jésus, en rappelant sa propre expérience personnelle, pouvait dire : *« Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et sa maison »* (Matthieu 13.57).

Avec cette attitude négative de sa famille, on comprend alors la raison de la démarche des parents de Jésus. Ils ne viennent pas pour écouter sa parole ; ils ne s'associent pas avec les autres disciples pour être instruits par lui. Ils le font appeler au dehors, pour avoir ainsi plus de chance de se saisir de lui. Nous comprenons aussi la réponse et le comportement de Jésus. Il ne sortit pas, mais désavoua sa famille pour exalter les liens spirituels d'une nouvelle famille qui se constituait autour de lui.

« Qui est ma mère ? Et mes frères ? Et promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »
(Marc 3.33-35)

Quand on exalte la puissante intercession de Marie parce qu'elle était mère charnelle de Jésus, on oublie que les liens de la chair n'ont aucune valeur chez Jésus. Chez lui tous ceux qui sont des chrétiens obéissants ont la même importance que ses frères, ses sœurs, voire sa mère.

IV. « VOICI TA MÈRE... ! »

Près de la croix de Jésus-Christ, l'Évangile de Jean nous présente quatre femmes :

« *Près de la croix de Jésus se tenaient*

a) *sa mère,*

b) *la sœur de sa mère,*

c) *Marie, femme de Clopas*

d) *et Marie de Magdala.* » (Jean 19.25)

La femme non nommée, mais qualifiée comme « sœur de Marie » est appelée Salomé en Marc (15.40) et mère des fils de Zébédée en Matthieu (27.56).

Si cette identification est juste, on peut expliquer bien des choses dans les Évangiles : on comprend alors pourquoi Jacques et Jean étaient, avec Pierre, les trois apôtres les plus proches de Jésus ; pourquoi Salomé, tante de Jésus, demanda les premières places dans le royaume du Christ pour ses fils. Ils étaient en effet ses cousins. Jésus, avant de mourir, confia sa mère à Jean, qui était uni à elle par des liens de parenté : il était son neveu.

« *Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voici ton fils. Puis il dit au disciple : Voici ta mère. À partir de cette heure, le disciple la prit chez lui.* » (Jean 19.26,27)

D'après une tradition, unanime seulement à partir du 12^e siècle, qui trouvait auparavant son unique appui dans une phrase isolée d'Origène (*Comment. in Joan.*, I, IV, 23) et qui a été solennellement sanctionnée par les papes Léon XIII et Pie IX (*Rerum Ecclesiae*, 26 février 1925), Jean serait le représentant de tous les chrétiens qui, comme lui, recevraient Marie comme leur mère. Toutefois, cette doctrine n'a aucun fondement biblique. Les mots « *le disciple la prit chez lui* » nous indiquent l'importance réelle de cette action de Jésus. C'était un acte de piété de Jésus envers la mère qu'il allait quitter.

Peut-être avons-nous ici le dernier dépouillement de Jésus-Christ ? Après sa résurrection, Jésus ne reconnut plus aucune parenté en la chair. Il fut mis à mort parce qu'il possédait l'humanité de sa mère ; il fut ressuscité parce qu'il possédait la divinité de son Père céleste. Comme dit l'apôtre Pierre : « *Il a subi la mort dans sa chair, mais il fut rendu à la vie quant à*

l'esprit» (1 Pierre 3.18; cf. Romains 1.3,4). Après sa résurrection on ne peut plus connaître Jésus selon sa chair (2 Corinthiens 5.16). Pour cela Jésus se dépouilla aussi de sa mère, qu'il céda à Jean, ne voulant plus reconnaître aucune parenté à l'exception de celle qu'il soutient comme étant Fils de Dieu. Son ministère terrestre accompli, il ne reconnaît plus Marie comme sa mère.

On ne peut déduire de ce passage que Marie était aux pieds de la croix comme une prêtresse officiante et sacrifiant son Fils (Pie XII). La Bible ne le dit pas. Marie se tenait là-bas, comme s'y tenaient aussi toutes les autres femmes, sans aucune différence entre elles. On ne doit pas introduire dans la Bible ce que la Bible ne dit pas.

V. DANS L'ATTENTE DU SAINT-ESPRIT

La dernière fois que la Parole de Dieu nous parle de Marie, c'est dans la chambre haute à Jérusalem, dans l'attente du Saint-Esprit. Après avoir nommé les apôtres, Luc écrit :

« Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière, avec quelques femmes, dont Marie, mère de Jésus, et avec ses frères. » (Actes 1.14)

Il est étonnant de lire dans les commentaires catholiques que Marie y présida la réunion.

« N'était-il pas approprié que la Mère du Verbe incarné présidât en quelque sorte à la naissance de l'Église, son corps mystique ? Et sachons gré à Luc de cette discrète indication, pour notre piété rayon de lumière... C'est sous son égide, c'est-à-dire, sous l'égide de Marie, que se fait la première retraite pastorale. » (J. Renié, *Actes*, Paris, 1949, p. 44)

La Bible ne nous dit rien de tout cela. Luc rappelle seulement les personnes présentes, sans y indiquer aucun président. Entre les femmes on nomme explicitement Marie, la mère de Jésus, pour dire qu'à cette occasion – non comme pendant la vie publique de Jésus – elle aussi était présente. Luc rappelle aussi les « frères » qui, étant autrefois incrédules (cf. Jean 7.5), s'étaient finalement laissés toucher par la grâce de Dieu. Après ce moment, Marie n'est plus nommée. Jacques, et non Marie,

a joué une fonction de premier ordre dans la communauté palestinienne. Les chrétiens se sont groupés autour de Jacques, le frère du Seigneur, non auprès de Marie. Tous les autres « privilèges » de Marie, comme l'Assomption de Marie, sa régimité, etc., n'ont rien à voir avec la parole du Seigneur ; ils sont plutôt en contradiction avec l'enseignement de la Bible. C'est ce que nous allons voir tout de suite.

VI. JÉSUS OU MARIE ?

La doctrine catholique va toujours plus, exaltant l'autorité de Marie en lui attribuant des privilèges que la Bible réserve exclusivement à Jésus. Il faut donc choisir : ou Jésus ou Marie. Voici quelques-unes de ces erreurs.

A) On va à Jésus par Marie.

C'est ce que plusieurs fois a été affirmé par le pape Léon XIII dans son encyclique *Octobre Mensi* (1891, pour la récitation du chapelet). « Comme on ne peut pas aller au Père céleste si ce n'est que par le moyen du Fils, ainsi on ne peut pas aller au Fils, si ce n'est que par le moyen de sa mère. » C'est tellement différent de ce que Jésus enseigna un jour aux Juifs : « *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.* » (Jean 6.44). Donc c'est le Père et non Marie qui nous conduit au Christ ; c'est son amour qui nous invite au salut. Marie n'a rien à voir dans tout cela. Il faut donc choisir : ou la Parole de Dieu ou la parole des hommes. Il ne devrait pas y avoir le moindre embarras du choix, il me semble.

B) La prière à Marie.

Le pape Pie X dit que Marie est la dispensatrice de toutes les grâces, qui ont été acquises par le sang du Sauveur. Il faut donc la prier (*Ad diem illum*, 1904). Tout récemment le pape Pie XII engagea tout le monde à prier Marie : « Les chrétiens ne seront pas sourds à cet appel : ils iront à Marie. Nous confions que Marie voudra bien exaucer votre et notre prière » (Encyclique *Le pèlerinage à Lourdes*, 1957). Qu'on relise bien cette prière : le pape ne demande pas à Marie d'intercéder en notre faveur, mais d'exaucer, comme Reine du ciel, la prière qu'on lui

adresse. Mais tout cela est bien en contradiction avec la parole du Seigneur.

En effet, la Bible nous enseigne à prier seulement le Père au nom de Jésus-Christ.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. Demandez et vous recevrez, et votre joie sera parfaite... Ce jour-là, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, car le Père, lui-même, vous aime, parce que vous m'aimez, et que vous croyez que je suis sorti de Dieu. » (Jean 16.23,24,26,27)

C) Marie est notre avocate.

Dans la même encyclique, le pape Léon XIII écrit :

« Nous croyons à l'infinie bonté du Très-Haut et la glorifions ; nous croyons aussi à son infinie justice et en tremblons. Pour cette raison, ceux qui sont troublés dans leur conscience par leurs péchés, ont l'absolue nécessité d'un avocat et d'un puissant patron, qui jouisse de la faveur de Dieu et soit si bienveillant qu'il ne repousse la cause la plus désespérée... Marie est notre glorieuse avocate : elle est puissante, parce qu'elle est la mère du Dieu Tout-Puissant ; mais elle, chose merveilleuse, est aussi très bonne ; sa bienveillance est absolue ; son indulgence sans bornes. »

Cela me semble de travers. Marie peut-elle être plus bienveillante que Dieu ? Et alors ? Avons-nous besoin de Marie, si Dieu a déjà tout ce que les catholiques attribuent à Marie, et de manière infinie ? Bien plus, le « Jésus » des catholiques n'est plus le Jésus de la Bible. Ce n'est plus le Jésus qui est venu *« non pour condamner le monde, mais pour sauver le monde »* (Jean 12.47), qui est venu pour les malades, pour les brebis qui se sont égarées.

La Parole de Dieu nous dit expressément qu'un seul est le médiateur entre Dieu et les hommes, c'est-à-dire Jésus :

« Car Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous. » (1 Timothée 2.5,6)

Jésus est le trône de grâce auquel nous pouvons nous adresser avec confiance, parce qu'il a été éprouvé en tout comme nous :

« Ainsi, puisque nous avons un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu, demeurons fermes dans la foi que nous professons. Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos faiblesses; au contraire, il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins. » (Hébreux 4.14-16)

Selon la Bible, il n'y a donc pas de place pour Marie et sa puissante intercession; il n'y a donc pas de place pour les prières adressées à Marie. Seul le Père doit être prié au nom de l'unique intercesseur et avocat, Christ Jésus.

CONCLUSION

Si ce que nous avons dit est vrai : l'Église catholique n'est pas dans la vérité. Le pape n'est pas infallible. Sa doctrine n'est pas la doctrine de Dieu, mais un simple raisonnement humain déjà condamné par la Parole de Dieu. On doit revenir donc à la simplicité de l'Évangile et de sa Parole divine.

Il est inutile de glorifier par nos lèvres la grandeur de Marie; il faut plutôt obéir à la volonté du Seigneur. Quand une mère éleva sa voix en disant à Jésus :

« Heureux le sein qui t'a porté! Heureuses les mamelles qui t'ont allaité! Le Seigneur lui répondit : Mais non! Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent! » (Luc 11.27,28)

L'Église du Christ veut en effet n'écouter que les paroles du Seigneur et les garder. Elle veut suivre la révélation biblique, sans les traditions des hommes. Elle veut honorer Marie dans la vérité et non en lui attribuant des privilèges qui sont blâmés par la parole du Seigneur. C'est l'unique moyen aussi d'imiter Marie, qui a cherché, dans les limites de sa capacité, à suivre la volonté de Dieu, aussitôt qu'elle la connut. Voilà donc le meilleur moyen de glorifier dignement la mère du Seigneur!

Le culte des premiers chrétiens

Un jour, vers midi, fatigué de la rude montée qu'il gravissait, Jésus s'était tout bonnement assis auprès du puits de Jacob. Pendant qu'il se reposait, ses disciples allèrent chercher de la nourriture à la ville voisine de Sichem. Une femme de la province de Samarie survint, et Jésus s'entretint familièrement avec elle. La femme engagea avec lui une conversation sur un problème religieux. Tout près du puits se dressait la montagne de Garizim, où un temple avait été construit vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Les Samaritains y célébraient leur culte, encore du temps de Christ, bien que le temple eût été détruit par Jean Hyrcan en l'an 129. Les Samaritains y célèbrent leur Pâque, jusqu'à nos jours.

D'un geste de la main, la femme désigna la montagne en disant :

« Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites : C'est à Jérusalem qu'on doit adorer. » (Jean 4.20)

Jésus saisit l'occasion de prophétiser sur le culte des temps nouveaux :

« Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... L'heure vient – et nous y sommes – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité, car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer. » (Jean 4.21-24)

Adorer Dieu et le prier en esprit, c'est l'adorer et le prier de tout son cœur, de toute son âme, avec une pureté d'intention totale.

Le culte réduit à des pratiques seulement extérieures est la contrefaçon de la piété et de la prière.

Adorer Dieu «en vérité», c'est rendre le culte qui répond à la révélation qui nous a été donnée par Jésus-Christ.

La Bible à la main, nous allons maintenant voir les éléments constitutifs de ce culte, comme il était pratiqué dans les premiers jours de l'Église, pour les reproduire de nouveau aujourd'hui dans notre culte.

I. LES PREMIERS CHRÉTIENS CÉLÉBRAIENT LEUR CULTE CHAQUE DIMANCHE

C'est la conclusion que nous pouvons tirer du passage en Actes 20.6,7, où nous lisons que Paul, bien que resté à Troas une semaine entière, participa au culte seulement «*le premier jour de la semaine*», à savoir notre dimanche. Voici ce que Luc nous dit en témoin oculaire : «*Nous passâmes sept jours à Troas. Le premier jour de la semaine nous étions réunis pour rompre le pain.*» Il fut donc nécessaire d'attendre le premier jour de la semaine pour rompre le pain. En ce temps, le culte était accompli le dimanche, qui se traduit proprement par «le jour du Seigneur». La déduction que nous en tirons du texte en Actes est confirmée par les premiers textes historiques du christianisme, à savoir la *Didaché* (14:1) et Ignace (*Ad Magnesium* 9:1). Il est confirmé aussi par d'autres passages bibliques comme l'Apocalypse 1.10.

Voici ce que nous pouvons déduire du passage précité des Actes :

La réunion eut lieu dans une chambre haute commune où il y avait de la lumière en abondance. Les petites lampes en terre cuite fournissaient plus de fumée que de clarté; elles chauffaient et alourdissaient l'atmosphère d'une salle remplie pendant un temps prolongé.

On comprend alors très aisément le cas de Fortuné – telle est la signification du nom grec Eutychus – qui, imprudent comme on l'est à son âge, pour jouir peut-être de la fraîcheur, s'assit sur la fenêtre sans souci du danger, y fut entraîné par le sommeil et tomba du troisième étage (ce qui peut être, à l'européenne, le deuxième, puisque nous ne comptons pas le rez-de-chaussée).

Il n'est pas nécessaire d'avoir un temple pour accomplir le culte chrétien. Les temples viennent du paganisme, parce qu'au 4^e siècle on a voulu adopter ces lieux – qui auparavant étaient consacrés aux idoles – pour y accomplir le culte chrétien. Ce fut quand les empereurs Constantin et Théodose abolirent le culte païen qu'on commença à introduire dans les temples les images et les statues qui auparavant étaient considérées comme des usages païens.

Au début du christianisme, on ne se servait pas d'une croix ou d'une pierre renfermant des reliques pour constituer l'élément principal de l'autel, comme cela se pratique aujourd'hui. Je me rappelle que, quand j'étais chapelain des « Boy Scouts », je devais porter avec moi le crucifix et une petite table de marbre, assez lourde, renfermant des reliques, si je voulais célébrer ma messe en plein air. Cette sorte d'autel, mentionné pour la première fois par Irénée (*Adversus Hæreses*, IV, 1, 6), fut imposé comme obligatoire en l'an 517 par le concile d'Épaone. Cet usage vient d'une coutume précédente de célébrer la messe sur le sépulcre des martyrs dans les catacombes, mais cela ne provient pas de la Parole de Dieu.

Qu'on se rappelle toutefois qu'en ce temps-là le dimanche n'était pas célébré par un repos. Pour ce qui concerne le repos, on peut faire les observations suivantes.

1. Au commencement du christianisme, on peut supposer que les chrétiens de Jérusalem continuaient à célébrer le sabbat. Ils fréquentaient le temple judaïque et jouissaient de la faveur de tout le peuple (Actes 2.46,47). Cela signifie qu'ils n'étaient pas en opposition aux lois des Juifs. Mais le culte chrétien, dès le commencement, a été fixé au dimanche.

2. Toutefois, chez les chrétiens sortis du paganisme, les jours commencèrent à être considérés comme tous identiques, et l'on ne célébrait pas le sabbat, qui était inconnu chez les païens. Cette pratique ne fut pas approuvée par les chrétiens de tendance judaïsante. C'est la situation qui nous est révélée par Romains 14.5,6 : « *Celui-ci préfère un jour à un autre; celui-là les estime tous pareils; que chacun s'en tienne à son jugement. Celui qui tient compte des jours le fait pour le Seigneur.* »

3. Dans une autre épître, Paul alla plus loin encore en disant que les jours, y compris les sabbats, n'étaient que l'ombre de l'Église.

« Dès lors que nul ne s'avise de vous critiquer... en matière de fêtes annuelles, de nouvelles lunes ou de sabbats. Tout cela n'est que l'ombre des choses à venir, mais la réalité, c'est le corps du Christ. » (Colossiens 2.16,17)

Qu'on observe la progression déduite d'Osée 2.13 : fêtes annuelles (Pâque, Pentecôte, Tabernacles, Expiations), fêtes mensuelles (chaque mois), chaque semaine (sabbats).

4. Le repos du dimanche n'a pas été imposé par la Bible, mais par l'empereur Constantin (4^e siècle). Le repos fut imposé pour mieux célébrer la fête du soleil, qui se commémorait en ce temps-là chaque dimanche. Nous trouvons encore aujourd'hui un reste de l'ancienne consécration du dimanche au dieu soleil, dans les noms allemand et anglais de ce jour : *Sonntag* et *Sunday*, qui signifient « jour du soleil ». Nous savons que Constantin avait un grand amour pour le dieu soleil, même après la liberté qu'il donna aux chrétiens. Ce fut lui qui proclama le dimanche comme jour férié, et cet usage païen a été accepté par les catholiques qui ont voulu y transférer le repos judaïque du sabbat. Ce n'est donc pas la Bible, mais plutôt les empereurs païens qui ont introduit l'obligation de fêter le dimanche par un repos.

Il n'y a rien de mal à se reposer le dimanche ; au contraire, un repos hebdomadaire ou même deux sont très utiles à la santé. Mais on doit se rappeler que c'est une loi naturelle et non religieuse qui nous conseille de nous reposer quelque temps pour avoir la santé nécessaire à l'accomplissement de notre devoir. Le sabbat a été éliminé par Dieu et remplacé par le dimanche par les païens. Si on ne peut pas se reposer durant un de ces deux jours, on peut se reposer en n'importe quel autre jour.

5. Ce qui est, au contraire, obligatoire chaque dimanche, c'est le culte qui, selon la Bible et les premiers historiens de l'Église, a été célébré seulement en ce jour-là par les premières générations chrétiennes.

II. LES ÉLÉMENTS DU CULTE CHRÉTIEN

Le culte chrétien devrait être accompli par cinq actes différents, à savoir la prière, les chants, le sermon, la collecte et le repas du Seigneur, dont le dernier a une importance particulière pour le premier jour de la semaine.

A) La prière.

Pendant le culte on peut et on doit prier. S'il faut « *prier sans cesse* », s'il faut « *toujours prier sans jamais se lasser* », s'il faut « *prier en tout temps* », on doit en conclure qu'il faut prier aussi durant le culte du dimanche (1 Thessaloniens 5.17; Luc 18.1; 21.36). La prière était alors accomplie sans une liturgie spéciale; elle était prononcée par tous les chrétiens sans aucune formule fixe, mais selon l'élan de leur cœur.

Cependant, puisqu'on peut aussi prier en dehors du culte, cela ne signifie pas que la prière est le point distinctif du culte. Les chrétiens de Troas ne s'étaient pas réunis pour prier, mais plutôt pour une autre raison.

B) Les chants.

Pendant le culte on peut chanter. C'est une chose naturelle : la joie déborde en des chants. Il est donc logique de chanter notre reconnaissance à Dieu, qui nous donne sa grâce et son amour. Pour cette raison Paul écrivait : « *Récitez entre vous des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur* » (Éphésiens 5.19).

Il est naturel aussi de transformer nos prières en chants, comme faisaient, par exemple, Paul et Silas, prisonniers à Philippi, qui « *vers minuit, en prière, chantaient les louanges de Dieu* » (Actes 16.25). On peut donc aussi chanter durant le culte du dimanche.

Durant les premiers temps du christianisme, les chants étaient élevés à Dieu sans l'aide d'aucun instrument de musique. Dans l'Ancien Testament on avait des trompettes qui, selon le langage métaphorique de l'Apocalypse, résonnent aussi dans le ciel. Mais dans le culte chrétien, on chantait « de tout cœur » sans aucun instrument. L'emploi des instruments de musique a été sévèrement réprimé par les pères de l'Église

comme étant une coutume païenne. Ce fut seulement après le 7^e siècle qu'on commença à se servir d'instruments de musique, mais uniquement pour mieux enseigner le chant avant de célébrer le culte. Ce fut vers l'an 800 qu'on trouva le premier orgue installé dans un temple pour soutenir et accompagner le chant (époque de Charlemagne).

Notez que l'Église Orthodoxe n'a pas d'instruments de musique dans son culte, parce qu'elle s'est séparée de Rome avant l'introduction des instruments de musique. Notez aussi que, lorsque le pape célèbre la messe à Rome, la chapelle papale chante encore sans instruments de musique, parce qu'elle a conservé l'ancien usage romain de chanter au moyen d'un simple chœur de voix.

Peut-être allez-vous me dire : « Ce n'est pas une chose très importante que de chanter avec ou sans instruments de musique. » Je vous répondrai : « Ce n'est peut-être pas important en soi-même. Mais nous ne voulons rien ajouter à la parole du Seigneur. Si nous commençons à nous éloigner de la Bible par une toute petite chose, c'est fini, nous ne nous arrêterons plus. C'est par de tout petits degrés que l'Église catholique commença à s'éloigner des principes établis par la Bible, et nous voyons aujourd'hui où elle est parvenue. La force de l'Église du Christ, qui la différencie de toutes les autres confessions de foi, c'est précisément la règle de rester fidèle à la parole du Seigneur et de ne rien y ajouter. »

Mais, puisqu'on peut chanter aussi bien durant le culte qu'en dehors du culte, le chant n'est pas encore l'élément constitutif du culte. Les chrétiens de Troas ne s'étaient pas réunis dans la chambre haute pour chanter, mais pour quelque chose d'autre.

C) Le sermon.

Pendant le culte on peut aussi écouter la Parole de Dieu à travers un sermon. Les premiers chrétiens suivaient l'exemple du culte synagocal, et lisaient l'Ancien Testament. On peut penser qu'ils lisaient aussi les épîtres des apôtres. Paul écrivit aux Thessaloniens : « *Je vous en adjure par le Seigneur, que cette lettre soit lue à tous les frères* » (1 Thessaloniens 5.27). La même prière est adressée aux Colossiens : « *Quand cette lettre*

aura été lue chez vous, faites qu'on la lise aussi dans l'Église des Laodicéens, et procurez-vous celle de Laodicée, pour la lire à votre tour» (Colossiens 4.16). Quel moment plus opportun pour obéir à ce commandement qu'au moment du culte, où toute l'Église s'assemble pour louer le Seigneur!

Timothée a été adjuré devant Dieu de «*proclamer la parole, d'insister à temps et à contre temps, de réfuter, menacer, exhorter avec une patience inlassable et le souci d'instruire*» (2 Timothée 4.2). Y a-t-il moment plus opportun que durant le culte pour instruire les membres de l'Église? On peut donc penser qu'il prêchait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, dans le culte chrétien.

Durant le culte, quand il était possible, on écoutait la prédication apostolique. Les premiers chrétiens étaient, nous dit Luc, assidus à «*l'enseignement des apôtres*» (Actes 2.42). À Troas Paul «*prolongea son discours jusqu'au milieu de la nuit*» (Actes 20.7). Les chrétiens, très heureux d'avoir avec eux l'apôtre, le questionnaient familièrement – tel est en effet le sens du mot grec *dialogeo* signifiant causer en répondant aux questions posées. Cependant les frères de Troas ne s'étaient pas réunis pour écouter Paul.

Il est donc tout à fait naturel d'écouter pendant le culte la parole du Seigneur, et avoir un sermon; néanmoins ceci n'est pas encore le point distinctif du culte.

D) La collecte.

La Bible recommande de faire, pendant le culte, une collecte pour aider les pauvres et faire face aux nécessités de la communauté. Les Corinthiens, aussi bien que les Galates, avaient la coutume chaque dimanche de donner. Cette contribution, «*don d'amour*» (1 Corinthiens 16.3), proportionnée à leur gain hebdomadaire, était donnée selon l'élan de leur cœur généreux et non selon l'ancienne dîme des Juifs. Par la continuelle addition, ces fonds seraient devenus de plus en plus importants. Les chrétiens devaient rassembler ces biens pour le jour où Paul viendrait les apporter à Jérusalem.

« Quant à la collecte en faveur des saints (de Jérusalem), suivez, vous aussi, les règles que j'ai tracées aux Églises de

la Galatie. Que, chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette de côté chez lui ce qu'il aura pu épargner, en sorte qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les dons.» (1 Corinthiens 16.1,2)

Les chrétiens de Troas ne s'étaient pas rassemblés seulement pour faire la collecte, mais aussi pour une autre raison.

E) Le repas du Seigneur.

Dans quel but les chrétiens de Troas s'assemblaient-ils donc ? C'était pour célébrer le repas du Seigneur. C'est Luc qui, en témoin oculaire, nous le dit : « *Le premier jour de la semaine, nous étions réunis pour rompre le pain* » (Actes 20.7).

L'acte distinctif du culte du dimanche était donc la fraction du pain. On l'appelait ainsi parce qu'on rompait du pain qu'on distribuait en mémoire de Jésus-Christ. Au commencement du christianisme, on se référait au culte surtout par le terme de « fraction du pain » ; on se réunissait pour manger et boire le vin en mémoire du Seigneur.

On peut donc conclure que, quand les catholiques se réunissent le dimanche pour écouter la messe sans manger le pain et boire le vin, ils n'accomplissent pas le culte des premiers chrétiens. De même, quand les protestants s'assemblent pour écouter un sermon, pour prier et chanter sans cependant manger du pain et boire du vin en mémoire de Jésus-Christ, ils ne célèbrent pas le culte des premiers chrétiens.

III. LA SIGNIFICATION DU REPAS DU SEIGNEUR

Le repas du Seigneur a plusieurs significations : c'est un signe d'unité entre les chrétiens, une communion avec le Christ et une nourriture spirituelle.

A) Signe de communion fraternelle.

Le repas du Seigneur a tout d'abord un aspect social : l'unité du pain symbolise l'unité de ceux qui s'en nourrissent. « *Puisqu'il n'y a qu'un pain, à nous tous, nous ne formons qu'un corps, car nous tous avons part à ce pain unique* » (1 Corinthiens 10.17). Les chrétiens donc, tous ensemble, forment un seul corps : le corps du Seigneur.

On peut déduire de cette réalité les conclusions suivantes :

1. Dans le culte chrétien, tous les membres, étant égaux, peuvent et doivent y prendre une part active.

« Lorsque vous vous assemblez, chacun peut avoir un cantique, un enseignement, une révélation, un discours en langue, une interprétation. Que tout se fasse de manière à édifier. » (1 Corinthiens 14.26)

Bien que le culte soit présenté ici en rapport avec les dons spirituels propres au commencement de l'Église, on peut quand même en déduire l'activité personnelle de chacun des membres.

Cependant Paul défendit aux femmes de prêcher et d'enseigner. Celles-ci ne peuvent troubler l'instruction des hommes.

« Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole. » (1 Corinthiens 14.33-35)

« Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. » (1 Timothée 2.11,12)

2. Il ne peut y avoir dans le culte aucune distinction entre prêtres et laïcs, entre ceux qui célèbrent le repas du Seigneur et ceux qui y participent, entre ceux qui consacrent les éléments et ceux qui reçoivent les éléments déjà consacrés. Tous les chrétiens, hommes et femmes, célèbrent le repas du Seigneur quand ils mangent et boivent en mémoire du Seigneur. Tout le monde peut et doit rompre le pain et rendre grâce pour le vin. *« La coupe de bénédiction que nous bénissons... le pain que nous rompons »*, écrivait Paul en rappelant l'action que tous les chrétiens de Corinthe étaient appelés à accomplir (1 Corinthiens 10.16). Le repas du Seigneur ne consiste pas dans la consécration du pain et du vin, mais dans l'action de manger du pain et de boire du vin en mémoire du Seigneur. Celui qui mange et celui qui boit est celui qui célèbre le repas du Seigneur.

3. Tout le monde chrétien est appelé à manger et à boire. On ne peut pas, comme font aujourd'hui les catholiques, éliminer la coupe pour les laïcs, selon une coutume qui commença au 11^e siècle. Jésus, comme s'il prévoyait dans le futur cette

élimination de la coupe, a bien ajouté : « *Buvez-en tous* » (Matthieu 26.27). On ne peut pas changer la volonté de Jésus-Christ, notre Seigneur, par des commandements d'hommes.

4. La conséquence naturelle du repas du Seigneur est encore l'amour fraternel qui doit animer la famille chrétienne. Plus que jamais, au moment du repas, tous les frères devraient répéter les mots de Jean : « *Car tel est le message que vous avez entendu dès le début : nous devons nous aimer les uns les autres* » (1 Jean 3.11).

B) La communion avec le Christ.

Quand on participe au repas du Seigneur on peut errer de deux manières : en exagérant la présence du Christ (catholiques) ou en la réduisant à rien (quelques protestants). Ce sont des erreurs que nous allons réfuter par la parole de Dieu.

1. Le repas du Seigneur n'est pas un changement de substance. Les catholiques supposent que le pain se change en la substance du corps de Jésus et le vin en la substance du sang de Jésus-Christ. Cette idée est détruite par le seul fait que l'action du repas doit être accomplie, selon la volonté de Jésus, en souvenir du Christ. « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Si le repas est une mémoire, on doit donc dire que Jésus n'y est pas présent dans sa substance : on peut se rappeler une personne absente mais non pas une personne présente.

On nous objecte : « Cependant Jésus nous a dit aussi : "Ceci est mon corps, ceci est mon sang", donc le pain et le vin deviennent en réalité le corps et le sang du Christ. » Néanmoins, aujourd'hui les catholiques les plus qualifiés nous disent que cet argument n'a aucune valeur. Qu'il me soit permis de citer une phrase du Bénédictin, Dom J. Dupont :

« En disant, Ceci est mon corps, Jésus n'affirme pas nécessairement que la substance réelle du pain est changée en la substance de son corps. Dans le cadre des manières de penser d'un Sémite et de la Bible, le sens le plus naturel serait : Ceci signifie, ceci représente mon corps... Abandonnons donc sans hésiter un argument simpliste qui ne prouve rien. » (« Ceci est mon corps », *Nouvelle Revue Théologique*, 1958, p. 1037)

Le père dominicain Pierre Benoît écrit :

« Cette copule ne comporte pas nécessairement une réelle identité. Dans des phrases comme celle-ci : “Celui qui sème le bon grain, c’est le Fils de l’homme ; le champ, c’est le monde ; le bon grain, ce sont les sujets du Royaume” (Matthieu 13.37,38), le verbe être ne veut manifestement dire que “signifier, représenter”. On pourrait donc entendre, comme certains tiennent à le faire : Ceci représente mon sang. » (*Exégèse et théologie*, Vol. I, Paris, 1961, Éditions du Cerf, p. 228)

C’est ce que nous sommes obligés de faire, parce que, dans la Bible, on ne trouve pas de verbe signifiant « représenter ». Ce verbe est toujours substitué par le verbe « être » ; d’ailleurs Jésus lui-même nous explique que le repas du Seigneur est un mémorial.

2. Le repas du Seigneur n’est qu’un simple souvenir, mais c’est aussi une communion avec le Christ. C’est Paul qui nous le dit : « *La coupe de bénédiction que nous bénissons n’est-elle pas la communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n’est-il pas la communion au corps du Christ ?* » (1 Corinthiens 10.16). Si ce ne sont pas, comme disent les catholiques, le corps et le sang mêmes, c’est néanmoins une communion avec le Christ.

Réduire le repas du Seigneur à un simple souvenir de Jésus, c’est trop minimiser la valeur de cette action. Si le repas du Seigneur est seulement un souvenir, on peut s’en souvenir aussi par le sermon et la lecture de la Parole de Dieu. On peut s’en souvenir en méditant sur le récit de sa passion, sa mort et sa résurrection. C’est pour cette raison que beaucoup d’Églises protestantes ont réduit la célébration du repas du Seigneur à quelques jours seulement de l’année. Cependant, si le repas du Seigneur est plus qu’un simple souvenir, il est naturel de le célébrer chaque dimanche selon l’usage des premiers chrétiens.

On peut donc conclure que le repas du Seigneur n’est pas un changement de substance, puisqu’il est un mémorial du Seigneur ; il n’est pas non plus un simple souvenir, puisqu’il est aussi une communion, une *koinonia*, avec le Seigneur.

C) Le repas du Seigneur est une nourriture spirituelle.

Que signifie « *communion au sang et au corps du Christ* » ? Pour mieux le comprendre, il est bon d'étudier le mot grec *koinonia* dans le Nouveau Testament. Il signifie communauté de biens, participation aux biens d'autrui. Parce qu'ils étaient « d'un seul cœur »,

*« ... tous les croyants ensemble mettaient tout **en commun**; ils vendaient leurs propriétés et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun. »* (Actes 2.42,44)

*« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était **en commun**. »* (Actes 4.32)

« Aussi parmi eux nul n'était dans le besoin; car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportant le prix de vente et le déposaient aux pieds des apôtres. On distribuait alors à chacun suivant ses besoins. » (Actes 4.34)

Voilà donc ce que signifiait la « communion », la *koinonia*, chez les premiers chrétiens.

Si alors le repas du Seigneur est une communion avec le Christ, il doit y avoir un échange entre ce qui appartient au Christ et ce qui est propre aux chrétiens.

Cet échange commença le jour du baptême, quand nous nous sommes revêtus de Christ (Galates 3.27). Après ce jour-là, les chrétiens ne doivent plus pécher. Néanmoins le péché nous guette toujours pour nous arracher du droit chemin.

« Petits enfants, je vous écris pour que vous ne péchiez pas, mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons comme avocat auprès du Père Jésus-Christ, le Juste. C'est lui la victime de propitiation pour nos péchés. » (1 Jean 2.1,2)

C'est au moment du repas, quand nous nous rappelons ce que Jésus a fait, que cette communion se réalise d'une manière plus complète. Nous offrons à Jésus nos péchés et nos faiblesses; Jésus nous donne sa miséricorde et son amour. C'est en ce moment-là, quand nous nous unissons spirituellement au drame du Calvaire, que nous pouvons comprendre

« ... l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance et entrons par notre plénitude dans la Plénitude de Dieu. À Celui dont la puissance agissante en nous est capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà de tout ce que nous pourrions demander, ou concevoir, à Lui la gloire, dans l'Église et dans le Christ Jésus, pour tous les âges et tous les siècles. Amen. » (Éphésiens 3.19-21)

C'est donc une nourriture qui nous unit chaque dimanche plus intimement au Seigneur, avec qui nous avons déjà notre communion vitale par la foi obéissante dans le baptême. Par cette union toujours plus intime, nous pouvons donc expérimenter la réalité de la véracité des mots de Paul :

« Je suis crucifié avec le Christ; et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Galates 2.20)

D) Dans l'attente du Seigneur.

Le repas du Seigneur sera pris jusqu'au moment où Jésus-Christ viendra pour emmener les siens dans la gloire éternelle. *« Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens 11.26).*

Quand le Christ viendra en personne, alors le signe de son absence s'effacera, car nous le verrons face à face avec Dieu, le Père.

« Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle – écrit Jean – le premier ciel, en effet, et la première terre ont disparu, et de mer il n'y en a plus. Et je vis la Cité Sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, chez Dieu; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux. J'entendis alors une voix clamer, du trône : Voici la demeure de Dieu avec son peuple et lui, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux; de mort, il n'y en aura plus; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. » (Apocalypse 21.1-4)

« Alors le trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville, et les serviteurs de Dieu l'adoreront; ils verront sa face et son nom sera sur leurs fronts. De nuit, il n'y en aura

plus; ils se passeront de lampe et de soleil pour s'éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront pour les siècles des siècles.» (Apocalypse 22.3-5).

Ce sera le festin de noce de l'Agneau : « *Heureux – écrit Jean – heureux les gens invités au festin de noce de l'Agneau* » (Apocalypse 19.9). On doit, cependant, se rappeler que seulement ceux qui auront obéi à la Parole de Dieu seront les citoyens de cette ville sainte dans l'éternité. Jésus est en effet « *devenu pour tous ceux qui lui obéissent le principe de salut éternel* » (Hébreux 5.9). C'est aujourd'hui que par la grâce de Dieu nous pouvons recevoir, par la foi, la repentance et le baptême, la semence impérissable qui nous donnera le droit de participer au festin de l'Agneau. C'est pourquoi, comme le dit l'Esprit Saint : « *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* » (Hébreux 3.7,8).



FAUSTO SALVONI

(1907-1982)

*Évangéliste – Auteur – Rédacteur
Professeur et Traducteur de la Bible*

NOTES BIOGRAPHIQUES

Né en 1907 à Rudiano en Italie, Fausto Salvoni est entré au séminaire à l'âge de treize ans. Il est parvenu aux Études Théologiques à la Faculté de Milan, puis à l'Institut Biblique Pontifical avant de poursuivre l'étude des Saintes Écritures à Rome. Il dit de ses études : « Je commençais à aimer la vérité, et à la rechercher de toutes mes forces. »

Il fut ordonné prêtre en 1930 par le Cardinal Schuster et devint professeur de Langues Orientales au Grand Séminaire de Milan et de l'Histoire de l'Église à l'Université du Sacré-Cœur-de-Jésus.

Le professeur Salvoni écrit des articles pour plusieurs revues religieuses, notamment *Medicina e Morale* et *La Scuola Cattolica*. Il fut chargé de préparer de nombreux extraits bibliques destinés aux trois premiers tomes de *L'Enciclopedia Cattolica*, ainsi qu'à *L'Enciclopedia Ecclesiastica* de Bergame.

En 1946 fut publié son œuvre *La Pedagogia del Vangelo* et en 1953 son *Dizionario Biblico* fut édité sous le nom de Salvadori di Ceschina. Son Commentaire sur 1 et 2 Rois fut édité par Garofalo et publié par Marietti en 1950.

La propre recherche des Saintes Écritures l'a amené à abandonner le sacerdoce de l'Église catholique. À partir de 1952 il fut associé avec les Églises du Christ, et il voyagea à travers l'Europe et l'Amérique dans le but de restaurer la simplicité et la vérité du message de Jésus-Christ et de son Église.

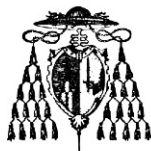
Savant respecté, il fut appelé à collaborer dans la préparation de *La Bibbia Concordata*, édition œcuménique de la Bible, publiée en Italie en 1968 par Mondadori. Pour cette œuvre, acceptée officiellement par les Églises catholiques, protestantes, orthodoxes et la religion juive, il fut appelé à traduire les livres de 1 et 2 Chroniques, Daniel et les 12 livres des « petits » Prophètes ainsi qu'à éditer toutes les notes et les introductions aux livres de la Bible entière.

Parmi les œuvres du professeur Salvoni sont un livre de 460 pages intitulé *Da Pietro Al Papato* (De Pierre à la Papauté), une traduction du Nouveau Testament entier en coopération avec le professeur Italo Minestrone (tiré à plus d'un million d'exemplaires), et un livre, *Dal Christianesimo Al Cattolicesimo* (Du Christianisme au Catholicisme).

En 1966 il fonda le Centro Universitario di Studi Biblici à Milan. Il fut aussi rédacteur de la revue *Ricerca Biblica E Religiosa*. Comme conférencier, il était très demandé sur les deux continents. Que son auditoire l'écoute en français, en anglais ou en italien, on était toujours impressionné par son humilité et par son amour de la Parole de Dieu.



*Le professeur Fausto Salvoni,
docteur en théologie au Grand Séminaire de Milan,
Enciclopedia Cattolica du Vatican, Enciclopedia Ecclesiastica
de Bergame, Suola Cattolica,
salué par le Cardinal Schuster,
de cette ville, en 1940.*



ALFRIDUS HILDEPHONSUS

TITULI SS. SILVESTRI ET MARTINI IN MONTIBUS

S. R. E. PRESBYTER CARDINALIS SCHUSTER

MEDIOLANEN. THROL. ET JURID. PONT. FACULTATIS MAGNUS CANCELLARIUS

DEI ET APOSTOLICAE SEDIS ORATIA

SANCTAE MEDIOLANENSIS METROPOLITANAE ECCLESIAE

ARCHIEPISCOPUS

Omnibus et singulis praesens publicum instrumentum inspecturis, lecturis pariter et audituris, notum facimus et significamus Nos

die 19 mense Aprilis anno — a nativitate D. N. J. C. 1930

Pontificatus autem SS. D. N. Pii Divina Providentia Papae XI, anno IX Indictione

Romana XIII in sacra Ordinatione habita in Ecclesia Metropolitana Mediolanensi

Salvoni Faustino huius Oratoris

vita, moribus, aetate, doctrina ceterisque per Codicem Juris Can. requisitis praeditum, examinatum ac dignum idoneumque repertum, promovisse et ordinasse ad Sacrum Presbyteratum

In quorum fidem has litteras a Nobis vel ab Ill.^{mo} ac Rev.^{mo} DD. Vicario Generali subscriptas sigilloque S. Ambrosii munitas confici iussimus.

Datum Mediolani e Palatio Archiep., die 19 mensis Aprilis anni MCMXXX — (rel. in Ordin. Librum. pag. 259.)

+ Alfredus Hildephonsus ...

Sanctus Marius Brodaluno
Cancellarius Archiepiscopalis

Photocopie du certificat d'ordination au sacerdoce catholique,
délivré au professeur Salvoni
par le Cardinal Schuster le 19 avril 1930.

TABLE DES MATIÈRES

MA CONVERSION.....	7
I. L'allure trop matérialiste de l'Église catholique	10
II. La superstition chez beaucoup de catholiques italiens.....	11
III. L'éloignement de la vérité biblique	12
IV. Ma conversion.....	13
 DOIS-JE ÊTRE CATHOLIQUE OU CHRÉTIEN?.....	19
I. La foi	20
II. L'organisation catholique	31
III. Le culte chrétien.....	34
IV. Le baptême	39
Conclusion.....	40
 LA BIBLE, FONDEMENT UNIQUE DE NOTRE FOI.....	41
I. Les apôtres sont les témoins de Jésus	41
II. La Bible est la prédication des apôtres qui dure sans intermittence	44
 LA TRADITION CONTRE LA BIBLE	53
I. Points d'accord.....	53
II. Points de désaccord	55
III. Bible et tradition dans la naissance de Jésus.....	56
 JÉSUS ET SON ÉGLISE.....	65
I. Jésus fondateur de son Église	65
II. Ce qu'est Jésus pour son Église	66
 LE RÔLE DE L'APÔTRE PIERRE	77
I. Les trois passages bibliques	78
II. Pierre et le pape : histoire primitive.....	84
III. La mission de Pierre	86
IV. Pierre lie et délie	91

JÉSUS-CHRIST : MÉDIATEUR UNIQUE..... 99

- I. Jésus-Christ est l'unique prêtre des chrétiens.....99
- II. Les « anciens » ou « évêques » du Nouveau Testament n'étaient pas prêtres 102
- III. Le pardon des péchés 105
- Conclusion..... 109

LE VRAI BAPTÊME 111

- I. Les éléments du baptême 111
- II. Quelques conséquences 114
- Conclusion..... 117
- Objection 118

MARIE DANS LES ÉVANGILES..... 119

- I. Le mystère de Nazareth..... 119
- II. « Quoi à moi et à toi, femme... ? » 122
- III. « Il a perdu le sens... » 124
- IV. « Voici ta mère... ! » 126
- V. Dans l'attente du Saint-Esprit 128
- VI. Jésus ou Marie ? 129
- Conclusion..... 131

LE CULTE DES PREMIERS CHRÉTIENS.....133

- I. Les premiers chrétiens célébraient leur culte chaque dimanche..... 134
- II. Les éléments du culte chrétien..... 137
- III. La signification du repas du Seigneur..... 140

Éditions C.E.B.

4806 Trousdale Dr. – Nashville, TN 37220 – États-Unis

www.editionsceb.com

Imprimé aux États-Unis – © Tous droits réservés

Q-041